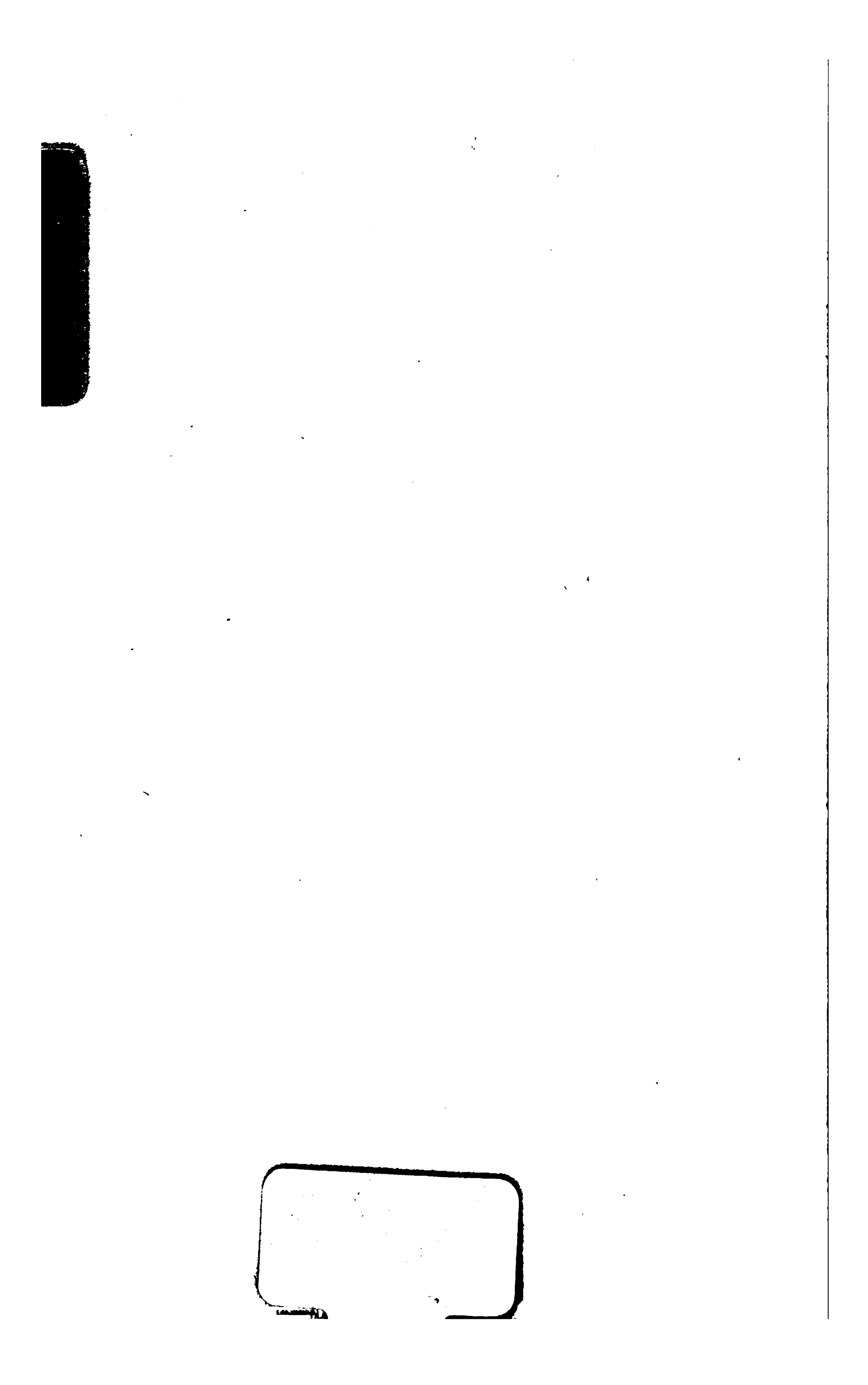

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08247303 8



HISTOIRE

DE LA GUERRE

DE SEPT ANS.

HISTOIRE

DE

LA GUERRE D'ALLEMAGNE,

PENDANT LES ANNÉES 1756 ET SUIVANTES,

Entre le Roi de Prusse et l'Impératrice d'Allemagne et ses Alliés;

Traduite en partie de l'Anglais de LLOYD, et en partie rédigée sur la Correspondance originale de plusieurs Officiers Français, et principalement sur celle de M. de MONTAZET, Lieutenant Général, envoyé par la Cour de France dans les Armées de l'Impératrice.

PAR le C. ROUX FAZILLAC,
ANCIEN MILITAIRE ET EX-LÉGISLATEUR.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez MAGIMEL, Libraire pour l'Art Militaire, quai des Augustins, n°. 73, près le Pont-Neuf.

AN XI — 1803.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

QUOIQUE cet Ouvrage soit formé de deux parties qui diffèrent entr'elles par le genre dans lequel elles sont écrites, il n'en doit pas moins être considéré comme l'histoire complète des principaux événemens de la guerre de 1756 entre l'Impératrice Marie-Thérèse et Frédéric II, Roi de Prusse. La première de ces parties fut écrite en Anglais ; jen publiai la traduction en 1784, et j'ai osé dire qu'il n'est aucune histoire, ancienne ou moderne, qui soit écrite avec autant de profondeur et de sagacité. Malheureusement elle n'embrasse que les deux premières campagnes de cette guerre. Le Général-Major Lloyd, Anglais d'origine, à qui nous en sommes redevables, mourut sans avoir terminé cet important Ouvrage. Nous renvoyons nos Lecteurs à ce que cet Historien a dit de lui-même dans sa préface, qu'on doit regarder comme un chef-d'œuvre en ce genre.

En publiant des Mémoires militaires à la suite de l'histoire de ces deux campagnes, je n'ai pas la prétention de remplir le vide immense qu'à laissé cet Ecrivain célèbre dans cette partie de l'Histoire militaire ; mais j'ai pensé qu'ayant été à portée de recueillir des matériaux précieux, au moins par leur authenticité, ceux de mes concitoyens qui cultivent l'art militaire, ne verraient pas sans intérêt un Ouvrage qui fait suite à celui de l'Auteur Anglais, et qui en est en quelque sorte le complément.

C'est dans les archives du Gouvernement (le dépôt des affaires étrangères) et dans la correspondance des Officiers Français envoyés dans les armées des Puissances alliées, que j'ai puisé les matériaux dont je me suis servi pour la rédaction de ces Mémoires. Celles de ces dépêches qui renferment le plus de réflexions et de détails intéressans, sont celles du Comte de Montazet, ami particulier du Cardinal de Bernis, qui, comme on sait, était alors

Ministre des Affaires étrangères. Montazet, Lieutenant-Général des armées Françaises, fut à cette époque toujours employé dans celles de l'Impératrice d'Allemagne : il assistait à tous les conseils des Généraux; et lorsque les armées cessaient d'être en action, il se rendait successivement à Vienne et à Versailles, et il était également appelé dans les conseils où l'on traitait des grands intérêts des Puissances alliées. C'est particulièrement de sa correspondance que j'ai fait usage dans la rédaction de ces Mémoires; celle des autres Officiers ne m'a servi qu'à remplir les lacunes que laisse quelquefois la sienne : pour le même effet, j'ai consulté et cité quelquefois des Mémoires manuscrits, rédigés sur cette guerre par le Prince de Ligne, l'un des Lieutenans-Généraux des armées Autrichiennes.

N'ayant été que traducteur de la première partie de cet Ouvrage, et seulement rédacteur de la seconde, d'après la correspondance du Lieutenant-Général Mon-

tazet, m'étant borné à présenter ses idées, souvent même ses propres expressions ; si l'on croyait trouver dans cet Ouvrage l'intention de détruire, ou même d'atténuer la gloire militaire qui rejaillit depuis cette époque, aux yeux de l'Europe étonnée, sur la personne de Frédéric, ce n'est certainement pas à moi qu'on doit attribuer une semblable intention. Quel écrivain oserait porter une main téméraire sur une aussi éblouissante réputation, et fronder à ce point l'opinion généralement reçue?... On remarque, il est vrai, dans l'une et l'autre partie de l'Ouvrage une grande conformité de jugement sur les opérations militaires de ce Roi-Général ; mais si Lloyd exerce souvent sur ses opérations une sévère critique, quelquefois aussi il indique les traits qui caractérisent dans Frédéric le grand homme de guerre. On ne voit pas dans Montazet le même caractère d'impartialité; sa correspondance montre toujours non l'homme d'état impassible, tel qu'il aurait dû l'être, mais un des principaux agens de la ligue

que la haine et la vengeance avaient formé pour détruire la Monarchie Prussienne. Il flatte les Cours alliées, sur la facilité de l'exécution de ce projet, et leur indique la marche qu'il croit la plus prompte et la plus facile pour arriver à ce but, en dépréciant les talens, les ressources et les moyens de leur ennemi. Cependant, si le caractère du courtisan se laisse ainsi apercevoir dans l'homme de guerre, les réflexions de celui-ci ne sont pas toujours dénuées de justesse et de vérité. Mais fût-il vrai même, comme Montazet l'affirme sans cesse, que Frédéric ne dut une partie de ses succès qu'à l'incapacité et à la faiblesse morale des Généraux qu'il eut à combattre, ne serait-il pas toujours glorieux pour lui d'avoir su tirer avantage de ces fautes, de les avoir calculées et prévues, de n'avoir pas désespéré dans la terrible position où il se trouvait ?... Seul contre toutes les Puissances continentales de l'Europe, il sortit victorieux de cette lutte, dans laquelle tout annonçait qu'il

devait succomber. Ses succès, quelles que soient les causes par lesquelles il les obtint, donnèrent à la Monarchie Prussienne une influence qu'elle n'avait pas encore eu, et qu'elle a conservé depuis dans la politique de l'Europe ; et sans doute la gloire que ces succès acquirent à Frédéric, aurait transmis son nom à la postérité, et l'aurait signalé comme le plus grand homme de guerre de son siècle, si elle n'eût été éclipsée par celle des héros sortis de nos phalanges républicaines, qui ont surpassé par leurs immortels exploits tout ce que l'Histoire raconte de merveilleux des plus grands généraux de la Grèce et de Rome.

HISTOIRE

ERRATA.

TOME II.

PAGE 273, *ligne* 15, ses projets, *lisez* ces projets.
Ibid, *lig.* 16, il était d'une grande intelligence, *lisez* il était doué d'une grande intelligence.
295, *ligne* 22, M. Daun, *lisez* M. Dohna.
360, *ligne* 6, fut porté, *lisez* fut posté.
375, *ligne antépénultième*, il se laissa ouverts, *lisez* il laissa ouverts.
383, *ligne* 25, parti, *lisez* partie.
385, *ligne* 24, y rester, *lisez* y rentrer.
390, *ligne dernière*, *lisez* attaqué.
397, *ligne première*, pasait, *lisez* passait.
409, *ligne* 19, des progrès, *lisez* des projets.
445, *ligne* 25, porté, *lisez* posté.
449, *ligne* 12, qu'on en a, *lisez* qu'on n'en a.
474, *ligne* 27, parce qu'il était, *lisez*, quoiqu'il fût.
475, *ligne dernière*, par la rive droite, *lisez* par la rive gauche.
488, *avant-dernière ligne*, donner une bataille, *lisez* donner bataille.
495, *ligne* 9, au lieu de garde-t-il, *lisez* garda-t-il.
510, *ligne* 2, s'engager, *lisez* l'engager.
Ibid. *ligne* 2 de la note, Ariaduc, *lisez* Ariadne.
512, *ligne* 2, quinze mille hommes, *lisez* quinze cents hommes.

HISTOIRE

DE

LA GUERRE D'ALLEMAGNE,

PENDANT LES ANNÉES 1758 ET SUIVANTES,

Rédigée sur la Correspondance originale de plusieurs Généraux Français, et principalement sur celle de M. de Montazet.

Campagne de 1758.

L'ARMÉE Autrichienne, après avoir occupé de très-mauvais quartiers dans les cercles de Koniginggratz et de Schrudim, en sortit le 29 avril; des maladies contagieuses y avaient fait périr beaucoup de monde. Elle alla camper aux environs de Grosschalitz et Kleinschahtz. Cette position convenait à l'incertitude où on était sur les desseins du Roi de Prusse, qui menaçait tout également. D'ailleurs, des étangs qui en couvraient le front, suffisaient pour la rendre respectable; les hauteurs étaient occupées, et même on s'était écarté pour cela de la routine ordinaire de lier tous les régimens ensemble. Le Duc d'Aremberg était à Nachod avec la ré-

serve ; il entra bientôt en ligne. Il faisait face aux montagnes, dont le passage par lui-même était déjà assez difficile ; enfin, l'entrée de la Bohême du côté de la Silésie était aussi bien défendue qu'elle l'était du côté de la Saxe, par un corps assez considérable qui s'opposait au prince Henry.

Ce fut dans le camp de Sckalitz qu'on sépara de leurs corps tous les grenadiers de l'armée ; dès ce moment, ils ne formèrent plus qu'un corps à part, qui fut commandé pendant toute la campagne par le Lieutenant-Général Comte de Lascy.

La Moravie n'étant couverte que par un assez petit corps commandé par le Général Deville, n'était pas, comme la Bohême, à l'abri d'une invasion de la part de l'ennemi : aussi le Roi de Prusse y pénétra aisément ; et dès que le Maréchal Daun en fut instruit, il donna ordre à son armée de se mettre en marche.

Cette armée partit de Sckalitz le 3 de mai ; elle alla camper à Vodierad, entre Solonitz et Pezepisch, le 4 à Chotzen et le 5 à Leitomischel. Ce dernier camp est excellent ; les Autrichiens pouvaient y attendre en sûreté le résultat des projets du Roi de Prusse. Ce Prince, après une marche de onze jours, se détermina à entreprendre le siége d'Olmutz ; il avait fait venir de la grosse artillerie de Neisse et de Schweidnitz, qu'il avait repris pendant l'hiver.

M. Deville était chargé d'empêcher les courses

des troupes légères qui allaient jusqu'aux portes de Brünn, et qui auraient été jusqu'à celles de Vienne, si on n'y eût pris garde. Il se battit près de Vischau, et y eut quelqu'avantage sur le Prince Frédéric de Wurtemberg. Le Général-Major Saint-Ignon fit dans ce combat une charge bien courageuse, et qui lui fit beaucoup d'honneur.

Le 23, les Autrichiens passèrent les montagnes, et marchèrent de Leitomischel à Zwittau. Le 24, ils allèrent prendre la position de Geviez; la droite fut appuyée à Geviez, Biscopitz était à-peu-près au centre. Les grenadiers, placés sur une hauteur en avant, et la réserve qui était à Oppotovitz, fermaient le vallon où l'armée était campée. Le Roi de Prusse, campé en partie à Littau, et en partie à Olmutz, avait déjà commencé le siége de cette place; c'était M. de Marschal qui la défendait. M. de Harsch avait une petite armée à Allcheilige, dont l'objet était d'incommoder le Roi pour ses vivres; mais le Général Prussien qui commandait à Littau rendit cette position inutile : M. de Laudhon était à Konitz, et il avait des postes de communication avec l'armée.

Le Maréchal Daun partit en secret de Geviez le 15 de juin, et se porta à Prodiwanow. Cette marche se fit dans des bois et des défilés où un petit nombre de troupes aurait pu arrêter une armée très-nombreuse; elle était d'au-

tant plus hardie, qu'elle se fit presqu'en présence des Prussiens, qui étaient à Prosnitz. On coucha au bivouac. Le 16, avec les mêmes difficultés et les mêmes dangers, l'armée marcha de Prodiwanow à Evanovitz. M. le Maréchal Daun, qui la précéda avec les grenadiers, vit avec plaisir la fin d'une marche dont il connut tous les dangers; son Quartier-Maître-Général, le Comte de Lascy, ne l'y avait engagé sans doute qu'après avoir fait la réflexion que le Roi connaissant la prudence du Maréchal, ne le croirait jamais assez hardi pour l'entreprendre. C'est ainsi, dit M. le Prince de Ligne, que la témérité est souvent de la prudence. Dans le tems que cette marche s'exécutait, les dragons de Bareith, surpris à Filternitz par les chevaux légers Autrichiens de Lovenstein, perdaient leurs timballes, leurs tentes, leurs bagages, je dirai presque (ajoute le même Officier-Général) leur réputation.

M. le Maréchal Daun établit son quartier-général à Evanovitz; il appuya sa gauche à une hauteur qui était défendue par une vieille masure et plusieurs précipices. La droite était un peu en l'air; on y construisit une redoute qui la mit en sûreté, et le front était couvert de marais et de ravins presqu'inaccessibles. Le village de Predlitz était garni de piquets, et il y avait des postes de hussards Esclavons dans toute

l'étendue du grand chemin de Brünn à Olmutz.

Le 20, le Général-Major Bucow, détaché de l'armée Autrichienne avec mille hommes de troupes d'élite, entra dans Olmutz, sans tirer un seul coup de fusil.

L'armée était à Evanovitz dans la position qu'on a désignée lorsque M. le Comte de Montazet la joignit : ce fut le 21 juin. En passant à Vienne, il avait été présenté à l'Impératrice, et il avait reçu de cette Princesse un accueil très-favorable. Arrivé à sa destination, il se hâta de prendre toutes les connaissances qui lui étaient nécessaires pour bien informer sa Cour des projets du Maréchal Daun et de l'exécution de ses projets. Cet Officier-Général avait l'esprit juste, il était d'une grande intelligence, il avait beaucoup d'activité. On ne prononce point ici sur ses talens militaires, ce n'est que par la lecture de ses mémoires qu'on pourra s'en former une idée véritable.

M. le Comte de Montazet ne tarda pas à s'appercevoir que le siége d'Olmutz avait été conduit avec beaucoup de lenteur, et que le Roi de Prusse n'était pas fort habile dans cette partie de l'art de la guerre. En effet, depuis le 27 du mois de mai que la tranchée avait été ouverte, les Prussiens n'étaient le 22 juin qu'à cinquante toises du pied du glacis du chemin couvert.

Après que le Maréchal Daun et M. de Mon-

tazet se furent entretenus sur les opérations ultérieures de la campagne, le Maréchal dit à l'Officier-Général Français qu'il était décidé à attaquer le Roi de Prusse dès que Olmutz serait réduit à l'extrémité, parce qu'il regardait comme une chose honteuse de laisser prendre cette place sans combattre. M. de Montazet ne put s'empêcher de lui représenter qu'il y aurait du danger à attaquer le Roi de Prusse dans la position avantageuse qu'il occupait, et dans celle qu'il pourrait prendre si on voulait le tourner. Il ajouta que, quoique bien des gens imaginassent que le Roi présenterait lui-même la bataille aux Autrichiens, ce qui ne lui paraissait pourtant pas vraisemblable, le Général ferait, à son gré une grande faute d'abandonner sa position sans des raisons particulières. A la vérité, cette position était extrêmement resserrée; mais le pays était si abondant en fourrages, que l'armée devait en trouver encore pour deux mois dans le terrain qu'elle occupait.

Le Roi de Prusse ne retirait pas de sa position tous les avantages qu'elle lui offrait; il était trop indifférent à ce qui se passait sur la droite de Lamark. Le malheur arrivé au régiment de Bareith, qui n'avait pas été soutenu; le secours entré dans Olmutz sans aucune difficulté; ces deux événemens en étaient une preuve évidente.

Ce Prince avait retiré la plus grande partie

des postes qui étaient sur la Haute-Marck, et il avait fait des dispositions pour tirer de Neisse un convoi considérable. Tout concourait d'ailleurs à faire croire qu'il persistait dans le dessein de continuer le siége d'Olmutz, et qu'il avait l'espérance d'en venir à son honneur; mais le Général Marschal défendait cette place avec beaucoup d'habilité et de courage.

Les choses étaient dans cette situation, lorsque M. le Comte de Montazet ne put s'empêcher de dire son avis sur les différens partis que M. le Maréchal Daun avait à prendre, et il en fit part à M. l'Abbé de Bernis.

Le premier était d'aller attaquer le Roi de Prusse; mais celui-là, comme on vient de le dire, lui paraissait très-dangereux.

Le second, de laisser prendre la ville d'Olmutz sans combattre, et de ne chercher qu'à rendre l'opération du Roi de Prusse difficile et meurtrière. Cependant il eût été humiliant pour le Maréchal Daun de laisser prendre ainsi cette place en sa présence, et ce succès du Roi aurait pu confirmer le bruit qui s'était répandu dans toute l'Europe, que l'armée de l'Impératrice avait été détruite à la bataille de Lissa, ce qui était absolument dénué de vérité.

Le Maréchal Daun avait alors à-peu-près cinquante mille hommes, sans compter le corps qu'il avait laissé vers Plin, aux ordres de

M. Buckan, commandé précédemment par M. d'Harsch, et composé en partie de troupes légères. Ce corps était au moins de quatorze mille hommes, sans compter d'autres petits corps séparés, aux ordres de M[rs]. de Jahnus, Laúdhon et Saint-Ignon, qui occupaient le pays situé au-delà de Lamarck, et qui étaient placés pour inquiéter la communication du Roi de Prusse avec la Silésie.

Les deux armées, opposées l'une à l'autre près d'Olmutz, pouvaient se mesurer quant au nombre, car celle du Roi de Prusse n'était pas de plus de cinquante ou cinquante-cinq mille hommes. Mais, outre l'avantage de sa position, elle avait sur les Autrichiens celui d'être composée de troupes manouvriéres : le Maréchal Daun ne pouvait donc se déterminer à l'attaquer sans courir de grands dangers.

M. de Montazet pensait que le parti le plus convenable que le Maréchal Daun avait à prendre, était de s'approcher du Roi de Prusse le plus près possible, au lieu d'en rester éloigné de trois lieues comme il l'était, et de le tenir bloqué et continuellement en échec. Il pensait encore qu'il fallait prendre une position près de Lamarck, afin de jeter beaucoup de ponts sur cette rivière; et après s'être fortifié dans le camp par de bonnes redoutes et des batteries, faire passer la rivière à un corps de dix ou

douze mille hommes, 1°. pour intercepter entièrement la communication du Roi de Prusse avec la Silésie; 2°. pour se rendre maître absolu de la rive droite de Lamarck; 3°. pour rafraîchir la garnison d'Olmutz toutes les fois qu'elle en aurait besoin. Par ce moyen, M. Daun aurait pu, sans se compromettre, se battre tous les jours en détail dans cette place et sur le terrain par lequel le Roi de Prusse communiquait avec la Silésie; que si ce Prince, après trois semaines ou un mois, s'obstinait à vouloir prendre la ville, en supposant qu'elle fût aux abois, alors M. Daun passerait Lamarck pour aller défendre la brèche avec toutes ses forces; ce qui, selon M. de Montazet, ne pouvait manquer d'être suivi d'un heureux succès.

Telles étaient les réflexions qu'il adressait à M. l'Abbé de Bernis. Cependant il marquait à ce Ministre qu'il craignait qu'Olmutz ne fût pris, et qu'ensuite le Roi de Prusse ne vînt donner une bataille qu'on pouvait bien perdre, attendu que le pays était difficile, susceptible de chicanes, de manoeuvres, de tours d'adresse; que les Autrichiens ne connaissaient que la force et la valeur; qu'ils n'étaient pas manouvriers, et que par conséquent l'ennemi avait un grand avantage sur eux.

L'armée Autrichienne fit le 27 un mouvement; elle alla asseoir son camp à Dobromielitz.

L'intention du Maréchal, en se rapprochant ainsi de l'ennemi, était de lui donner de l'ombrage, et de l'empêcher d'envoyer du secours au convoi qui devait lui arriver vers le 30, et que le Général Autrichien devait faire attaquer de plusieurs côtés. Ce convoi une fois enlevé, il était à présumer que le Roi de Prusse aurait bien de la peine à finir le siége d'Olmutz, et que forcé de le lever, il chercherait à combattre l'armée Autrichienne, en quelqu'endroit qu'elle fût postée. Le Maréchal Daun et M. de Montazet, qui ne formaient aucun doute à cet égard, sortirent du camp le 29 pour aller reconnaître les environs de Prosnitz et la droite des ennemis. Le 30, à neuf heures du soir, l'armée se mit secrètement en marche, passa Lamarck, et arriva le lendemain à huit heures du matin à trois lieues d'Olmutz; elle fit halte pendant quatre heures, continua sa marche, et campa le 2 de juillet à Gros-Teinitz, qui n'est qu'à une lieue de la place. Cette nouvelle position convenait aux projets de M. le Maréchal Daun, qui était absolument décidé à sauver Olmutz par une bataille ou par des manœuvres. Il préféra le second parti vu les positions avantageuses que le Roi aurait pu prendre pour combattre et pour soutenir son entreprise. Le Général Autrichien manœuvra pendant plusieurs jours pour persuader au Roi qu'il était

dans l'intention de l'attaquer, et pendant ce tems, il n'était occupé que des moyens de faire une marche forcée, et du projet de faire attaquer le convoi dont on a déjà parlé.

Tout réussit selon ses desirs; le convoi fut détruit aux environs de Bautsch sur les frontières de la Silésie. On prit deux mille chariots chargés de munitions de guerre et de bouche, et la caisse militaire; on enleva douze pièces de canon, on fit deux mille prisonniers, parmi lesquels il y avait près de trente Officiers, un Officier-Général et deux bataillons de grenadiers de huit à neuf cents hommes chacun. Il y eut encore plus de deux mille hommes tués et laissés sur les différens champs de bataille; car ce convoi fut attaqué par deux corps séparés, l'un aux ordres du Général Laudhon, et l'autre commandé par le Général Seichowitz.

La perte de ce convoi mit le Roi de Prusse dans l'impossibilité de continuer le siége d'Olmütz : le jour même que l'armée Autrichienne arriva à Gros-Teinitz, le 2 juillet, il décampa, et abandonna beaucoup de mortiers et de canons, après en avoir fait enterrer un grand nombre. M. le Maréchal Daun le fit suivre, pour rendre sa retraite aussi difficile que son entreprise avait été audacieuse, mal combinée et mal conduite.

Ce Prince se retira par Konitz, Trinau et

Kwitau; sa marche fut retardée d'un jour par M. de Lascy qui attaqua son arrière-garde. M. le Maréchal Daun marcha aussi avec toute l'armée par Drahanowitz, Konitz, Gewitz, Brisau et Poliezka, il arriva le 11 à Sebronitz, hameau situé entre Leitomischel et Politschka. Le Roi partit le même jour de Leitomischel; son intention était d'aller à Hohemaut et à Holitsch, MM. de Laudhon, Saint-Ignon et Schichowitz côtoyèrent son flanc droit vers Chotzen et Kosteletz, et le Général Laudhon lui disputa des passages très-difficiles, ce qui l'empêcha de se jeter vers Glatz. D'un autre côté, un corps de dix mille hommes, aux ordre de M. de Boucok, occupait le poste de Pardubitz: tout cela rendait la position du Roi très-désavantageuse, on ignorait le parti qu'il allait prendre, ses subsistances n'étaient pas abondantes, et il faisait piller tous les lieux par où il passait.

Il y eut, le 13, entre une colonne de son armée et les colonnes détachées de MM. de Laudhon, Saint-Ignon et Schichowitz, un combat assez opiniâtre qui dura près de trois heures; l'avantage se déclara du côté de l'armée Auchienne. M. de Saint-Ignon fit soixante prisonniers, il prit un étendard et battit quatre régimens de cavalerie Prussienne. Il avait trop peu de troupes sous ses ordres pour pousser ses avantages plus loin, l'ennemi marcha à lui

avec des forces supérieures et de l'artillerie.

Le Maréchal Daun, voulant profiter de ces avantages, quitta, le 14, le camp qu'il occupait à Sebronitz et se porta à Hohemant, il y demeura tout le jour, parce que son armée avait besoin de repos. Le lendemain il disposa sa marche vers Konigingratz, où il présumait que le Roi de Prusse avait pris poste; il s'y porta avec d'autant plus de célérité, que ce point, qui est la tête de la vallée de Trautenau, est un des meilleurs débouchés pour entrer en Silésie.

Le Général Autrichien occupa successivement les camps d'Hohemant et celui de Hrochowleinetsih, et le 20 il alla camper à Dobrezenitz, d'où il pouvait observer le Roi de Prusse. Jamais ce Prince n'avait été aussi embarrassé qu'il était alors; il ne fallait, pour en juger, que bien peser les deux choses extraordinaires qu'il avait tentées au commencement de la campagne: faire passer le Rhin aux Hanovriens, en présence d'une armée plus nombreuse, et la leur faire attaquer; mettre en même tems le siége devant Olmutz, avec une armée inférieure à celle des Autrichiens, et avec une communication de trente lieues à garder; c'était-là deux entreprises extraordinaires, imprudentes même, qui ne pouvaient être suggérées que par la nécessité où était le Roi de faire des efforts

pour éblouir ses alliés, et les engager à lui donner des secours pour continuer la guerre. A la vérité une de ces entreprises avait réussi comme une espèce de miracle; mais à quoi servait aux Hanovriens d'avoir combattu les Français avec avantage sur le Bas-Rhin, dès que ceux-ci étaient encore en état de leur tenir tête? Et comme M. le Prince de Soubise allait rentrer dans leur pays, il fallait nécessairement qu'ils allassent le défendre. Cependant le Roi de Prusse avait rempli un objet capital en empêchant M. le Prince de Soubise de marcher en Bohême; car, à quelle extrémité n'aurait-il pas été réduit, si les trente mille hommes que commandait ce Général eussent joint l'armée de l'Impératrice, et sur-tout si les Suédois et les Russes se fussent déterminés à agir décisivement et avec vigueur.

A toutes ces réflexions que faisait dans le tems M. le Comte de Montazet, il en ajoutait encore d'autres. Selon lui, si jamais la gloire du Roi de Prusse se trouva dans le cas d'être ternie par des conjectures désavantageuses à ses talens militaires et à sa gloire, ce fut sans doute dans ce moment; il était dans la situation la plus critique, ses alliés et l'Europe entière n'avaient jamais été plus éclairés sur ses moyens et sur ses ressources, il ne pouvait que très-difficilement justifier l'entreprise du siége

d'Olmutz. Quel motif lui avait fait tenter une opération trop au dessus de ses forces ? Il est évident que par-là, il avait voulu éblouir ses alliés, et les engager à faire tous leurs efforts pour suppléer à sa faiblesse. Que pouvait penser l'Angleterre sur le compte d'un Prince qui, après avoir affiché la plus grande supériorité et annoncé la guerre la plus offensive, avait passé, sans avoir essuyé d'échec, à la défensive la moins équivoque ?

En effet, l'armée que le Roi de Prusse avait en présence des Autrichiens, ne montait pas à plus de quarante à quarante-cinq mille hommes, celle qu'il avait fait passer en Silésie, sous les ordres du Prince Henry, n'était pas de plus de vingt à vingt-quatre mille hommes, et le surplus, qui était à-peu-près de douze à quinze mille, tenait les Suédois en respect. A l'égard des places, elles étaient réduites aux plus minces garnisons, et il n'était guère possible de supposer qu'on pût encore en tirer des troupes; mais le Roi n'était pas obligé de les renforcer, et c'est un des avantages qu'on pouvait lui supposer. Il allait tenir la campagne avec ces trois armées, qui pouvaient monter à quatre-vingt mille hommes, mais on était en état de lui opposer, 1°. l'armée de M. le Maréchal Daun, presqu'aussi forte elle seule que les trois armées de ce Prince. 2°. L'armée de l'Empire et le

corps de M. de Serbelloni, faisant ensemble quarante à quarante-cinq mille hommes. 3°. En ne comptant que sur quarante à cinquante mille Russes et sur vingt mille Suédois, il était évident que les forces de l'Empire réunies excédaient de plus de cent mille hommes les forces du Roi de Prusse.

Mais quel était le meilleur moyen pour employer avec succès des forces aussi formidables? Cette matière importante est traitée dans un mémoire que M. de Montazet adressa, à cette époque, à M. le Prince de Kaunitz, qui le lui avait demandé; il disait dans ce mémoire, que si l'on voulait finir la guerre dans le cours de la campagne, et obliger l'ennemi à demander la paix à des conditions avantageuses pour les alliés, il fallait que les quatre corps de troupes dont on vient de parler, et qui composaient alors les forces agissantes de l'alliance en Allemagne, s'arrangeassent pour opérer des deux côtés, sans pourtant se réunir, l'armée Impériale, le corps de Serbelloni et les Suédois se prêtant quoique de loin un mutuel secours, ce qui ne leur était pas difficile; c'est-à-dire, que si les Suédois avançaient dans l'Electorat de Brandebourg, et que l'ennemi voulut s'y porter en force, l'armée de l'Empire et le corps de Serbelloni devraient déboucher sur Pirna, et faire le siége de Torgau ou de Dresde. Que dans le

cas

cas où l'ennemi arrêterait les opérations des troupes Suédoises, celles-ci prendraient une situation défensive, et qu'ainsi elles l'obligeraient à les attaquer dans une position avantageuse; ou qu'elles le fixeraient devant elles, ce qui devait faciliter les opérations de l'Elbe.

Si au contraire, l'ennemi s'opiniâtrait à vouloir protéger Dresde et Torgau, c'était aux Suédois à faire dans le Brandebourg les opérations qu'ils croiraient les plus utiles à la cause commune. Pendant ce tems l'armée Impériale devait menacer la Saxe, sans agir, afin de ne rien risquer de son côté, et de protéger par cette diversion les opérations des Suédois. Telle était, selon M. de Montazet, la conduite que devait tenir l'armée Impériale, les troupes Suédoises et le corps de Serbelloni.

Quant au reste des forces de l'alliance, qui consistaient dans l'armée du Maréchal Daun et celle des Moscovites, il pensait qu'elles devaient avoir pour objet la Silésie, et qu'elles devaient faire de ce pays le théâtre de la guerre; mais que, pour rendre ces deux armées également redoutables, il faudrait donner un corps considérable de cavalerie à l'armée Russe, ce que l'Impératrice pouvait faire sans inconvénient. Les forces de l'alliance agissant ainsi séparément, l'ennemi était obligé de diviser les siennes, à moins qu'il ne se déterminât à aban-

donner tout-à-fait l'Elbe, et dans ce cas l'armée de l'Empire pouvait facilement s'emparer du camp de Pirna, de Dresde et de Torgau, l'artillerie de Konigstein pouvant même servir à faire ces deux petits siéges.

Si l'ennemi prenait ce parti, il ne pouvait se dispenser de laisser au moins quinze mille hommes vis-à-vis des Suédois, pour les empêcher d'arriver à Berlin; par conséquent le Roi de Prusse serait réduit à n'en avoir tout au plus avec lui que soixante-cinq mille, et de s'opposer avec ce petit nombre aux efforts de l'armée du Maréchal Daun et de celles des Russes, dont l'ensemble devait monter au moins à cent vingt mille hommes.

Les choses étant dans l'état où les supposait M. de Montazet; que pouvait faire le Roi de Prusse? Réunissait-il toutes ses troupes en un même corps, ou les divisait-il? Dans le premier cas, où pouvait-on présumer qu'il les placerait? Etait-ce au centre de la Silésie, dans l'intention de pouvoir être par-tout? était-ce sur le bas Oder, pour couvrir son propre pays? était-ce enfin entre Glatz et Neisse, pour empêcher l'armée du Maréchal Daun d'entrer par ce passage en Silésie? Dans cette dernière supposition l'armée des Russes avait toute liberté d'agir sans rien risquer, et celle du Maréchal Daun, sans chercher à attaquer l'ennemi, l'aurait con-

tenu en occupant seulement des positions de défensive, toutefois le Général Autrichien faisant agir vigoureusement sur les derrières du Roi de Prusse et sur ses flancs, la grande quantité de troupes légères qu'il avait à ses ordres, en le harcelant, obligerait ce Prince à lui livrer bataille dans une position avantageuse, à moins qu'il ne se soumit à voir ravager son propre pays, et à voir prendre quelque-unes de ses places sur le bas Oder par l'armée Russe.

En supposant que le Roi de Prusse ne trouvât pas ce poste avantageux, placerait-il son armée dans le centre de la Silésie, afin de se porter sur celle qui tenterait la première une opération ? Ce projet, qui semblait être le plus propre aux circonstances, était néanmoins susceptible des plus grands inconvéniens, puisque par-là le Roi se coupait les vivres de tous les côtés, et se mettait dans le cas de voir écraser son pays, de manière à n'en pouvoir plus tirer de secours d'aucune espèce, les Suédois et les Russes ayant alors l'inappréciable avantage de pouvoir se raprocher au point de manœuvrer de concert, et de ravager ensemble le Brandebourg; après avoir détruit ou chassé le corps que l'ennemi aurait laissé dans cette Province.

« Poussons les conjectures plus avant, disait » M. de Montazet : si le Roi de Prusse est ef- » frayé des suites que pourrait avoir ce parti,

» prendra-t-il celui de se porter sur le bas
» Oder avec toutes ses forces, pour être en
» état de tenir en respect les troupes Suédoises
» et d'en imposer aux Russes, afin de conserver
» Dresde, Torgau et l'Elbe ? Dans ce cas il
» faut qu'il abandonne la Haute-Silésie à
» l'armée de M. le Maréchal Daun, qui ne man-
» quera pas de faire les siéges de Neisse, Brieg
» et Breslau, en un mot, ceux qu'il jugera
» les plus convenables aux intérêts de la cause
» commune ; ce sera aux Russes à prendre
» devant l'ennemi une excellente position de
» défensive, pour jouir de l'avantage du ter-
» rain, et pour n'avoir pas à manœuvrer de-
» vant lui dans le cas où il voudrait risquer
» une bataille.

» Bien plus encore, continue M. de Mon-
» tazet, l'ennemi ne prenant aucun de ces trois
» partis, préférant au contraire de diviser ses
» forces, n'aurait-il pas quatre points essentiels
» à garder, 1°. celui qu'occuperait l'armée de M.
» le Maréchal Daun, 2°. Celui où se porteraient
» les troupes Russes. 3°. Il faudrait au moins
» un corps de douze à quinze mille hommes
» vis-à-vis l'armée Suédoise. 4°. Enfin, pou-
» vait-il se dispenser d'en laisser autant pour
» garder l'Elbe » ?

Il ne restait donc au Roi de Prusse, et ce
Prince n'avait tout au plus à opposer à l'armée

de M. le Maréchal Daun, et à celles des Russes, que cinquante à cinquante-cinq mille hommes ; s'il en mettait trente à trente-cinq mille vis-à-vis la première, en destinant le reste pour l'autre, c'était le moyen le plus sûr pour se faire écraser en détail, et pouvait-on supposer que le Roi adopterait un si dangereux système? On pouvait plutôt présumer que, serré de près par les Suédois, il préférerait d'abandonner l'Elbe, de mettre un corps de quinze mille hommes dans le camp de Pirna, et avec le reste de ses forces de faire face à l'armée Russe ou à celle de l'Impératrice, sans s'embarrasser des Suédois : ce cas arrivant, M. de Montazet explique au Ministre de l'Impératrice les moyens dont il se servirait pour déconcerter ce projet de l'ennemi. « Avant tout, dit-il, je mettrais
» Prague dans le meilleur état de défense, pour
» n'avoir plus aucune inquiétude sur la Bohême ;
» ensuite je prendrais quelques détachemens de
» cavalerie et d'infanterie du corps que com-
» mande M. de Serbelloni, pour remplacer
» celle que M. le Maréchal Daun aurait fait
» passer à l'armée Russe, et quelque position
» qu'aurait pu prendre l'ennemi, je voudrais
» que l'armée du Maréchal Daun entrât en
» Silésie par la voie la plus sûre et la plus
» commode ; et c'est sur le Haut-Oder que je
» ferais diriger ses pas, afin de séparer de plus

» loin les forces du Roi de Prusse, en suppo-
» sant qu'il les eût partagées également, c'est-
» à-dire, qu'il eût mis trente mille hommes
» en face des Russes, et trente-cinq mille vis-
» à-vis l'armée de l'Impératrice ». C'était là, selon M. de Montazet, le cas où il fallait que les Russes prissent une position de défensive, pour ne risquer aucun échec. Tel devait être, à son gré, le plan de cette campagne. Les Moscovites occupant par ce moyen trente mille Prussiens, le Roi en avait trente-cinq mille au plus à opposer à l'armée Autrichienne qui pouvait être renforcée encore d'une partie du corps de Serbelloni : alors avec une pareille supériorité on pouvait tenter de faire des siéges en Silésie.

Quant aux places que M. de Montazet pensait qu'il fallait assiéger de préférence, il se dispensait de les nommer, ne connaissant pas assez les moyens de l'Impératrice ; mais son sentiment était qu'il fallait se saisir du cours de l'Oder, afin d'avoir une communication plus assurée avec les Russes, et par ce moyen couper celle que le Roi de Prusse avait avec la Pologne, dont il tirait des secours immenses et de toute espèce. Telles étaient les idées de M. de Montazet sur ce qu'on pouvait faire pendant la campagne, en supposant qu'on agirait de concert avec les Russes et les Suédois ; mais ces

réflexions portant à faux sur cette intelligence, il était bien difficile de faire une guerre véritablement offensive en Silésie, c'est-à-dire, d'y faire des siéges et de s'y établir pour l'hiver, à moins que l'Impératrice n'eût voulu donner des batailles décisives, ce qui, comme on le verra, n'était ni dans la politique de la Cour de Vienne, ni dans le caractère du Général qui commandait ses armées.

On ne pouvait pas compter d'ailleurs sur de grands succès de la part des Russes et des Suédois, ils n'avaient encore rien fait de remarquable. L'armée de l'Impératrice de Russie, pour sortir de la campagne en meilleur état qu'elle n'y était entrée, devait prendre les plus grandes précautions pour ne pas se compromettre, et si chaque allié en eût fait autant de son côté, ce moyen, quoique plus lent, aurait plus sûrement détruit les forces du Roi de Prusse. Ce Prince, environné de toutes parts et bloqué dans son propre pays, n'en pouvant tirer aucun secours, eût été réduit à ses propres forces ; il lui aurait donc été bien difficile de rétablir son armée, lorsqu'elle aurait été délabrée, ses ancêtres et lui-même ayant eu tant de peine pour la former en tems de paix, après avoir épuisé d'hommes, de chevaux et d'argent, non-seulement ses propres Etats, mais encore les pays limitrophes.

Après avoir ainsi développé les pensées de M. le Comte de Montazet, dans cette circonstance importante, nous allons continuer de tracer rapidement les mouvemens des deux armées.

Le 26, le Roi de Prusse occupait Koniggratz, et l'armée du Maréchal Daun était à Dobrezenitz. Ce Général fut instruit par des espions que le Roi n'avait mis que deux bataillons dans les faubourgs de Koniggratz; il prit la résolution de les faire attaquer la même nuit, ce qui fut exécuté avec le plus grand succès. Le Colonel qui commandait ces deux bataillons, y fut tué avec plusieurs Officiers et près de cinquante soldats : on prit trois pièces de canon. L'armée du Roi de Prusse, qui se disposait depuis quelques jours à faire sa retraite, s'éloigna de Koniggratz : les Autrichiens ne s'attendaient pas à un départ aussi précipité; depuis la levée du siége d'Olmutz, l'ennemi semblait ne recevoir la loi que de leurs mouvemens.

Le 31, le Maréchal Daun occupait les environs d'Horzinoves. Le 30, le Roi de Prusse avait fait un mouvement en arrière, et s'était porté entre les deux rivières de Aupa et de Métau; sa droite était à la hauteur de Studnitz, et sa gauche vers Nahorzau. Le Maréchal Daun, informé le même jour que l'ennemi devait en-

core rétrograder, fit un mouvement par sa gauche, et campa, la droite en avant de Trotin, la gauche adossée à des hauteurs près de Rochenoss, le corps des grenadiers en avant de la gauche au-dessous de la ville de Jaromitz. Il résolut d'observer et de suivre le Roi pas à pas. La nature du pays ne permettait pas qu'on en vînt aux mains de part et d'autre; le Maréchal s'en tint à faire harceler l'ennemi par ses troupes légères, et à cheminer comme lui et vis-à-vis de lui. Le Roi, qui, la campagne précédente, cherchait les affaires, ne pensait alors qu'à les éviter et qu'à défendre ses Etats et ses conquêtes : par une marche rétrograde, il avait entièrement évacué la Bohême et regagné son pays. On entrevoyait cependant dans sa conduite l'intention de se débarrasser du Général Autrichien, pour aller attaquer l'armée Russe, qu'on présumait devoir se porter à Francfort sur l'Oder. Alors le Maréchal Daun forma le projet de marcher droit en Lusace.

Le 9 août, il mit son avant-garde en mouvement, et le 10, l'armée quitta le camp d'Horzinoves. Elle forma deux divisions, passa par Horzitz, Gitschen, Turnau et Richenberg; et après plusieurs marches fatigantes, elle campa le 17 à Zittau sur le chemin de la Lusace. Ce poste était précisément celui que les Autrichiens avaient occupé l'année précédente, et dans

lequel le Roi de Prusse n'avait pas osé les attaquer. Le Maréchal n'y resta que le tems nécessaire pour faire reposer son armée, ensuite il continua sa marche, et il arriva le 20 à Gorlitz. Par là, il se rendit maître de la rive gauche de la Neisse. On ne s'attendait guères que le Roi de Prusse laisserait prendre aussi tranquillement un poste qui le séparait tout-à-fait de l'armée du Prince son frère, et qui donnait aux Autrichiens la facilité d'agir sur l'Elbe avec succès.

Rien n'était plus facile que d'empêcher le Roi de Prusse d'entrer en Lusace par ce côté. Il y a plusieurs positions avantageuses depuis Zittau jusques vers Nothembourg, où commencent des forêts immenses qui longent la rivière de Neisse, et qui continuent jusques vers Muska en Basse-Lusace. Si, pour y entrer, ce Prince eût voulu se jeter plus bas, et tourner les Autrichiens, par le confluent de la Neisse, la Sprée, l'Elster et l'Elbe, il leur aurait donné le tems de prendre des positions sur ces rivières, et de l'arrêter dans sa marche.

Les opérations que le Maréchal Daun pouvait entreprendre sur l'Elbe, étaient les siéges de Dresde et de Torgau, et même il était nécessaire pour cela qu'il fût aidé par l'armée Russe ou par celle de France. Le succès de ce qu'on pouvait projeter, dépendait uniquement de la parfaite intelligence qui devait régner entre

les différens alliés de l'Empire, et cette combinaison, qui était le projet favori ou la chimère du Prince de Kaunitz, devenait le mobile de toutes les opérations. La supériorité des forces était du côté de l'Empire, celle de l'ennemi consistait dans son expérience et dans le grand art qu'il avait de faire la guerre. Mais, dit M. de Montazet : « l'Europe ne fut jamais » abusée sur les moyens que ce Prince em» ploya pour tirer parti de tout, et le bonheur » présida souvent à des opérations qui devaient » le couvrir d'humiliation et de honte ».

Cet Officier-Général Français avait prévu que l'intention du Roi était de se porter du côté des Russes, de les attaquer et d'éblouir l'Europe par quelque coup hardi; il semble cependant que son véritable intérêt demandait qu'il s'opposât plutôt à l'entrée des Autrichiens en Lusace. Quoiqu'il en soit, ce Prince partit avec quatorze bataillons et trente-huit escadrons, qui faisaient environ quinze mille hommes, pour aller se joindre à M. Daun, qui, avec près de vingt-quatre mille hommes, faisait face à l'armée Russe. Le reste des forces du Roi était dispersé en Silésie, et celles de ses troupes légères qui touchaient de plus près aux Autrichiens, étaient à Loewenberg.

Le Prince Henry, qui protégeait Dresde et Torgau, n'avait tout au plus que vingt à vingt-

deux mille hommes à ses ordres. L'armée Autrichienne, qui pouvait agir sur l'Elbe avec avantage, était au moins de quarante mille hommes : elle campait le 25 à Gorlitz.

Le Maréchal Daun, sentant l'importance extrême de faire les siéges de Dresde et de Torgau, envoya à la Cour de Vienne, par un Officier, le plan de ses opérations : ce plan fut accepté. Le Maréchal devait laisser auprès de Gorlitz, dans le camp de Schonberg, qui est une espèce de citadelle, un corps de seize à dix-huit mille hommes, pour contenir tout ce qui pourrait venir de la Silésie, avec ordre de se retirer derrière Zittau si l'ennemi venait avec des forces supérieures pour tourner et bloquer ce corps dans son poste. Ensuite le Maréchal devait marcher avec le gros de l'armée pour se porter vers Meissen à quatre lieues au-dessous de Dresde. Il pensait que ce mouvement obligerait le Prince Henry de quitter la position qu'il occupait, et d'où l'armée de l'Empire n'avait pu parvenir jusqu'alors à le déposter. On marchait droit par ce moyen à la communication qu'il avait avec son pays ; il fallait ou qu'il se retirât vers Torgau, ou qu'il se jetât dans Dresde avec son infanterie, pour s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, à moins qu'on ne présumât qu'en s'éloignant de Dresde, il y laisserait une forte garnison.

Mais pour entreprendre des siéges, il fallait de l'artillerie, et le Maréchal n'en avait pas. Il fut obligé d'envoyer un courrier à Varsovie, pour prier le Roi de Pologne de lui permettre de se servir de celle qui était à Konigstein. Cette circonstance prouve, dit M. de Montazet, combien un Général d'armée doit avoir de ressources toujours prêtes à mettre en usage, si l'ennemi déconcerte ses projets. Cependant, selon M. de Montazet lui-même, la situation du Roi de Prusse était embarrassante; car, outre l'armée Autrichienne qui occupait le poste dont nous venons de parler, il y avait encore douze mille Autrichiens dans la Haute-Silésie, qui l'obligeaient nécessairement à tenir ses places garnies, et à y observer les mouvemens de ce corps. Il y avait encore quinze à seize mille Autrichiens vers Trautenau et Konigingratz, qui obligeaient l'ennemi à tenir des troupes vers Landeshut et Schweidnitz, pour empêcher que les Autrichiens n'entrassent en Silésie de ce côté. Indépendamment de ces deux corps, les Russes inquiétaient aussi beaucoup le Roi de Prusse. C'était dans l'espérance de les battre, qu'il avait marché vers eux : ils auraient pu éviter d'être attaqués, en restant derrière la Basse-Warta, où ils étaient, et où ils bombardaient Custrin. De son côté, le Général Laudhon, toujours entreprenant, se rendit maître

de Peitz ; ce poste était une vedette assez près de Berlin, puisqu'il n'en est éloigné que de sept lieues.

L'armée Autrichienne s'avança jusqu'à Konigsbrück, et elle y campa le 31. Le lendemain, 1er. septembre, elle devait aller à Radeburg, éloigné de Messen et de Dresde de deux petites lieues. Elle y marcha en effet ; et ensuite, en s'éloignant de Dresde, elle se porta sur Radeburg, et campa à Stolpen. Le Prince Henry n'avait encore fait aucun mouvement, quand on apprit au Maréchal Daun qu'il y avait eu un combat entre les Moscovites et le Roi de Prusse en personne. Ce combat, dont on ignorait encore les particularités, avait été donné le 25 août, et il était vraisemblable qu'il s'était terminé à l'avantage du Roi de Prusse, puisque le Prince Henry avait fait faire à Dresde des réjouissances. Ce fut par M. de Laudhon qu'on en sut la première nouvelle. Ce Général avait envoyé un espion à Custrin ; mais cet espion ne put pénétrer que jusqu'à Francfort. Il rapporta que le Roi de Prusse avait passé l'Oder le 24 ; que le 25, à cinq heures du matin, il avait attaqué l'armée Russe, et qu'il avait mis le feu à un village qu'elle occupait. Il ajoutait que l'action avait été vive ; qu'elle avait duré jusqu'à neuf heures, et qu'ensuite les Moscovites s'étaient retirés. L'espion assurait aussi

que le lendemain 26, les Russes avaient attaqué le Roi de Prusse à la pointe du jour; que l'action avait duré jusqu'à quatre heures du soir; qu'elle avait été sanglante, et que des Officiers Prussiens, qui avaient été blessés à cette bataille, et qui étaient à Francfort, avaient dit que quatorze mille des leurs étaient restés sur le champ de bataille; qu'ils étaient sûrs que les Moscovites en avaient bien perdu autant de leur côté; qu'après la bataille, ils avaient repris leur ancien camp, et que le 27, ils avaient recommencé à tirer sur Custrin.

On a dit que le Maréchal Daun était campé à Stolpen lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il avait formé le projet d'attaquer incessamment le Prince Henry; mais M. de Laudhon l'avait informé en même tems que le Roi de Prusse revenait sur ses pas, ce qui détermina le Maréchal à rassembler chez lui, le 10 septembre, les principaux Officiers-Généraux de son armée. Il envoya aussi chercher M. de Montazet. Celui-ci se rendit chez le Général; il y trouva le Comte Odonel, Général de cavalerie, le Baron de Notolosky, Intendant de l'armée, M. de Lascy, Quartier-Maître-Général, et M. Ehpringer, Général Russe, envoyé par sa Cour à l'armée de l'Impératrice.

Le Maréchal Daun, après avoir fait passer tous ces Officiers-Généraux dans son cabinet,

adressa la parole à M. de Montazet. « Je me
» trouve, lui dit-il, Monsieur, dans un moment
» critique; je suis bien aise de vous en faire
» part. Mon projet était, comme vous savez,
» de passer l'Elbe demain à la pointe du jour,
» entre Pirna et Dresde, au-dessous de l'em-
» bouchure de la rivière de Lockuvitz, dans
» l'intention de prendre en dos M. le Prince
» Henry, qui campe, la droite à Maxen, et
» la gauche vers Gahinig, tandis que M. le
» Prince des Deux-Ponts l'attaquerait en tête,
» et que le corps de M. Hadek se porterait
» sur son flanc droit. Le projet m'a d'abord
» paru excellent: c'est en conséquence que
» tout est disposé pour jeter des ponts cette
» nuit, et pour faire marcher l'armée aujour-
» d'hui à trois heures après midi, afin qu'elle
» puisse déboucher de l'autre côté de l'Elbe,
» même pendant la nuit, et que demain, à la
» pointe du jour, nous puissions attaquer le
» Prince Henry tous ensemble et par trois
» côtés différens. Mais je reçois dans l'instant
» des nouvelles du Général Laudhon, qui me
» mande que l'armée, ou du moins un corps
» très-considérable de l'armée du Roi de Prusse,
» est à Dobritz; sans doute que c'est pour
» passer l'Elbe tout de suite à Dresde, moyen-
» nant quoi je dois m'attendre d'avoir demain
» le Roi de Prusse sur mon flanc droit, et alors
» mon

» mon opération devient si difficile, que je » me trouve fort embarrassé ».

Le Maréchal Daun dit ensuite qu'il fallait qu'il prît promptement son parti, puisque le mouvement était arrangé et combiné pour le soir même avec le Prince des Deux-Ponts. M. de Montazet lui demanda s'il l'avait fait venir pour lui communiquer l'embarras où il se trouvait, ou si, au contraire, c'était pour lui demander son sentiment, et ce qu'il pensait qu'on pouvait faire dans la situation présente. M. Daun lui répondit : « Je vous ai envoyé prier de venir » chez moi pour avoir votre avis ; nous n'avons » même pas beaucoup de tems à perdre, puis» que l'armée doit marcher dans deux heures » d'ici, si le projet proposé doit avoir son exé» cution ».

M. de Montazet ne put s'empêcher de témoigner la surprise où il était de ce qu'on avait recours si précipitamment à son avis; mais le Maréchal lui répondit : « Voilà quel est mon » projet, voici les nouvelles que me donne » M. de Laudhon; que feriez-vous à ma place » ?

Des instances ainsi réitérées obligèrent M. de Montazet de dire au Maréchal, qu'étant environné d'Officiers qui avaient combiné le projet, et qui, sans doute, y avaient réfléchi depuis plusieurs jours, il le priait de vouloir ordonner à M. Odonel, en qui il avait le plus de con-

fiance, de parler le premier, afin que son opinion pût l'éclairer. Alors le Maréchal, adressant la parole à cet Officier : « Eh bien, M. Odonel, dites-nous, je vous prie, quel est votre avis »?

Celui-ci, après quelques cérémonies, dans lesquelles il s'excusa de parler le premier, finit enfin par dire que, étant persuadé que le Roi de Prusse serait à Dresde le même jour, il pensait qu'il y aurait trop à risquer si l'on tentait cette entreprise, puisque ce Prince pourrait prendre les Autrichiens en flanc et en dos, lorsqu'ils marcheraient au Prince Henry. M. Odonel ajouta même qu'il aimerait mieux hasarder l'attaque, si le Roi de Prusse était joint à son frère; que, par conséquent, il était d'avis qu'on renonçât à ce projet.

M. de Montazet était bien loin de ce sentiment. Il ne put s'empêcher de dire que si l'on renonçait au projet dont venait de parler M. le Maréchal Daun, il fallait renoncer à tout pour cette campagne; que, malgré toute la sagesse qu'il y aurait à conserver l'armée de l'Impératrice, il était cependant des occasions urgentes, telles que celle-là, où il fallait prendre un parti décisif. Alors le Maréchal Daun prenant la parole : « Dites-moi donc précisément » quel serait votre avis, car nous n'avons pas » de tems à perdre, d'autant qu'il faut faire » avertir M. le Prince des Deux-Ponts, si nous

» nous trouvons obligés de changer les dispo-
» sitions que j'avais prises, puisque nous sommes
» convenus hier qu'on ferait marcher cette nuit
» M. Hadek sur le flanc droit de M. le Prince
» Henry, et qu'il marcherait lui-même avec
» son armée ». Pressé de nouveau, et aussi vivement, M. de Montazet répondit au Général :
« Si ce n'est que mon avis que vous attendez
» pour prendre votre parti, j'aurai l'honneur
» de vous dire que, puisque les circonstances
» vous ont empêché d'exécuter votre premier
» projet, qui était de jeter des ponts sur l'Elbe
» au-dessous de Messen, pour menacer ou
» couper la communication du Prince Henry
» avec Torgau et Leipsig, je crois que le seul
» moyen de réparer le fâcheux mouvement que
» nous avons été obligés de faire en avant ici,
» est d'exécuter, sans perdre un instant, l'entreprise que vous avez projetée ; elle est aussi
» sage que bien combinée, et ne paraît pas
» même aussi hasardée que M. Odonel le prétend, parce que nous devons passer l'Elbe
» au-dessous de l'embouchure de la rivière de
» Lockwitz, et qu'elle doit nous séparer du
» corps de M. le Prince Henry, de manière
» que, quand même le Roi de Prusse serait à
» Dresde avec les vingt ou vingt-cinq mille
» hommes qu'il destine à renforcer l'armée de
» son frère, son arrivée ne devrait pas nous

» faire changer de projet. Mais il ne me paraît
» pas possible qu'il puisse être ce soir à Dresde
» avec les troupes qu'on lui suppose, 1°. parce
» qu'elles viennent de différens endroits ;
» 2°. parce qu'on ne fait guères marcher tout
» ensemble un corps aussi considérable que
» celui-là, quand on veut le conduire avec une
» grande précipitation ; et je parierais, ajouta
» M. de Montazet, que ce que les espions de
» M. de Laudhon ont vu, n'est que la tête du
» renfort que le Roi fait venir des frontières
» de la Silésie ». Messieurs Daun, Odonel et
Notolosky prirent la parole et lui dirent : « Pourquoi voulez-vous douter d'un avis que nous recevons d'un de nos meilleurs Officiers » ? M. de Montazet répliqua que personne n'avait plus de confiance que lui en la personne de M. de Laudhon ; mais que, comme il n'avait envoyé que le rapport d'un espion, il pouvait en douter à un certain point, puisqu'il n'était pas aisé, même aux gens du métier, de bien juger de la force d'un corps quand on ne le voyait qu'à la hâte. Alors les Officiers-Généraux Autrichiens, d'une commune voix, s'empressèrent de lui dire qu'on était sûr que presque tout le renfort était à Dobritz, à l'exception néanmoins d'un corps de six à sept mille hommes, qui était resté un peu plus loin.

Cette assertion ne déconcerta point M. de

Montazet; il répondit encore qu'en supposant, ce que ces MM. pensaient et ce qu'il était fort éloigné de croire, que le Roi fût le même jour dans Dresde avec quinze ou dix-huit mille hommes, et qu'il pût s'en servir le lendemain à la pointe du jour, à un mille de Dresde, pour prendre les Autrichiens en flanc et à dos, comme on le craignait, il était très-possible de parer à cet inconvénient. « M. le Maréchal Daun a, dit-il, ici quarante-cinq mille combattans: qu'il en destine douze à quinze mille pour prendre en dos M. le Prince Henry, et masquer ses débouchés sur la rivière de Lockwitz qui est derrière lui, tandis que l'armée de l'Empire, composée de quarante mille hommes au moins, la prendra en tête et en flanc, alors le corps que commande M. le Prince Henry n'étant que de vingt mille hommes, à ce que tout le monde assure, sera attaqué par cinquante-cinq mille hommes, dont trente-cinq mille au moins de bonnes troupes ». M. de Montazet ajouta que si le Roi de Prusse paraissait alors sur le flanc droit des Autrichiens avec quinze ou dix-huit mille hommes, on en avait trente mille pour le recevoir, et que s'il ne se présentait pas, on ferait usage de ces troupes contre le Prince Henry, et il finit en disant, que quoiqu'il y eut quelque chose à risquer dans l'exécution de ce projet, puisqu'on ne se battait pas sans courir

le danger d'être battu, il insistait néanmoins sur ce qu'il avait avancé, parce que sans l'exécution de ce projet, il fallait regarder la compagne comme finie, et qu'il était douloureux de consacrer au repos deux mois qu'il croyait qu'on pouvait employer bien utilément.

Dès qu'il eut fini de parler, M. le Maréchal Daun pria M. de Lascy de dire son avis; celui-ci s'en défendit beaucoup et long-tems, mais comme tous les Officiers-Généraux qui composaient ce conseil paraissaient désirer de l'entendre, le Général le pressa de se rendre à leurs instances; son avis se trouva parfaitement conforme à celui de M. de Montazet, et il ne dissimula point qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Appuyé de ce sentiment, M. de Montazet prit encore la parole, et dit, que si le Roi de Prusse avait une fois joint son frère, avec une vingtaine de mille hommes, il regarderait comme extrêmement dangereux de l'attaquer, vu la position de Dresde, la nature du lit de l'Elbe et celle du pays qui l'environnait, et il répéta encore que tout était fini pour cette campagne si on n'agissait pas dans ce moment.

Nonobstant la conformité d'opinion de MM. de Montazet et de Lascy, M. le Maréchal Daun prit la parole, et s'adressant à tous les Officiers qui étaient dans le conseil, il s'expliqua en ces

termes ; « Messieurs, je vais vous dire à pré-
» sent quel est mon sentiment. Je suis au déses-
» poir que nous n'ayons pu hier exécuter notre
» projet ; c'est la faute de l'armée de l'Empire
» qui n'a pu me permettre d'agir que demain
» matin ; or, pour ne rien hasarder de trop,
» et d'un autre côté, pour ne pas perdre l'es-
» pérance qui nous reste, je vais toujours faire
» marcher les grenadiers de l'armée et les pon-
» tons ; j'ai même envie de faire marcher toute
» l'armée, afin que nous puissions faire notre
» opération, si les nouvelles de M. de Laudhon
» se contredisent, ou que nous ne voyons pas
» le Roi de Prusse en état de nous disputer le
» terrain ».

Le Comte de Lascy osa représenter au Général les inconvéniens qu'il y avait à faire ce mouvement, s'il n'était pas bien déterminé à passer l'Elbe ; il fit à cette occasion des observations très-judicieuses. Il lui dit que ses doutes ne seraient pas plus éclaircis le lendemain qu'ils ne l'étaient alors, puisqu'il n'y avait pas d'apparence que le secours que le Roi menait à son frère reculât au lieu d'avancer ; que la nuit qu'on allait passer était une nuit perdue, et qu'enfin le secours arriverait et que l'affaire ne serait point entreprise. M. de Lascy conclut qu'il fallait ou rester dans le camp de Stolpen et renoncer à tout, ou partir avec la ferme ré-

solution de passer l'Elbe et d'attaquer l'ennemi, tout étant déjà disposé pour jeter des ponts à l'entrée de la nuit.

Le caractère lent et incertain de M. le Maréchal Daun ne lui permettait pas d'adopter cette opinion, il parut même prendre de l'humeur de ce qu'on contrariait sa dernière résolution ; il dit à M. de Lascy, qu'il n'allait pas si vîte en besogne, et il ajouta beaucoup d'autres choses qui montraient autant de prudence que de sagesse, mais qui, selon le Comte de Montazet, étaient hors de saison. Il finit par ordonner à son Maréchal-Général-des-Logis de marcher avec les grenadiers de l'armée et les pontons, lui commandant de ne rien entreprendre. Il lui promit de lui envoyer des ordres aussitôt qu'il aurait reçu de nouveaux avis et qu'il aurait pris un parti décisif. Ayant ensuite fait entrer M. de Lampas, Lieutenant-Général de l'armée de l'Empire, il le chargea d'aller aussitôt chez M. le Prince des Deux-Ponts, pour le prévenir du changement qui venait d'arriver, afin qu'il suspendit ses dispositions et qu'il n'attaquât pas sans lui le Prince Henry.

Ainsi donc la timidité du Maréchal Daun lui fit perdre l'occasion de combattre avec avantage l'ennemi de l'Impératrice. Ce Général avait fait une première faute en se portant sur Stolpen, au lieu d'aller droit à l'Elbe, comme il l'avait

assuré en partant de Gorlitz. Que pouvait penser l'armée Russe de cette conduite si éloignée des promesses qu'on lui avait faites de ne pas perdre un instant de vue le Roi de Prusse ; s'il marchait à elle de ne pas le quitter ; et par ce moyen de le mettre toujours entre les deux armées ? Les Autrichiens sortent de la Bohême, ils arrivent à Zittau et à Gorlitz, quoique le Roi de Prusse eût pu les en empêcher, au lieu de suivre le plan concerté avec les Moscovites, et de profiter de la faute que l'ennemi a faite de les laisser déboucher aussi tranquillement en Lusace, ils forment le plan de délivrer la Saxe, et marchent sur l'Elbe avec l'intention de déposter ou de combattre le Prince Henry, mais ils manquent l'occasion favorable de l'attaquer, et ce grand capitaine, couvert de Dresde et de l'Elbe, ne se décide pas à changer sa position.

Telle fut en effet la conduite des Autrichiens, qu'on fit tout ce qu'on ne devait pas faire, et qu'on n'entreprit point ce qu'on aurait dû entreprendre. Jeter des ponts sur l'Elbe au dessous de Meissen, menacer la communication du Prince Henry avec Leipsig et Torgau, c'est-là ce qu'on aurait dû faire ; au contraire les Autrichiens se portent tout-à-coup sur leur gauche pour aller à Stolpen, et par-là ils se mettent hors d'état de rien entreprendre sur l'ennemi,

il semble même qu'ils se retirent pour faciliter la jonction du Roi de Prusse avec l'armée de son frère.

Quoique le Roi fut véritablement en marche, comme l'avait mandé M. de Laudhon, cependant l'évènement prouva que le Maréchal Daun aurait pu suivre son projet concerté avec l'armée de l'Empire, et s'il eût été vainqueur, comme on doit le présumer de la supériorité de ses forces, quel avantage n'aurait-il pas eu à aller ensuite lui-même au devant de Frédéric ? Le conseil de guerre dans lequel on agita cette grande question se tint le 10, et le Roi ne joignit son frère que le 13; il se posta entre Dresde et Stolpen, et à une lieue de l'armée Autrichienne qui tenait toujours le même camp à Stolpen. Ce Prince occupa les hauteurs qui sont aux environs du village de Windehendorff: on estimait qu'il pouvait avoir vingt ou vingt-cinq mille hommes. Aussitôt qu'il fut arrivé, il fit jeter des ponts sur l'Elbe auprès du village de Punitz, pour communiquer avec son frère, qui, avec quinze mille hommes, conservait toujours la même position sur la rive gauche de l'Elbe, faisant face aux Impériaux, la droite à Maxen, le centre vers Dohna et la gauche vers l'Elbe. Le Roi commandait le reste en personne. Au moyen des ponts que ce Prince avait fait jeter, les Prussiens, au nombre de

quarante-cinq à cinquante mille hommes, étaient à cheval sur la rivière; le nombre des Autrichiens et des Impériaux était de cent mille, et cependant, malgré cette supériorité, le Roi leur disputa le terrain. Il y eut, le 17, une escarmouche assez vive entre le corps de M. Laudhon, composé de huit à dix mille hommes, et un corps de Prussiens bien plus considérable. Laudhon fut forcé de quitter la position qu'il avait prise près du village de Fischbach et de se replier sur Stolpen, après avoir perdu au moins deux cents hommes.

Tout semblait indiquer que le Roi de Prusse était bien décidé à attendre ses ennemis dans le poste qu'il occupait, eux, de leur côté, pensèrent que le Roi pourrait bien venir les attaquer; et ils se fortifièrent de quelques redoutes.

Le 29, les Prussiens chassèrent de Bischoffswerda les Autrichiens qui y étaient, M. de Laudhon même fut obligé de quitter un poste qu'il occupait près de cette ville. Ainsi les Autrichiens, avec une supériorité de plus du double, se réduisaient à la défensive, et par ce moyen le Roi de Prusse se trouvait maître de la communication entre Dresde et Budissin.

Le 5 octobre, le Maréchal Daun décampa de Stolpen, et son armée, après avoir marché près de soixante heures, presque sans relâche, arriva au camp de Kittlitz; le Roi fit attaquer

l'arrière-garde des Autrichiens, mais sans succès, on lui fit même près de cent prisonniers, et il y perdit trois pièces de canon. La position de Kittlitz couvrait les débouchés de la Bohême et même la communication la plus belle et la plus courte de la Silésie, celle de Gorlitz et de Lauban.

Aussitôt que Daun a quitté Stopen, le Roi de Prusse quitte aussi son poste et marche à Budissin avec toutes ses forces, il va ensuite à Hockirchen. Les deux armées ne sont alors qu'à une demi-lieue l'une de l'autre, elles occupent chacune des hauteurs, et sont séparées par quelques ravins et quelques défilés. Il est malheureux que M. de Montazet n'ait point écrit la relation de la bataille qui se donna le 14, et où le Roi de Prusse fut surpris et vaincu. L'Officier-Général Français eut beaucoup de part aux dispositions des Autrichiens; la vivacité de son imagination, dit M. le Prince de Ligne, échauffait un peu celle du Maréchal Daun, qui en avait besoin. Ce Général lui avait permis de donner des ordres en son nom pendant la bataille, comme il se portait à une troupe pour lui ordonner de marcher, son habit d'Officier-Général Français le fit prendre pour un Officier Prussien, on lui tira des coups de fusil, il jugea la méprise du corps Autrichien, et il pensa qu'il y aurait moins de danger pour

lui à se précipiter dans l'escadron qu'à l'éviter, il le fit en effet, mais il fut blessé de plusieurs coups de sabre.

Il faut dire avec cet Officier-Général que le Roi de Prusse fit une faute d'occuper la position d'Hockirchen, au lieu de rester dans celle de Budissin; Hockirchen ne répondait pas également à ce que ce Prince devait avoir en vue, c'est-à-dire, d'être plus à portée de Dresde, d'où il tirait ses subsistances, et de pouvoir faire filer plus facilement de sa gauche des troupes en Silésie, à l'insçu des Autrichiens, afin de communiquer plus commodément avec son pays, et de pouvoir y porter des secours, si les Russes eussent eu envie d'y marcher, comme le bruit en courrait.

N'ayant rien trouvé dans la correspondance de M. de Montazet qui soit relatif à la bataille d'Hockirchen, pour y suppléer, et pour que le Lecteur puisse s'en former une idée aussi juste et aussi précise qu'il est possible, on transcrira ici la disposition qui fut faite et l'ordre qui fut donné par le Général la veille de la bataille, et celles des relations qui furent publiées, qu'on a jugée la plus vraie et la plus instructive. Elle fut rédigée par M. le Comte de Marainville, Officier Français qui était aussi dans l'armée des Autrichiens, et que M. le Maréchal Daun en-

pendant le Prince de Durlach attaquera en même tems, sur le Weissemberg, M. de Zetzow, afin que celui-ci ne puisse point prendre notre droite en dos par Wasserkretzchen.

Si, comme on l'espère, l'ennemi est battu de cette manière, il ne faudra point le poursuivre à la débandade, mais rester ferme sur le champ de bataille, parce qu'on fera les dispositions nécessaire pour la poursuite.

Mais si, contre toute attente, l'affaire avait un mauvais succès; pour assurer la retraite vers l'ancien camp, trois bataillons de la réserve seront portés sur le Stromberg, et le Lieutenant-Général Colloredo couvrira celle du Duc d'Aremberg.

ORDRE donné à quatre heures après midi.

L'on se mettra le soir en marche à la sourdine, de sorte que les colonnes puissent arriver de nuit à l'endroit où l'attaque pourra se faire à-la-fois, par les troupes qui la composent; la droite aura à se conformer à la gauche, et attaquera, d'abord que celle-ci aura fait feu; il y aura un cordon de Croates, pour empêcher la désertion.

Les tentes demeureront tendues, et on ne les pliera pas jusqu'au jour. Dès que le jour paraîtra, les bagages marcheront aux hauteurs de Hernkuth, où ils resteront avec leur escorte jusqu'à nouvel ordre.

M.

M. le Maréchal sera à la gauche, il restera dans le camp deux tambours et un fifre de chaque régiment, ils y battront les ordonnances et resteront ensuite aux tentes.

Il ne faut pas beaucoup s'arrêter à faire des prisonniers.

Les grenadiers à cheval resteront à la gauche, aux ordres de M. le Maréchal.

Le bataillon des grenadiers qui joindra le régiment des ailes, conduit avec soi deux pièces de douze et deux de six.

De l'artillerie de réserve, auprès du Comte de Colloredo, deux de douze et deux de six.

Sur le Stromberg, deux de douze, deux de six, six de trois, et le reste sur la hauteur où est Harrach.

Telles étaient les dispositions générales : plus de secret qu'il n'y avait ordinairement dans l'armée des Autrichiens en faisait espérer un heureux succès.

Relation de la Bataille d'Hockirchen, gagnée par l'armée Impériale, commandée par S. E. M. le Feld-Maréchal, Comte de Daun, sur celle du Roi de Prusse, commandée par ce Prince en personne, le 14 octobre 1758.

« M. le Maréchal Daun, après avoir occupé pendant quelque tems le camp de Stolpen,

et avoir reconnu les grandes difficultés qu'il y avait à se rendre maître de Dresde avant la fin de la campagne, résolut de quitter ce camp. Les forces du Roi de Prusse, réunies à celles du Prince Henry, son frère, près de cette ville, et plus encore la saison avancée et la qualité du pays, qui fournit des positions extrêmement avantageuses pour s'y tenir sur la défensive, déterminèrent M. le Maréchal à perdre de vue cet objet important.

» La Cour de Vienne avait formé le projet d'assiéger Neisse, les préparatifs s'en faisaient avec diligence. M. le Maréchal Daun voulait favoriser le succès de cette entreprise, en prenant une position qui empêchât le Roi de Prusse de se porter en Silésie, ou d'envoyer à M. de Fouquet un renfort qui le mît en état de s'opposer à cette opération. Le camp qu'il vint occuper près de Lobau, en Haute-Lusace, lui avait paru propre à remplir ses vues. Ce point le rapprochait de Gorlitz et de Zittau, et le mettait à portée de gagner, avant les Prussiens, l'un ou l'autre de ces endroits, et de les empêcher de diriger leur marche par le premier, vers Neisse, en longeant la Silésie, et par l'autre, d'entrer en Bohême, et de la traverser pour se rendre dans le Comté de Glatz et y joindre M. de Fouquet.

» M. le Maréchal Daun quitta donc son

camp de Stolpen, le 5 octobre, à l'entrée de la nuit, pour cacher sa marche au Roi de Prusse, parce qu'il était obligé de passer près de Bischofswerda, et de là diriger par la vallée de Neukirch, et ensuite par celle de Cunewalda. Cette marche était délicate, l'armée Prussienne avait sa gauche près de Bischofswerda, et on était obligé de lui prêter le flanc, et de passer dans des gorges serrées et difficiles. Les dispositions en furent faites avec tant de secret, que le Roi de Prusse l'ignora, et elle fut exécutée avec tant d'ordre et de précautions, qu'il n'y eut aucune confusion, malgré l'obscurité de cette nuit.

» L'arrière-garde fut attaquée par quelques bataillons et quelques escadrons de hussards et de cavalerie que le Roi de Prusse détacha le matin lorsqu'il eut connaissance de la marche de l'armée Impériale; mais cette arrière-garde, loin d'être entamée, chargea au contraire, et culbuta tout ce qui se présenta, et particulièrement deux bataillons de compagnies franches, auxquels on prit quatre pièces de canon. Ils étaient soutenus par plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie, qui n'osèrent plus rien entreprendre le reste de la journée. La marche se termina tranquillement; l'armée campa dans la vallée de Cunewalda, et M. le Maréchal Daun prit son quartier à Crusta.

» Cette marche fait infiniment d'honneur à M. le Comte de Lascy, Quartier-Maître-Général-des-Logis de l'armée Impériale, ainsi que toutes celles qu'il a dirigées pendant le cours de cette campagne. La supériorité de ses talens se fera toujours plus connaître à mesure que les occasions de les employer se multiplieront.

» Le 7, l'armée marcha au camp de Kittlitz, près de Lobau. On eut avis ce même jour que celle du Roi de Prusse avait aussi marché pour se porter vers Bautzen. Cette dernière vint le 8 camper en avant de cette ville, et y séjourna le 9. M. le Maréchal Daun avait fait le projet d'attaquer le lendemain le corps Prussien qui était à Weissenberg; ses dispositions étaient faites, et les troupes furent au moment de marcher pendant la nuit, lorsqu'il leur arriva contre-ordre, parce que M. le Maréchal avait appris que l'armée du Roi de Prusse était en mouvement pour s'approcher de lui. Le 10, de grand matin, les postes avancés de l'armée Impériale, qui étaient sur la hauteur de Hochkirchen, furent obligés de se retirer, parce que la tête de l'armée Prussienne vint l'occuper. Elle arriva successivement, et y appuya sa droite : sa gauche fut portée vers Rodewitz. Elle avait devant son front un petit ruisseau qui coule dans un vallon profond et serré. Les deux armées furent alors à une portée et demie de canon l'une de l'autre.

Cette proximité obligea M. le Maréchal à faire des changemens dans sa position, et sur-tout à sa droite, qu'il jugea à propos d'avancer, pour l'appuyer à une grosse butte, qui commande toute cette partie nommée Stromberg. Il y plaça des batteries de gros canons avec quatre bataillons de grenadiers, qui étaient soutenus par douze autres d'infanterie de la réserve et par la cavalerie de cette aile. Il fit camper quelques bataillons de la seconde ligne de son aile gauche en avant, pour soutenir des batteries qu'il plaça sur le flanc de la montagne de Hohenstein, qui fait partie d'une chaîne de hautes montagnes, qui s'étend du côté de Bautzen, à laquelle M. le Maréchal avait appuyé l'aile gauche de son armée. Ces batteries furent placées pour balayer la plaine et prendre en flanc les colonnes de troupes qui seraient venues pour attaquer cette aile. Il fit faire des abattis dans les bois qui couvrent ces montagnes; on les garnit de Croates, pour entretenir la communication avec M. de Laudhon, qui était à Meschwitz sur les derrières de Hochkirchen, du côté de Bautzen. Le centre de son armée, protégé par deux grosses buttes qui commandent tous les environs, avait l'avantage du terrain. Il fit fortifier avec beaucoup de soin le village de Glossen, poste très-important à deux égards, l'un pour assurer toujours plus sa droite, et

l'autre pour avoir une tête au-delà du ruisseau nommé Lobauwasser, qui le mît en état de tomber sur le flanc du Roi de Prusse, si ce Prince, à la faveur du corps qui était à Weissenberg, avait tenté de dérober une marche pour attaquer celui que commandait M. le Prince de Durlach à Reichenbach, et s'emparer de Gorlitz par ce moyen.

» Le Roi de Prusse, de son côté, avait fait construire plusieurs batteries et quelques redoutes sur le flanc de la hauteur de Hochkirchen, et y avait placé huit bataillons pour les soutenir. La première ligne d'infanterie avait sa droite appuyée au village, et la seconde à la hauteur un peu en arrière du village; la gauche s'étendait du côté de Rodewitz, qui était le quartier du Roi de Prusse. Ce Prince avait avancé un corps de l'autre côté du ruisseau, vers Laussig, où il avait des retranchemens garnis de quantité de grosse artillerie. Il y avait un corps de sept à huit mille hommes à Weissenberg, au-delà du Labauwasser, qui avait sa communication établie vers l'armée. Telles étaient les dispositions respectives des deux armées.

» M. le Maréchal Daun était tous les jours à cheval dès la pointe du jour, soit pour reconnaître la situation des ennemis, soit pour examiner soigneusement la sienne, et y ajouter tout ce qu'il croirait convenable. Il sentit, au

premier coup-d'œil, que la droite du Roi de Prusse donnait prise sur elle, ce qui lui fit former le projet de l'attaquer. Il s'occupa alors des dispositions qu'il fallait faire pour arranger cette opération, et tromper la vigilance d'un ennemi habile et toujours sur ses gardes. En conséquence il faisait tous les jours changer de place à quelques corps, afin que le Roi de Prusse s'accoutumât à leurs mouvemens, et ne prît point ombrage de ceux que feraient les troupes qui marcheraient pour tourner sa droite. Il fit ordonner pendant plusieurs jours que tous les équipages se tînssent prêts à marcher, ainsi que les troupes elles-mêmes. Il feignit de vouloir attaquer le corps qui était à Weissenberg; il en fit les dispositions, en distribua les ordres deux jours de suite, et les révoqua chaque fois dans la nuit. Enfin, la veille de l'attaque générale qu'il avait projetée, il fit tracer des redoutes en avant du front de son armée, à la vue des ennemis, et si près de leur camp, qu'ils tirèrent du canon sur les travailleurs. Ces feintes les confirmèrent toujours plus dans l'idée que M. le Maréchal Daun ne pensait qu'à prendre des sûretés contre leurs entreprises sur lui, et nullement à les attaquer. Elles ont produit leur effet, ainsi qu'on le verra dans les détails suivans.

» M. le Maréchal Daun fit marcher le 13,

dans l'après-dîné, la plus grande partie de la seconde ligne et de la réserve, tant infanterie que cavalerie, pour la porter en deux colonnes par la vallée de Cunewalda, sur le sommet des montagnes dont on a déjà parlé, qui, beaucoup plus élevées que celle de Hochkirchen, et couvertes de bois de sapin, étaient propres à cacher toutes les manœuvres qu'on devait faire. On y avait préparé, sans donner de soupçon, des passages pour l'artillerie. M. de Laudhon, qui était encore plus loin avec un corps de cinq à six mille hommes, fut renforcé pour former une troisième colonne, et attaquer par les derrières le flanc des Prussiens. Ce qu'on avait destiné de la première ligne à former une quatrième colonne qui devait attaquer en tête le village de Hochkirchen était resté dans le camp, et ne prit les armes qu'à la nuit, pour se porter vers le village de Plotzen, et agir de concert avec les trois autres.

» M. le Duc d'Ahremberg avait ordre d'attaquer, avec deux colonnes, la gauche des ennemis; M. le Prince de Durlach, qui était à Reichenbach avec le corps qu'il commandait, avait marché pendant la nuit pour le soutenir, et avait détaché M. le Prince de Lowenstein avec cinq ou six mille hommes, pour aller attaquer le corps qui était à Weissenberg : on avait distribué de petites troupes d'infanterie et de cava-

lerie sur tout le front de l'ennemi, afin de lui donner de l'inquiétude par-tout.

» Ces dispositions ainsi faites, M. le Maréchal Daun se porta vers le soir à sa gauche, et passa la nuit dans une maison du village de Jauernick, pour être plus à portée de se rendre pendant la nuit à la tête des colonnes qui devaient attaquer le flanc de la hauteur de Hochkirchen : il y arriva deux heures avant qu'elles se mîssent en mouvement. Tout ce qui l'accompagnait observait le plus grand silence, ainsi que les troupes, à cause de la grande proximité où on était des ennemis, qu'on pouvait entendre parler.

» A cinq heures du matin, M. le Maréchal envoya aux trois colonnes qui étaient le plus près de lui, ordre de marcher. Elles eurent à peine marché un quart-d'heure, qu'on entendit un coup de fusil qui fut suivi, quelques instans aprés, de deux autres, et enfin par le feu de tout un petit poste, qui, appercevant distinctement la tête de ces colonnes, donna l'alarme par des cris qui se répandirent promptement sur tout le front de l'armée de l'ennemi. Les grenadiers, qui étaient à la tête des colonnes, se portèrent avec vivacité sur le flanc de la hauteur d'Hochkirchen, pour profiter des premiers momens de la surprise de l'ennemi, et s'emparer de ses retranchemens et de ses batteries.

Mais comme il faut rendre justice en toute occasion à qui elle appartient, on doit aux troupes Prussiennes celle de dire qu'elles sont très-bien disciplinées, et qu'elles manoeuvrent avec ordre, et sur-tout avec beaucoup de célérité. Elles étaient déjà en bataille, avant que les grenadiers Impériaux eussent pu arriver à leurs retranchemens. Ces derniers, et l'infanterie des colonnes qui les suivait, essuyèrent de leur part un feu de mousqueterie des plus vifs. Celui de l'artillerie, qui ne l'était pas moins, avait commencé peu de minutes après la première alerte; de sorte qu'on n'a tiré d'autre avantage de cette surprise, que celui d'avoir pu se trouver en force sur le flanc d'une armée distribuée dans toute l'étendue de son camp. Cet avantage, au reste, devait être décisif, et il l'a été. Les retranchemens et les batteries, quoique disputés avec valeur, furent emportés en peu de tems par les troupes Autrichiennes.

» Il n'en a pas été de même du village d'Hochkirchen, qui a été disputé plus de deux heures et demie, parce que l'infanterie de la première ligne des Prussiens qui appuyait à ce village, s'y est portée sur-le-champ. Le Roi de Prusse sentit qu'il était de la dernière importance de soutenir ce point, afin d'avoir le tems de faire des dispositions, soit pour tâcher de rétablir l'affaire, soit pour en rendre les suites moins

fâcheuses. Ce Prince envoya, en conséquence, à M. le Maréchal Keith, ordre de le soutenir jusqu'à l'extrémité ; aussi s'en est-il acquité avec un courage qui lui fait honneur, et qui lui a coûté la vie. Ce village était couvert d'ouvrages et flanqué de batteries. Un cimetière fermé de murs, une grande église et le clocher même, étaient remplis d'infanterie ; il en sortait un feu de mousqueterie prodigieux, et il y avait sur toutes les avenues du canon qui tirait à cartouche, et qui a été fort meurtrier.

» M. le Maréchal Daun, se reposant sur l'intelligence et la bravoure de M. de Sincere, Général d'Infanterie, qu'il avait chargé de l'attaque de ce village, faisait toujours avancer la gauche de ses troupes, pour pousser les ennemis qui se raliaient et se renforçaient dans les environs, et qui sont venus à trois reprises tenter de reprendre le terrain qu'on avait gagné successivement sur eux. Ces attaques ont été des plus vives, mais elles ont été reçues avec beaucoup de fermeté par les troupes Autrichiennes, et repoussées en gagnant chaque fois du terrain sur les Prussiens. Pendant tout ce tems, M. le Comte Odonel, Général de cavalerie, qui commandait celle de la gauche, la faisait manœuvrer avec la bravoure et la capacité que tout le monde lui connaît par ses actions précédentes ; il l'a employée suivant les occasions, soit à char-

ger ce qui se présentait de la cavalerie ennemie, soit à la faire avancer pour envelopper toujours plus l'ennemi dans cette partie. Enfin, au bout de deux heures et demie, le village de Hochkirchen a été forcé; on a emporté le cimetière l'épée à la main, et on a fait prisonnier tout ce qui s'est trouvé. L'infanterie qui soutenait ce village s'est jointe aux débris de celle que M. le Maréchal Daun avait toujours combattue en personne, pour faire la troisième attaque. Elle a été la plus vive, et a été décidée par une charge que M. le Comte de Lascy a faite sur le flanc de l'infanterie Prussienne, avec quelques troupes de carabiniers et de grenadiers à cheval, qui étaient en réserve, et qu'il alla prendre par ordre de M. le Maréchal, pour faire cette attaque. La victoire, depuis ce moment, n'a plus été disputée. Il était alors environ dix heures et demie; de façon que cette affaire a duré plus de cinq heures, sans que le feu de l'artillerie et celui de la mouqueterie aient discontinué un instant. On laisse à juger quelle était la vivacité de cette bataille, puisqu'il y avait au moins cinq cents pièces de canon, tant de part que d'autre.

» M. le Duc d'Ahremberg devait attendre que l'attaque de Hochkirchen fût engagée, avant que de commencer la sienne, parce que M. le Maréchal Daun avait dessein de couper le corps de huit mille hommes qui était à Weis-

senberg, et qu'il imaginait que le Roi de Prusse dégarnirait sans doute beaucoup sa gauche pour renforcer sa droite, et qu'alors on pourrait plus aisément et plus promptement forcer cette gauche, et empêcher ce corps de joindre le gros de l'armée; mais l'attaque de Hochkirchen lui ayant donné l'alarme, il avait songé de bonne heure à sa retraite. M. le Duc d'Ahremberg a trouvé la gauche des ennemis très-bien garnie et fortifiée par des retranchemens et des batteries de grosse artillerie; il les a emportées l'épée à la main. Cependant toute l'infanterie Prussienne de cette partie s'étant rassemblée, le combat y a été très-vif. M. le Duc d'Ahremberg y a montré, avec la valeur qui lui est naturelle, toute l'intelligence d'un militaire qui a une parfaite connaissance de son métier. M. le Baron de Buccow, Général de cavalerie, qui commandait celle de la droite, a formé avec elle une espèce de croissant, comme M. le Comte Odonel avait fait de son côté, pour envelopper les ennemis et rendre leur retraite difficile, ou du moins très-coûteuse. Mais comme ils y avaient sûrement pourvu de bonne heure, ayant vu dès le commencement de cette journée qu'elle ne pouvait être que malheureuse pour eux, ils l'ont faite à propos, et se sont retirés par l'espace libre qui leur restait encore.

» L'attaque de M. le Maréchal Daun s'étant

réunie à celle de M. d'Ahremberg à une lieue et demie environ plus loin que Hochkirchen, l'armée y est restée en bataille, et M. le Maréchal a chargé M. de Laudhon, Officier dont le mérite est si connu, de suivre les ennemis dans leur retraite, qui s'est faite vers Klein-Bautzen.

» On leur a fait deux mille prisonniers, dont soixante-six Officiers de tout grade, et on estime qu'ils ont eu sept à huit mille hommes, tant tués que blessés. On leur a pris vingt-neuf drapeaux, et seulement trois étendards, parce que le terrain où l'on a combattu, fort inégal et plein de brossailles, n'a pas permis à la cavalerie d'agir. On leur a pris aussi plus de cent pièces de canon, dont une bonne partie du calibre de 24 et de 12.

» Le camp entièrement tendu est resté en la possession des Autrichiens, ainsi que la plus grande partie des bagages des Officiers, et même les marmites des soldats. Il n'y a eu que le corps de Weissenberg qui ait eu le tems d'emporter ses tentes et de sauver ses bagages.

» Les Officiers de marque, tués du côté des Prussiens, sont M. le Maréchal Keith, d'un coup de feu à travers de la poitrine, et M. le Prince Frédéric de Brunswick; M. le Prince Maurice d'Anhalt Dessau, blessé dangereusement, fait prisonnier sur sa parole, et conduit

pendant la bataille à Bautzen; M. le Général Kleist, blessé également.

» La perte des Impériaux a été environ de cinq à six mille hommes. Les Officiers de marque qu'ils ont eu parmi leurs blessés, sont M. le Marquis d'Einsc, Feld-Maréchal-Lieutenant, qui a reçu un coup de feu dans le côté; M. de Siskowitz, Général-Major, aussi blessé d'un coup de feu; M. le Comte de Brown, Général-Major, et son frère, Colonel, prepriétaire du régiment de son nom, tous deux fils de M. le Maréchal de Brown, le premier, blessé d'un coup de feu derrière la tête, l'autre ayant la jambe cassée d'un coup de feu près la cheville du pied. Les principaux Officiers tués sont M. le Baron de Buttler, Colonel, attaché aux grenadiers, et M. le Comte d'Estienne, Colonel du régiment de dragons de Lowenstein. M. le Comte de Montazet, Maréchal-de-camp au service de France, employé à l'armée Impériale, a reçu plusieurs coups de sabre sur la tête dans une mêlée de cavalerie où il s'est extrêmement distingué ».

Après la bataille dont on vient de lire la relation, le Roi de Prusse alla camper à Bautzen, sa droite appuyée à cette ville, sa gauche à Klein-Bautzen, la rivière de Sprée derrière lui, et un petit ruisseau devant son front, qu'il retrancha. Dans cette position, il fit venir de

Dresde du canon et des munitions; il fit aussi travailler de toutes parts à des tentes; son armée en ayant abandonné les trois quarts en se retirant. La perte faite dans la bataille, se trouva plus forte de part et d'autre qu'on ne l'avait cru d'abord; celle des Autrichiens passait six mille hommes, et celle du Roi était de plus de dix mille : il y avait trois mille Prussiens blessés daus les hôpitaux Autrichiens.

En même tems que le Roi de Prusse s'était retiré à Bautzen, le Maréchal Daun avait porté son armée au-delà du champ de bataille. Il appuya sa droite à des hauteurs près du village de Belgren, et sa gauche à Chikowitz; les corps avancés de l'armée Autrichienne n'étaient qu'à un demi-quart de lieue de la ville, cependant le Maréchal trouva la nouvelle position du Roi trop avantageuse, et il ne jugea pas à propos de l'attaquer.

Le 24, à huit heures du soir, le Roi quitta cette position. Le Maréchal Daun ne fut instruit de son départ que le 25; il ne savait pas même à onze heures la direction que les ennemis avaient prise. Il fit occuper Bautzen; le Roi n'y avait laissé que ceux des blessés qui n'étaient pas en état d'être transportés. De ce nombre étaient le Maréchal Prince Maurice de Dessau et le Général-Major Keist. Sur les rapports qui vinrent à trois heures à M. le Maréchal Daun,

Daun, de la marche de l'armée ennemie vers Rotembourg, il fit partir aussitôt ses grenadiers, ses carabiniers, la réserve et le corps aux ordres de M. de Dourlack, leur ordonnant de pousser leur marche vers Gorlitz avec la plus grande vivacité. Ces différens corps arrivèrent à Reichenbach à l'entrée de la nuit, et ils s'y arrêtèrent jusqu'à deux heures du matin qu'ils continuèrent leur marche. M. Daijasas, Général-Major, commandant le corps des carabiniers, avait eu l'ordre particulier d'occuper avant le jour les hauteurs du village d'Ebersbach, et M. d'Esterhazi, qui commandait les hussards de l'avant-garde, devait se porter en avant des carabiniers, pour être à portée d'observer de près la direction de la marche des ennemis.

Ces deux Généraux furent rendus à l'heure indiquée au lieu de leur destination. Les rapports qui vinrent à M. d'Esterhazi, l'assuraient tous que l'armée du Roi était en pleine marche depuis minuit sur le chemin de Spremberg à Gorlitz; il fit informer M. Daijasas de ce qu'il avait appris. Celui-ci, de son côté, envoya des Officiers de confiance sur le flanc des ennemis, et avec ordre d'observer leurs forces, et de venir lui en rendre compte; leurs rapports furent conformes aux avis de M. d'Esterhazi, et M. Daijasas ne put pas douter long-tems de

cette vérité, puisqu'il vit arriver à dix heures et demie tous les hussards de M. d'Esterhazi, qui étaient poussés par cinq régimens de hussards ou de dragons Prussiens, et qui venaient se mettre sous la protection des carabiniers. M. Daijasas fut attaqué presqu'en même tems que les hussards se furent rapprochés de lui; il soutint pendant près d'un quart-d'heure le choc des ennemis; mais leur nombre s'étant augmenté, et une partie de la cavalerie de l'armée du Roi étant venue à l'appui des cinq régimens que M. Daijasas avait combattus, cet Officier fut obligé de faire des dispositions de retraite; et les ennemis lui en rendirent l'exécution d'autant plus difficile, qu'ils harcelèrent son flanc droit avec avantage, et qu'ils le resserrèrent près d'un marais dans lequel plusieurs des troupes qui étaient à son arrière-garde furent culbutées. Il ne put même rétablir l'ordre de ses escadrons qu'après qu'il eut dépassé ce marais. Alors il se mit en bataille, et se rapprocha de l'infanterie qui venait d'arriver à la montagne de Landscron. Les carabiniers Autrichiens perdirent à cette occasion quatre cent cinquante hommes; plusieurs Capitaines et deux Colonels de hussards furent tués ou pris dans le même combat.

Le Prince de Levesti, Lieutenant-Général, qui était arrivé à Gorlitz à quatre heures du

matin avec six régimens de cavalerie détachés du corps de M. Dourlach, abandonna cette ville dès qu'il sut que l'armée du Roi y marchait. Un détachement de Croates, aux ordres de M. de Nugent, Lieutenant-Colonel, se replia en même tems que la cavalerie du Prince, qui fut mise en bataille dans la plaine entre Gorlitz, et la montagne qu'occupait l'infanterie autrichienne.

L'armée du Roi de Prusse arriva successivement à Gorlitz, où la gauche fut appuyée; la droite le fut à Ebersbach, qu'on garnit d'infanterie, et l'armée campa sur cette ligne après y avoir resté plusieurs heures en bataille.

Celle des Autrichiens partit de Wurchen le 26 à quatre heures du matin; elle arriva une heure avant la nuit à Jaurnick, où elle campa. La droite fut mise près Leschwitz; le centre de la première ligne fut adossé à la montagne de Landscron, et la gauche à la hauteur du village de Marchersdorff. La seconde ligne fut mise derrière la montagne et dans la même direction que la première. Le même jour, le Maréchal Daun fit un changement dans sa position; il fit avancer toute sa gauche, et l'appuya au village de Marchersdorff. Il fit occuper en même tems les montagnes de Konigshayn sur le flanc droit du Roi de Prusse, par le corps de M. de Laudhon, dont la communication avec l'armée fut

E 2

assurée par de l'infanterie qui était au village d'Olterdorff. M. de Vela, Général-Major, était à Schonberg avec un corps de quatre mille Hussards ou Croates; les petites villes de Marcklissa et de Greiffenberg étaient aussi gardées par des troupes de la même espèce. Par ces précautions, M. le Maréchal Daun se donnait les moyens d'être instruit du moment où le Roi de Prusse passerait la Neisse.

Ce Prince leva à Gorlitz de fortes contributions, et il couvrit sa position de redoutes et d'artillerie. Elle lui faisait regagner l'avantage qu'il avait perdu par sa faute, lorsque l'armée Autrichienne partit de Stolpen; il était ainsi maître des débouchés les plus courts et les plus beaux pour se porter en Silésie, et pour délivrer Neisse, que les Autrichiens assiégeaient alors.

Pour favoriser cette entreprise, le Maréchal Daun voulut renforcer les troupes qui étaient devant Neisse. Il détacha le 27, de son armée, cinq régimens d'infanterie et quatre de cuirassiers; le Comte de Vit, Lieutenant-Géneral, qui les commandait, eut ordre de diriger sa marche vers Reichenberg, pour autoriser le bruit que le Général avait fait répandre qu'il envoyait des troupes à M. le Duc des Deux-Ponts; mais il y avait peu d'apparence que le Roi de Prusse se laissât tromper par cette ruse.

Ce Prince quitta, le 30, à deux heures du matin, la position de Gorlitz. Son armée passa la Neisse sur le pont de cette ville et sur celui qui est dans le faubourg, et elle continua sa marche jusqu'à Lauban, où elle campa à cinq heures du soir. Son arrière-garde fut suivie et chargée avec succès pendant sept heures de suite par le corps de M. de Laudhon et par celui de M. de Vela. Le premier de ces Généraux partit à six heures du poste de Konigshayn, et il ne put atteindre les ennemis qu'à onze heures au village de Schonberg. Il les attaqua avec tant d'ordre et de vigueur, qu'il culbuta trois régimens d'infanterie qui formaient leur arrière-garde, et qui ne purent se rallier qu'à la faveur des bois de Pfaffendorff, dans lesquels ils se jetèrent.

M. de Vela, qui était parti de Schonberg dès qu'il avait entendu les premiers coups de canon que M. de Laudhon avait fait tirer, arriva vers midi sur le flanc des ennemis. Il les fit charger par des Croates, et son attaque eut aussi beaucoup de succès. Les ennemis mirent le feu successivement dans les trois villages par où ils passèrent, afin de favoriser leur retraite, et rendre très-difficiles aux Autrichiens les mêmes débouchés par lesquels ils se retiraient. Les Croates les suivirent dans tous ces momens avec un acharnement incroyable, et M. de Laudhon

surmonta toujours les difficultés avec la plus grande intelligence. Dès qu'il s'appercevait que le feu prenait dans les villages, il les faisait longer de droite et de gauche par ses Croates, qui arrivaient ensuite sur les flancs des ennemis, et les mettaient en désordre. M. de Vioménil, qui, à l'absence de M. de Montazet, informait sa Cour de ces détails, et des précédens, servit lui-même d'Aide-de-Camp au Général Laudhon pendant cette journée. Il assura le Ministre qu'elle aurait été bien brillante si cet admirable Général avait eu de la cavalerie à l'appui de ses Croates dans les momens où l'infanterie Prussienne avait des plaines à traverser, et si M. de Naundorff, qui commandait un corps de hussards considérable, s'était placé de manière à être de quelques secours aux Croates qui dépostèrent les bataillons Prussiens de tous les bois où ils s'étaient réfugiés, et qui les suivirent à la demi-portée de fusil jusques dans leur camp.

Dès que M. de Laudhon s'apperçut qu'il touchait au camp du Roi de Prusse, il fit replier ses Croates en deçà du village de Geilsdorff, qu'ils avaient dépassé, et il les mit dans les bois de Schreibersbach, d'où ils pouvaïent observer la position que le Roi avait prise à Lauban. M. de Vioménil, allant rendre compte au Maréchal Daun de ce qui s'était passé à l'arrière-garde,

et prenant les ordres de M. de Laudhon, le trouva très-piqué de ce que les hussards n'avaient pas combattu dans les momens où ils auraient pu le faire avec avantage. Selon M. de Viomenil, on ne pouvait donner trop d'éloges à ce Général; il songeait à tout, il se trouvait partout, il conduisait tout et toujours avec la plus grande intelligence. Selon le même Officier, il réunissait à ces talens la modestie la plus honorable.

Le Roi de Prusse séjourna le 31 à Lauban; il fit marcher ce jour-là tous ses équipages à Lowenberg : sans doute il prit cette précaution, parce qu'il savait que M. de Laudhon était à portée de le suivre. Son armée prit, le 2 novembre, le même chemin que ses équipages. Mrs. de Laudhon et de Vela passèrent la Queiss à sa suite; ils canonnèrent vivement son arrière-garde, mais cela ne l'arrêta pas dans sa marche : il alla en Silésie, et fit lever le siége de Neisse.

M. le Comte de Montazet ne pouvant agir à cause de ses blessures, s'était retiré à Lauban après la bataille d'Hockirchen. Il vit avec douleur que le Maréchal Daun ne tirait aucun avantage de la victoire qu'il avait remportée, et il écrivit à ce sujet à M. le Cardinal de Bernis dans les termes suivans. « Le Roi de Prusse a » une armée avec laquelle il peut faire faute » sur faute, parce qu'elle est toujours prête à

» les réparer. Voilà son fort et ce qui doit le ren-
» dre redoutable à l'Europe; car surpris à Hoc-
» kirchen, et battu à huit heures du matin,
» ayant même perdu presque toute son artillerie
» et abandonné son camp tout tendu, son armée
» fait la plus belle retraite du monde, et s'ar-
» rête à une lieue du champ de bataille qu'elle
» a perdu; elle y prend une position qui nous
» en impose au point que nous nous fortifions
» de redoutes, et que nous reprenons le ton
» de défensive quinze jours après nos succès.
» Ce n'est pas tout : l'ennemi, non content de
» cette espèce d'audace, suit le projet qu'il a
» conçu de nous prévenir à Gorlitz; il a l'air
» d'oublier la bataille qu'il a perdue, et ne fait
» aucun cas de notre supériorité. Il calcule en-
» core moins la difficulté qu'il a d'exécuter son
» entreprise; et comme s'il eût été sûr de notre
» inaction, il tente tout, et rend par-là notre
» victoire, non-seulement inutile, mais même
» nuisible, puisque c'est elle qui nous a fait
» quitter la position d'où nous n'aurions dû
» jamais sortir ».

On sait que ce fut à-peu-près dans ce tems que M. le Cardinal de Bernis quitta le département des Affaires Etrangères, et que M. le Duc de Choiseuil, qui était Ambassadeur à Vienne, fut appelé pour être mis à sa place. M. le Comte de Montazet alla à Vienne pour

remplir les fonctions de l'Ambassadeur relativement à l'objet militaire; le Secrétaire d'Ambassade Boyer y resta chargé de la partie diplomatique.

Dans une conférence que M. de Montazet eut à son arrivée avec l'Impératrice, il insista sur la nécessité qu'il y avait de changer la manière de faire la guerre au Roi de Prusse en attaquant son armée, et non pas le cours de l'Elbe et la Silésie, et il parla en ces termes à cette Princesse.

« C'est un Roi plein d'orgueil qu'on veut » humilier, c'est un Prince à la tête des pre» mières troupes de l'Europe, dont on veut » abattre les forces, qui, à la vérité, n'est pas » une Puissance par la constitution de son » Royaume, mais qui s'est rendu aussi puissant » que dangereux par la façon dont il fait la » guerre, et le peu de cas qu'il fait des con» ventions et des lois. Il prend par-tout ce qui » lui est utile ou nécessaire; le malheur des » peuples n'a aucun droit sur son coeur. Tous » les lieux lui sont égaux; il n'aime pas plus » Berlin que Leipsic ou Dresde : enfin, son » trône est assis au milieu de son armée. C'est » donc là, Madame, que l'alliance doit porter » ses coups »...... M. de Montazet continue : « C'est le seul parti qu'il y ait à prendre, quoi» qu'il soit cependant extrêmement dangereux;

» mais, encore une fois, que peut-on espérer
» de la guerre en détail, si ce n'est la ruine
» et la désolation de l'armée entière? Il faut
» même envisager que plus les malheurs seront
» grands chez les Princes vertueux, plus la
» force de leur ennemi s'accroîtra, parce qu'elle
» ne réside que dans le nombre et la qualité
» de ses soldats (1). Le Roi de Prusse est donc
» sûr de conserver une armée formidable jus-
» qu'à ce qu'on la détruise par les coups de
» fusil, car il la nourrira, il la paiera et la
» vêtira toujours mieux que personne, parce
» qu'il prendra de l'argent et des denrées sans
» scrupule et sans ménagement par-tout où il
» en trouvera. Ainsi, quelque répugnance qu'on
» ait à suivre un systême de guerre aussi cruel
» et aussi dangereux, c'est pourtant le seul qui
» puisse remplir le grand objet de l'alliance;
» et si Votre Majesté peut le calculer sans
» écouter les sentimens de son cœur, elle verra
» que c'est le seul parti à prendre pour finir
» la guerre promptement » . . .

Mais pour prendre ce parti, il fallait à la tête de l'armée Autrichienne un chef audacieux, entreprenant, et l'on a pu voir combien le Maréchal Daun était loin d'avoir de semblables

(1) Les soldats Prussiens ne désertaient plus alors comme auparavant.

qualités. « Cet Officier, dit M. de Montazet à
» l'Impératrice, sert Votre Majesté avec un
» zèle inexprimable; il est véritablement hon-
» nête homme, et sa valeur égale sa bonne vo-
» lonté. Il est rempli d'ordre, de vigilance, et
» connaît fort bien les détails et les besoins
» d'une armée; il faut même lui rendre cette
» justice, il n'a pas peu contribué à former
» celle qu'il commande aujourd'hui. Voilà bien
» des qualités, Madame; quant aux talens, vous
» savez tout aussi bien que moi ceux qui lui
» manquent; mais malheureusent V. M. n'a pas
» à choisir. Je l'aurais sacrifié sans balancer,
» répondit Marie Thérèse, puisque j'ai eu le
» courage de sacrifier le Prince Charles l'année
» dernière; et elle ajouta : je ne vous cache
» point que je n'ai jamais eu de combat plus
» violent avec mon cœur que dans cette occa-
» sion; j'ai été la plus malheureuse de toutes
» les créatures pendant tout le tems de mon
» indécision, et si j'avais eu alors le moindre
» secours pour étayer les sentimens que j'ai
» pour lui, je vous réponds qu'il n'aurait jamais
» cessé de commander mes armées, parce que
» je connais son attachement pour moi ». Ces
dernières expressions de l'Impératrice pour-
raient servir de leçon aux chefs des Gouver-
nemens, et leur apprendre que dans des choix
de cette importance, c'est toujours moins leur

cœur que leur raison qu'ils doivent consulter. Assurément le Prince Charles, comme on a pu le voir par les fautes qu'il commit pendant la campagne de 1757, était inférieur en talens militaires au Maréchal Daun; mais celui-ci, toujours trop circonspect, étant cependant le seul qu'on pût mettre à la tête des armées, M. de Montazet n'aurait-il pas dû prévoir que par cela seul le nouveau systême de guerre qu'il proposait était impraticable ?

Nous avons laissé le Roi de Prusse marchant en Silésie pour faire lever le siége de Neisse; ce Prince réussit selon ses desirs dans son entreprise : les Autrichiens levèrent le siége en désordre, comme s'ils avaient été battus, et laissèrent beaucoup de munitions.

Quant au Maréchal Daun, il s'était mis en marche le 4 novembre pour se porter en Saxe. Le Général Itzemptitz, à qui le Prince Henry avait laissé le commandement de son corps, était l'espérance du Roi de Prusse pour la conservation de Dresde. La garnison de cette place n'était à la vérité que de trois mille hommes, mais elle pouvait être rafraîchie par le corps que commandait le Général Prussien, et lui-même il pouvait aisément, de la belle position qu'il occupait à Pettervitz auprès de Dresde, passer l'Elbe avec tout son corps, et se jeter dans la ville par le Neustadt.

Le Prince des Deux-Ponts, qui s'était posté à Freiberg, ne pouvait être d'aucune utilité aux Autrichiens. On disait que c'était une ruse pour attirer de ce côté le Général Prussien; mais celui-ci n'avait garde de perdre de vue son objet principal.

Le Maréchal Daun passa l'Elbe avec son armée; il arriva le 7 à Lockwitz. Le 9, il fit prendre les armes à toute son armée, la fit approcher de Dresde, et donna ordre à trois régimens, du nombre desquels était celui de M. le Prince de Ligne qu'il commandait en personne, d'emporter le jardin, qui n'était séparé des faubourgs que par une petite esplanade environnée d'une bonne muraille. On chassa les Prussiens qui défendaient ce jardin, et on s'en rendit maître. Une redoute couvrait le faubourg de Pirna. M. le Prince de Ligne dit dans son journal qu'il offrit de l'attaquer, et de prendre poste près des portes de la ville; mais qu'on lui répondit que les ordres de M. le Maréchal étaient de ne rien entreprendre de plus.

Pendant qu'on emportait les jardins, le Général Itzemptitz passa l'Elbe, et alla établir son camp entre Neudorff et Neustadt.

Les choses étaient dans cet état, et M. le Maréchal Daun paraissait vouloir entreprendre le siége de Dresde, lorsqu'il apprit que celui

de Neisse avait été levé; que le Roi de Prusse serait bientôt de retour, et que Dohna avançait. Ces nouvelles le décidèrent à terminer la campagne. Son armée prit le 16 son dernier camp, la droite à Pirna, et la gauche à Gieshubel; ensuite elle rentra en Bohême, et fut répartie dans ses quartiers d'hiver.

Campagne de 1759.

TOUTES les troupes Autrichiennes, dont le fond était de plus de deux cent mille hommes, sortirent le 2 mai de leurs cantonnemens pour former plusieurs camps. La plus grande partie campa à Schurtz ou Uchurtz entre Jaromitz et Arnau, sous les ordres de M. le Maréchal Daun. M. de Laudhon et le Général Beck occupèrent les défilés qui mènent en Silésie par Landshut et Braunau. Le Comte d'Harsch, Général d'infanterie, avait un corps à Nachod; M. de Buckow, Général de cavalerie, en commandait un autre à Gabel, et il tenait un détachement à Rumburg. Le Général Geming était chargé de couvrir la Bohême du côté d'Aussig et de Commoteau; il avait pour cet effet à ses ordres dix bataillons, dix-huit escadrons, deux régimens de hussards et quelques mille Croates. Le Marquis de Ville était dans la Haute-Silésie à huit lieues de Neisse et à Hermbstadt, un peu en arrière de Zukmantel.

Quant à l'armée que commandait le Roi de Prusse en personne, elle étoit entre Neisse et Schweidnitz; bientôt après elle se porta à Landshut. Celle du Prince Henry, divisée en

plusieurs corps, était à Pirna, Freyberg, Chemnitz et Zwickau, et les nouvelles qu'on avait de la Saxe apprenaient que quelques troupes avaient marché vers Leipsic. Jusqu'alors la disposition des troupes Autrichiennes divisées en différens camps, n'avait d'autre objet que de donner des facilités pour les faire subsister, et de couvrir la Bohême et la Moravie dans toute leur étendue. Les peuples, effrayés, craignaient beaucoup que le Roi n'entrât en Bohême. Ce qui contribuait à inspirer de la terreur, c'est que quelques-unes des troupes de ce Prince, en voulant brûler les magasins de Budyn, avaient réduit en cendre une grande partie de cette petite ville.

Le Roi restant tranquille dans son camp près de Landshut, le Général Laudhon marcha le 22 avec la plus grande partie des corps qu'il commandait à Trautenau, pour donner l'alarme au camp Prussien, et pour en examiner de plus près la position, Il essaya en même tems d'enlever deux bataillons de compagnies franches, qui formaient, avec quelques escadrons de hussards, un avant-camp près de Liebau; il les chassa de ce poste et de quelques petits retranchemens qu'elles occupaient sur les hauteurs voisines, leur tua environ cent cinquante hommes, et fit trente prisonniers, sans avoir perdu plus de vingt-cinq Croates ou Hussards. Les

dispositions

dispositions qui précédèrent l'attaque, donnèrent l'alarme au camp des ennemis, et le Roi de Prusse vint en personne à la tête de dix bataillons et de dix-sept escadrons au secours des attaqués. M. de Laudhon, qui n'avait pas dessein de conserver un poste aussi près du camp ennemi, ni d'engager un combat à forces inégales, se retira en bon ordre vers Trautenau, et il rentra dans son camp. A l'approche des troupes Autrichiennes qui venaient du camp de Landshut, il y eut un feu d'artillerie assez vif, mais qui n'occasionna presqu'aucune perte de part ni d'autre.

Un Officier Russe, envoyé par le Général Fermer, apprit, vers la fin du mois de mai, au Maréchal Daun, que l'armée Russe, rassemblée en deçà de la Vistule, marchait en plusieurs divisions pour arriver successivement à Posen; que la première y serait arrivée avant le commencement de juin, et qu'elle serait suivie à quelques jours de distance par les autres. On assurait que cette armée était de soixante mille hommes de troupes réglées et de quinze mille de troupes légères, et qu'en outre une division de dix-huit à vingt mille hommes prenait sa marche vers la Poméranie, pour arriver à Stetin. Les Russes amenaient avec eux trois cent soixante pièces d'artillerie.

Le Roi de Prusse, dont on ne pénétrait pas

encore les véritables desseins, fit avancer vers Glogau celles de ses troupes qui étaient dans la Haute-Silésie, entr'autres douze mille hommes que commandait M. de Fouquet près de Neisse, et la garnison de cette place qui campa sur le glacis, était le seul corps qui restait opposé à M. Deville. Un détachement de douze mille Prussiens, sous les ordres de M. de Dohna, s'était porté près de Francfort pour observer les mouvemens des Russes.

Le Roi, qui faisait faire des marches et des contre-marches à tous les différens corps qui n'étaient pas à Landshut, qui tantôt les rapprochait, et tantôt les éloignait de lui, ôtait par là à ses ennemis la connaissance des forces qu'il pouvait rassembler, et mettait l'armée Autrichienne et celle des Russes dans l'impossibilité de démêler contre laquelle des deux il emploierait ses principales forces. Cependant, comme ce Prince n'était pas en état de se mettre sur l'offensive des deux côtés, et qu'il ne convenait pas à son caractère de se tenir sur la défensive de toutes parts, on présumait qu'il se porterait contre les Russes, qui étaient les plus faibles soit par le nombre, soit par leur inhabileté dans l'art de manœuvrer.

Les détails qu'on vient de lire furent envoyés à M. le Duc de Choiseul, alors Ministre des Affaires Etrangères, par M. de Boisgelin.

M. de Montazet, qui, après avoir passé quelque tems à Vienne, était venu à la Cour, rejoignit le 15 juin l'armée du Maréchal Daun. Il trouva les troupes de l'Impératrice réparties dans l'ordre suivant. La principale armée était toujours campée à Schurtz ou Uchurtz; elle était composée de cinquante-deux bataillons, quarante compagnies de grenadiers, quatre-vingt-dix escadrons et deux cents pièces de canon. M. d'Harsch avait à Neustadt dix-huit compagnies de grenadiers, dix-huit bataillons, trente escadrons et cinquante pièces de canon. M. Deville occupait le poste de Wildchutz ou Wiltohitz, avec quatorze compagnies de grenadiers, quatorze bataillons, quarante-trois escadrons et cinquante-huit pièces de canon. M. de Vela occupait celui de Gabel avec trois compagnies de grenadiers, quatre bataillons et dix escadrons. Le corps de M. de Laudhon à Trautenau était de quinze compagnies de grenadiers, dix-huit bataillons, dix-huit escadrons; il y avait aussi quarante-quatre pièces de canon. M. Beck était campé à Pilau vers Bronau, avec seize compagnies de grenadiers, vingt bataillons, dix-huit escadrons et trente-deux pièces de canon. Ces deux derniers corps étaient des vedettes sur l'ennemi.

Le Roi de Prusse, dont les principales forces étaient toujours à Landshut, avait son quartier-

général à Reichtennerstorff; il avait fait venir à sa portée M. Fouquet, qui était avec un corps dans la Haute-Silésie, et rappelé auprès de lui toutes les troupes qu'il avait envoyées sur le Bas-Oder, à l'exception d'un corps de huit à dix mille hommes qu'il avait laissé vers Gros-Glogau. Le Roi avait alors au moins quatre-vingt mille hommes en Silésie, et toutes ses forces pouvaient monter à cent vingt mille combattans.

En conférant avec M. le Maréchal Daun sur les projets pour la campagne, M. de Montazet vit avec peine que le Roi paraissait vouloir rester sur la défensive, et qu'il cherchait à rendre de jour en jour plus difficiles les débouchés qui percent de Bohême en Silésie, en y faisant des redoutes, des batteries et des retranchemens. En supposant qu'il prendrait ce parti, le sort de la campagne dépendait plus que jamais du concert entre les armées des différentes nations, car celle de l'Impératrice ne pouvait pas, sans courir beaucoup de dangers, entreprendre seule des opérations d'une certaine importance.

Le Maréchal Daun, qui n'aurait jamais rien osé entreprendre sans consulter sa Cour, avait envoyé le Général Lascy à Vienne pour faire part de ses projets au Conseil de l'Impératrice, et pour recevoir les derniers ordres de cette Princesse. M. de Lascy revint le 24, et le Général

se disposa à se porter bientôt du côté de la Lusace.

Il quitta, le 28, son camp de Schurtz ou Uchurtz, campa le même jour à Neudorff, et le lendemain à Lomnitz, où il séjourna le 30. Le 1er. juillet, l'armée partit de Lomnitz, et se porta en deux marches à Reichenberg. Elle y séjourna, et de là elle marcha à Friedland et ensuite à Seidemberg.

M. d'Harsch resta avec un corps de près de vingt-quatre mille hommes à Jaromitz et à Pletz. M. Deville, qui n'était qu'à deux marches de là, en commandait un de dix mille hommes; il était lui-même aux ordres de M. d'Harsch. Ces corps devaient défendre l'entrée de la Bohême à l'ennemi; et dans le cas où ils seraient pressés par des forces très-supérieures, ils avaient ordre de se replier et de se couvrir de l'Iser, afin d'assurer les subsistances de l'armée, qui dans ce cas devait rétrograder pour soutenir M. d'Harsch et défendre ses vivres.

L'armée Autrichienne continua sa marche, et le 6 elle arriva à Gerlachshayn sur la Queisse. Elle occupa des hauteurs qui bordent cette rivière près du village de Marklissa. Quoique cette rivière soit peu considérable en cet endroit, cependant les hauteurs qui la bordent sur l'une et l'autre rive, offrent des positions si respectables, qu'on ne pourrait y attaquer une armée

de front. Le pays est d'ailleurs si coupé et si couvert de bois, qu'il serait très-difficile d'y manœuvrer. L'armée se reposa le 7; elle en avait besoin, car elle marchait depuis huit jours par un tems très-pluvieux.

M. le Maréchal Daun n'avait encore reçu aucune nouvelle des mouvemens de l'ennemi, ce qui n'était pas extraordinaire, parce que Mrs. de Laudhon et de Beck, qui étaient aux postes avancés vers Trautenau et Politz, ne s'étaient mis en mouvement qu'un jour après l'armée, afin de dérober au Roi au moins une marche. M. de Laudhon, que le Général avait détaché avec deux mille chevaux, s'était battu avec sa valeur ordinaire contre des Prussiens qu'il avait rencontrés; il avait même été repoussé par la supériorité du nombre. Ce pays est si couvert, qu'il ne put apprendre que par des prisonniers que ce n'était point le Roi lui-même, mais un détachement de cinq à six mille hommes commandé par M. de Saidlitz; on sut cependant le 6 que ce Prince avait quitté Landshut, qu'il s'était porté à Hirschberg et ensuite à Loewemberg.

Par la convention faite entre les deux Cours de Vienne et de Pétersbourg, l'armée Autrichienne et l'armée Russe devaient s'approcher l'une de l'autre, et c'est pour cela que M. le Maréchal Daun s'était porté sur la Queisse. Il

y reçut des nouvelles du Général Russe, M. de Fermer, qui céda, bientôt après, le commandement à M. de Soultikof. Fermer l'avertissait qu'un corps Prussien, de quarante mille hommes au moins, marchait vers lui au travers de la Pologne; qu'il savait qu'on devait l'attaquer, et qu'il allait se mettre sur ses gardes. Le lendemain, le même Général fit savoir plus positivement encore à M. le Maréchal Daun que les Prussiens se portaient sur la Warta, et qu'il lui était impossible d'exécuter ses mouvemens du côté des Autrichiens aux époques fixées.

M. le Maréchal Daun, voulant passer la Queisse nonobstant ces avis, assembla chez lui le 9, à Gerlachshayn, les principaux Officiers-Généraux de son armée. Tous opinèrent pour que l'armée ne passât point cette rivière; et M. de Montazet, qui pensait comme les autres, ne voulant pas cependant que l'opinion d'un Officier Français, qui était présumé n'être là que pour connaître le local, servît de prétexte à ceux qui étaient d'un avis contraire à celui du Général, se contenta, dans cette occasion embarrassante, de dire des choses générales. Cependant, lorsque le Général se fut déterminé à suspendre sa marche, M. de Montazet s'expliqua plus ouvertement. Il fondait son opinion sur ce que le poste que le Maréchal Daun se proposait d'occuper à Friderstorff, n'étant pas

plus éloigné de Gerlachshayn que de Loevemberg, où le Roi était avec toutes ses forces, si ce Prince avait envie de le disputer, il y arriverait au moins en même tems que les Autrichiens, ce qui rendait ce mouvement dangereux, vu que le pays par lequel il fallait passer était plein de montagnes, de défilés et de ravins, et que la retraite, en cas de malheur, y serait très-difficile. De plus, c'était mettre derrière soi une rivière peu considérable à la vérité, mais dont le lit est si encaissé et les rives si escarpées, qu'il fallait vouloir tout hasarder pour s'exposer à se battre avec un obstacle semblable derrière soi. Et même, dans la supposition où l'on aurait passé la Queisse sans combattre, le seul avantage qu'il en aurait résulté, était d'avoir acquis un mille de pays, mais on perdait une communication plus libre avec la Bohême; et au moindre mouvement que l'ennemi aurait fait ou sur la droite ou sur la gauche des Autrichiens, ils auraient été forcés de repasser la rivière pour ne pas courir les risques de perdre leur communication avec leurs magasins.

M. de Bolta, que le Maréchal Daun avait envoyé à l'armée des Moscovites, en revint le 12, et il apprit au Général Autrichien, de la part de M. de Soultikoff, que celui-ci avait été obligé de faire repasser la Warta aux troupes qui étaient sur la rive gauche de cette rivière,

et de se fortifier dans une position sur la rive droite, parce que les Prussiens étaient à portée de lui du même côté. Le Général Russe annonçait qu'il allait envoyer de gros détachemens sur l'ennemi, pour savoir véritablement quelles étaient ses forces. M. de Bolta donna à M. Daun une bonne idée de l'armée Russe, mais il ne parla pas fort avantageusement du nouveau Général qui la commandait. Le jour que les Prussiens avaient paru auprès de Posen au nombre de dix mille hommes, il y eut du désordre dans l'armée Russe ; M. de Soultikoff ne se montra nulle part, ce fut M. de Fermer qui fit toutes les dispositions et qui tâcha de rétablir l'ordre dans le camp. Tout ce qu'on pouvait donc espérer de cette armée, selon le sentiment de M. de Montazet, c'était qu'elle occuperait trente ou quarante mille Prussiens pendant toute la campagne.

Ainsi donc, jusqu'alors les projets du Roi de Prusse semblaient se borner à arrêter la marche des Moscovites, et à observer à Loewemberg l'armée du Maréchal Daun et M. d'Harsch. Ce dernier Général avait été détaché de la principale armée avec trente-cinq ou quarante mille hommes, pour attaquer, ou du moins pour faire reculer un corps de douze ou quinze mille hommes, avec lesquels M. de Fouquet défendait l'entrée de la Silésie à Landshut ; mais

M. d'Harsch, peu entreprenant par caractère, ne profita point de l'avantage que lui donnait la supériorité de ses forces, et il lui manqua toujours quelque chose pour entrer en Silésie. Trompé dans ses espérances à cet égard, M. le Maréchal Daun en avait de l'humeur, et en effet, par cela même, il se trouvait dans une position embarrassante. Pressé par sa Cour d'agir de concert avec les Russes, il pouvait difficilement sortir de sa position de Gerlachs-hayn : il avait devant lui le Roi de Prusse qui se fortifiait dans un pays redoutable par sa nature ; le Prince Henry se promenait sur ses derrières en Lusace, et le Maréchal n'aurait pu se déposter sans abandonner à ce Prince l'entrée de la Bohême et ses subsistances.

Toutefois, pour remplir les intentions de sa Cour, et pour marquer aux Russes l'envie qu'il avait de les seconder, le Général Autrichien destina M. Hadeck pour marcher avec vingt-cinq mille hommes sur le Bas-Oder vers Crossen ; mais au lieu de l'y envoyer directement, il l'envoya en Lusace, lui ordonnant de manoeuvrer pour en éloigner le Prince Henry : un corps de vingt mille hommes devait succéder à M. Hadeck, dès que ce Général se porterait à sa principale destination.

Pour masquer le débouché de Lauban, le Général Autrichien y envoya le 17 un corps

de vingt-trois bataillons et de vingt escadrons, sous les ordres du Duc d'Ahremberg.

D'après les nouvelles dispositions que le Maréchal Daun venait de faire, si les Russes poussaient M. de Dauna et se portaient sur l'Oder, le Général Hadeck devait agir de concert avec eux, et si le Roi de Prusse marchait alors au secours de son pays, l'armée de Daun devait le suivre.

Le pays de ce Prince serait donc devenu le théâtre de la guerre; et même, si dans cette supposition le Prince Henry avait quitté la Saxe, le corps qui l'aurait observé jusques-là, devait le suivre de près, s'il n'aimait mieux faire une tentative sur Dresde. Mais en supposant que M. Hadeck ne pût se flatter d'être joint par les Russes, soit que ces derniers fussent forcés, par leurs subsistances ou par l'ennemi, de rester près de Posen, alors M. Hadeck devait se porter sur Francfort, Berlin, etc. et ravager cette partie du Brandebourg, après avoir fait contribuer le pays et la Capitale; peut-être même une telle manœuvre aurait-elle irrité le Roi de Prusse au point de lui faire abandonner ses projets de défensive.

Il paraît que telles étaient les combinaisons de M. le Maréchal Daun, lorsqu'il apprit que le Prince Henry, après avoir reçu six courriers du Roi son frère dans un même jour,

avait passé, le 19, de la rive gauche à la rive droite de l'Elbe. M. Hadeck se porta sur Lobau avec le corps nombreux dont on a déjà parlé; il y arriva le 24. Il avait sous ses ordres Mrs. de Laudhon, de Macquire et de Vela : le premier fut porté à Rotemburg avec sept mille hommes de troupes légères, et il poussait des détachemens dans la Basse-Lusace vers le Brandebourg et Sagan; bientôt après, avec un corps plus nombreux, il eut une autre destination : il dépérissait, dit M. le Prince de Ligne, de l'indolence générale.

Une autre nouvelle acheva de déranger les projets de M. le Maréchal Daun. Il sut, mais d'abord d'une manière confuse et incertaine, que les Russes avaient vaincu le corps des Prussiens qui leur était opposé. Ce qui paraissait en assurer la vérité, c'est que le Roi détacha de son armée environ dix mille hommes aux ordres du Prince de Wurtemberg, pour aller renforcer le corps qui était vis-à-vis des Russes. On crut même d'abord que le Prince Henry allait marcher avec quinze mille hommes pour le même objet. En conséquence, le Général Autrichien donna ordre au Général Laudhon de suivre le Prince de Wurtemberg avec vingt mille hommes : le Prince avait pris sa route par Freivald. M. Hadeck, avec le même nombre de troupes, eut ordre d'observer le Prince

Henry, qui se couvrit d'abord de la Sprée, mais qu'on soupçonnait de vouloir passer cette rivière pour se joindre au Prince de Wurtemberg. M. Hadeck devait l'en empêcher; et si le Prince Henry se rejetait sur Berlin, il devait le suivre, tandis que M. de Laudhon marcherait sur le Bas-Oder vers les Russes. Pour M. Daun lui-même, il devait rester dans la position de Gerlachshayn; il ne pouvait pas, tandis que le Roi tenait la sienne, abandonner sa communication avec la Bohême; son intention était d'ailleurs de faire filer les troupes en détail sur l'Oder, si le Roi y en envoyait encore, et d'y marcher avec toutes ses forces, si ce Prince s'y portait avec les siennes.

On reçut enfin des nouvelles plus sûres de l'armée des Moscovites. On apprit que le 23 ils avaient battu les troupes du Roi à Züllikau; que les Russes avaient enterré dix mille Prussiens sur le champ de bataille; qu'ils avaient fait autant de prisonniers; que les Prussiens avaient emmené cinq cents chariots chargés de blessés, et que les Russes avaient eu dans cette action quinze cents des leurs tués et trois mille blessés; qu'ils avaient pris à l'ennemi vingt-une pièces de canon, six drapeaux, et trois étendards. Le Général Vovernoff y avait été tué, et M. de Martel blessé dangereusement.

Après cette bataille, M. de Soultikoff manda

à M. de Laudhon, que par raison de subsistances il était obligé de se porter à Francfort, et qu'il le priait de diriger sa marche vers cette ville, ce que fit M. de Laudhon. La victoire des Russes aurait été plus complète, si la valeur de leur Général eût répondu à celle des troupes; et si après l'action il eût fait suivre les Prussiens vaincus, il en aurait tiré de grands avantages. Ce fut le lendemain qu'on trouva dans les bois, le canon, les drapeaux, les étendards, et plus de douze mille fusils que les Prussiens avaient jetés en fuyant, quoique sans être poursuivis.

Le 29, le Maréchal Daun apprit que le Roi avait détaché de son armée de nouvelles troupes pour les envoyer sur l'Oder, et bientôt après, que le Roi y était allé en personne. Le Maréchal se porta le 30 avec vingt mille hommes à Lauban, pour y attendre les événemens : on a déjà dit que le Duc d'Ahremberg y avait été envoyé, et il ne paraît pas qu'il se fût retiré de ce poste.

A cette époque la Saxe était presqu'entièrement abandonnée; le Prince Henry, en la quittant, n'y avait laissé que sept à huit mille hommes, aux ordres de M. de Finck. Un corps Autrichien, supérieur en nombre, les observait sous les ordres de M. de Magoire. Le Roi, avec près de soixante mille hommes, allait se

trouver vis-à-vis des Russes, qui, joints par quarante mille Autrichiens, formaient une armée d'environ cent mille hommes. Le Prince Henry avait pris le commandement de celle que le Roi avait laissée dans la même position où elle avait toujours été, c'est-à-dire, entre Lahn et Loewemberg, couvrant une partie de la Silésie.

D'un autre côté, M. Fouquet barrait la vallée de Landshut, et s'étendait jusqu'à Hirschberg : ce dernier poste était soutenu par l'armée que commandait le Prince Henry.

La Saxe étant ainsi abandonnée, c'était donc sur la Saxe qu'il fallait porter les principaux coups. M. de Montazet ne cessait de le dire; tout autre projet, selon lui, était difficile à exécuter, parce que la Silésie, qui se défend par elle-même, était, de plus, couverte par les forces de l'ennemi. Pour y pénétrer, il aurait fallu manœuvrer, et ce n'était pas là le fort des Autrichiens. Quels étaient d'ailleurs les Officiers-Généraux à qui M. le Maréchal Daun pouvait se confier pour des entreprises difficiles? Exceptons toutefois Mrs. de Laudhon et de Lascy; mais le premier, comme on vient de le voir, avait joint les Moscovites, et le Maréchal ne rendait pas assez de justice aux talens du second, peut-être même en était-il un peu jaloux. Quant à M. d'Harsch, la conduite qu'il avait tenue jus-

qu'alors ne devait pas inspirer de la confiance; pour en bien juger, il faut se rappeler quelle avait été sa destination. Le Maréchal Daun l'avait chargé d'attaquer, avec trente-cinq mille hommes, M. de Fouquet, qui n'en avait pas douze mille, ou de manoeuvrer pour faire abandonner à ce Général Prussien la vallée de Landshut, et pour couper sa communication avec Schweidnitz, d'où il tirait ses subsistances; le succès de cette entreprise devait donner des facilités pour faire quitter au Roi la position de Loewemberg.

En conséqnence de la promesse qu'avait faite M. d'Harsch, d'exécuter ce dont il était chargé, le Maréchal Daun se mit en marche, comme on l'a vu, pour aller prendre une position à Marklissa. Mais M. d'Harsch, après être resté long-tems dans l'oisiveté, et étant ensuite tombé malade, remit le soin de son entreprise à M. Deville. Celui-ci promit d'abord beaucoup au Maréchal Daun; et pour exécuter ses promesses, il s'enfonça dans les montagnes de la Silésie, et il manoeuvra si mal, qu'il laissa couper par M. de Fouquet sa communication avec la Bohême, et qu'il fut trop heureux de pouvoir y rentrer. Le Maréchal avait de vives inquiétudes sur son compte; il fut huit jours sans recevoir de ses nouvelles. Deville, rentré en Bohême, manda au Général qu'il avait pris une pièce

pièce de canon et fait deux cents prisonniers, mais il ne lui apprit pas la perte qu'il avait faite. Cependant Mrs. d'Harsch et Deville étaient deux des plus habiles Officiers-Généraux de l'Impératrice; M. Hadeck, qui en était un troisième, n'avait pas trop bien manoeuvré depuis qu'il avait été mis vis-à-vis du Prince Henry. Par la marche des Russes et de M. de Laudhon sur Francfort, après la bataille du 3 juillet, forcé de soutenir les efforts de l'ennemi de ce côté, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il se retira sur Spremberg; il perdit même une partie de ses équipages, un bataillon, un escadron et quatre pièces de canon.

Tous ces événemens concouraient pour intimider le Maréchal Daun; il n'avait pas un seul Officier-Général sur qui il pût compter, et il était vraisemblable que la connaissance qu'il en avait, influait beaucoup sur le caractère de lenteur et de timidité qu'on lui reprochait. Comment en effet aurait-il pu entreprendre des opérations combinées, lorsque pour les exécuter il lui fallait des Officiers-Généraux plus qu'intelligens? Il n'eût pas été sage de trop hasarder dans sa situation; les Autrichiens ne devaient donc espérer d'autres avantages que ceux qui dépendaient de la force et de la supériorité du nombre.

On devait même s'attendre qu'il y aurait peu

de concert entre le Général Russe et M. de Laudhon. A peine celui-ci eut-il joint M. de Soultikoff, qu'il s'offrit, s'il voulait lui donner trente mille Russes, d'aller attaquer le Roi, tandis que le reste de l'armée ravagerait le Brandebourg ; mais Soultikoff voulait laisser prendre du repos à son armée, et il promit de se déterminer après qu'il en aurait fait la revue. Sur cette réponse que M. de Laudhon fit passer au Maréchal Daun, celui-ci fit partir un Officier-Général Russe qu'il avait auprès de lui, pour aller rejoindre M. de Soultikoff, l'inviter à passer l'Oder, et lui offrir de sa part tout ce qui dépendrait de lui pour favoriser ce mouvement.

M. de Soultikoff avait un grand avantage, dont il ne sut jamais profiter ; ses soldats, braves à l'excès, inspiraient une telle crainte à l'ennemi, que les déserteurs Prussiens disaient eux-mêmes que trente Russes, dans une redoute la défendraient contre six cents grenadiers, et ne la laisseraient pas prendre ; le Roi de Prusse, à qui cet esprit de crainte déplaisait beaucoup, faisait tout ce qui dépendait de lui pour le changer.

Enfin, le Général Russe répondit à M. de Laudhon sur la proposition qu'il lui avait faite ; il l'assura que, non-seulement il était dans l'intention de passer l'Oder, mais encore d'aller lui-même attaquer le Roi, dès qu'il aurait reçu

soixante pièces de gros canon qu'il attendait de Posen, aux conditions cependant que le Maréchal Daun s'approcherait de la rive gauche de l'Oder, afin qu'on pût se prêter un mutuel secours. Pour ne pas laisser au Général Russe le prétexte de se rétracter, le Maréchal Daun prit aussitôt la résolution de s'approcher de lui; il se porta en trois marches sur Pribus, où quelques jours auparavant il avait envoyé sept à huit mille hommes sous les ordres de M. Beck. Il laissa M. de Boukoff avec un corps vis-à-vis de Marklissa. Le Marquis d'Eus, qui était à la droite de M. de Boukoff avec quatre ou cinq mille hommes, alla occuper Lauban aussitôt que le Maréchal en fut parti, et M. de Magoire eut ordre de se porter à Gorlitz avec huit ou dix mille hommes qu'il commandait, afin de couvrir la communication de l'armée. Par ces dispositions, il y avait plus de trente mille hommes à portée de se rassembler, en quatre ou cinq heures de marche tout au plus, dans le cas où le Prince Henry voudrait tenter quelque chose sur cette communication; et en supposant que ces troupes fussent repoussées de la Queiss, où devait être leur premier champ de bataille, elles pouvaient, sans inconvénient, se retirer sur la Neisse, où l'on avait reconnu des positions : enfin, quatorze mille hommes, que le Maréchal avait ôtés à M. Deville, devaient

être le 16 août en Lusace à portée de tous les points.

Il est vraisemblable que ce qui contribua le plus à déterminer le Général Autrichien à se porter sur l'Oder, ce fut l'avis que lui donna M. de Laudhon, que le Roi était campé à Lebus sur la rive gauche de ce fleuve, et qu'il se faisait joindre par six mille hommes qu'il avait laissés à Stetin. La position qu'occupait le Roi était très-bonne ; celle des Russes vis-à-vis de Francfort ne l'était pas moins ; de sorte que ces deux armées étaient comme dans des citadelles. Dans son poste, le Roi remplissait le double objet de se tenir à l'abri des attaques des Russes et des Autrichiens, et de les empêcher d'aller à Berlin, puisqu'ils ne pouvaient pas le laisser sur leur flanc, à cause de leurs subsistances. Heureux alors ce Prince, si ; consultant plus ses véritables intérêts que son caractère entreprenant, et le desir de faire des choses extraordinaires, il s'y fût tenu sur la défensive.

Au commencement de la campagne, son armée s'étant retirée de devant les Russes, furieux, il exila M. Dhona qui la commandait. Il ordonna ensuite à Mrs. de Vedel et de Seidlits, ses favoris, d'aller réparer les fautes du Général disgracié, mais ils furent battus ; ce qui fit dire au Roi qu'il n'avait que lui seul sur

qui il pût compter. Il s'emporta contre tout le monde, et même contre son frère; il assembla ses plus grandes forces, marcha avec ses meilleures troupes, se fit seconder par ses Généraux les plus distingués; et selon l'expression de M. de Montazet, après avoir invité l'Europe à le contempler, il alla lui-même se faire battre à Francfort.

Ce fut à Pribus que le Maréchal Daun apprit le 13 cette nouvelle bien importante pour lui et pour les alliés de l'Impératrice. Quelques jours avant il avait appris à Lauban la défaite des Français près de Minden, sous les ordres du Maréchal de Contades. Il sut, par un Officier qu'envoya M. de Laudhon, que la bataille de Francfort avait commencé à onze heures du matin, et qu'elle n'avait fini qu'à la nuit. Depuis long-tems il ne s'était livré une bataille aussi vive et aussi opiniâtre; le Roi avait fait à la vérité tout ce qu'il fallait pour la rendre telle, car il avait mis les soixante mille hommes qui composaient son armée sur une seule colonne, qu'il porta toute entière sur le flanc gauche des alliés, à la faveur d'un bois qui cachait ses dispositions. Il repoussa successivement les deux lignes de l'armée des alliés, qui se formaient sur leur flanc à mesure que les Prussiens gagnaient du terrain : l'action fut ainsi disputée pendant plus de trois heures; enfin, les Russes

et les Autrichiens, à force de charger avec des troupes fraîches cette colonne Prussienne, la repoussèrent au point qu'après avoir fait des efforts incroyables, elle ne voulut plus attaquer; et qu'elle fut mise dans un grand désordre. Il est vraisemblable que toutes les troupes Prussiennes avaient chargé successivement, puisque le champ de bataille était jonché de toutes sortes d'uniformes. Cette colonne gagna dans sa marche plus des deux tiers du terrain; et naturellement elle devait, par son propre poids, culbuter la gauche sur la droite, si la fermeté du soldat n'avait pas été inaltérable depuis le commencement de l'action jusqu'à la fin.

M. de Laudhon, sur-tout, s'y distingua, et les Autrichiens, qui avaient la gauche, y combattirent avec autant de courage que les Russes. On estima d'abord la perte des Prussiens à dix mille morts ou blessés; on crut ensuite qu'elle montait à près de trente mille : le Duc de Wurtemberg, Mrs. de Vedel et de Seidlitz, y furent blessés. Les Russes prirent deux cent quarante pièces de canon, trente drapeaux ou étendards, trois cents caisses, et plus de vingt mille fusils, qu'on trouva sur le champ de bataille, ou que dans la déroute les fuyards jetèrent dans les bois. Les Russes firent aussi plus de cinq mille prisonniers, et il y eut un grand nombre de déserteurs Prussiens.

Après avoir reçu la nouvelle de cette opiniâtre et sanglante bataille, M. le Maréchal Daun se porta de Pribus à Triebel, desirant de se concerter avec le Général Russe; il lui députa plusieurs Officiers, qui tous rapportèrent que celui-ci était très-disposé à se reposer. Le Maréchal crut qu'il obtiendrait quelque chose de mieux en demandant une entrevue lui-même. En effet, le 21, les deux Généraux eurent une conférence dans laquelle ils arrêtèrent qu'on attaquerait Dresde à la fin du mois, et qu'ensuite on ferait une entreprise sur Neisse : Leipsic, Torgau et Wurtemberg s'étaient déjà rendus à l'armée Impériale, et les garnisons en étaient sorties avec les honneurs de la guerre.

Si, au lieu de se reposer, M. de Soultikoff eût marché à Berlin aussitôt après la bataille de Francfort, il n'aurait éprouvé aucune résistance; le Roi de Prusse, dont l'armée était diminuée de plus de vingt mille hommes, n'aurait pas pu s'y opposer. Cependant après la bataille, ce Prince se plaça entre Francfort et Berlin, pour couvrir sa Capitale. M. Hadeck était à Mithore, M[rs]. de Boukoff et d'Aremberg entre Lauban et Marklissa, où ils étaient toujours restés, et M. Beck à Sagan, tenant Christianstad, pour observer un corps de sept à huit mille Prussiens qui étaient à Sprotau.

Telle était la situation générale des troupes,

lorsque, le 29, M. le Maréchal Daun, toujours à Triebel, apprit que le Prince Henry avait quitté le poste qu'il occupait entre Lahn et Loevemberg, derrière le Bober, et qu'il avait passé cette rivière avec trente-cinq mille hommes. M. Daun, qui n'en avait que vingt-deux mille avec lui à Triebel, se détermina aussitôt à marcher sur Muska. Il envoya ordre à M. de Boukoff, qui était à Rotemburg, de se rendre à Muska en même tems que lui; par ce moyen, il se mettait en état, non-seulement de faire tête à l'ennemi, mais encore de marcher à lui, s'il voulait se porter sur Dresde ou sur les derrières des Russes, comme il en était convenu avec M. de Soultikoff. Aussitôt que le Maréchal Daun eut fait cette marche rétrograde, il reçut les représentations les plus fortes et des plaintes très-amères de la part du Général Russe, de ce qu'il s'éloignait de lui, et de ce qu'il l'exposait à avoir affaire à toutes les forces du Roi de Prusse et à celles du Prince Henry. M. de Soultikoff ajoutait qu'il voyait bien qu'on voulait lui faire supporter tout le poids de la guerre, et qu'il allait se reployer sur Guben, et de là à Crossen, si l'armée Autrichienne ne le soutenait pas.

Uniquement dans le dessein d'appaiser les murmures du Général Russe, le Maréchal Daun s'avança le 31 sur Forsta avec la moitié de ses

forces; son projet était de se porter le lendemain à la hauteur de Triebel, de s'y joindre à la moitié de l'armée qu'il avait laissée à Muska, et de marcher ensuite sur Sorau pour combattre le Prince Henry, ou le forcer de repasser le Bober; mais il apprit auprès de Tribel, le 1er. septembre, que ce Prince n'avait fait passer qu'un corps de sept à huit mille hommes, et qu'il n'avait pas quitté sa position. Pour vérifier les rapports qu'il avait reçus, et qui étaient tous différens les uns des autres, M. le Maréchal Daun se porta lui-même, le 2, avec six mille hommes sur Sorau; il y arriva comme le détachement des Prussiens se retirait : il y eut une légère escarmouche, le désavantage fut du côté des Prussiens. L'armée Autrichienne campa le même jour à un mille de Sorau, petite ville où le Maréchal Daun établit son quartier-général.

Dresde venait d'ouvrir ses portes aux Impériaux sans tirer un coup de canon; et le Roi de Prusse, après avoir détaché de son armée huit ou dix mille hommes pour reprendre la Saxe, campé à Luben, semblait y braver, avec trente mille hommes qui lui restaient, les forces des Russes et des Autrichiens, qui, réunies à Lieberosa, montaient au moins à soixante mille hommes.

Pour prendre un parti décisif, et pour savoir

à quoi s'en tenir sur le compte des Russes, le Maréchal Daun envoya successivement à leur armée plusieurs Officiers-Généraux Autrichiens. Ceux-ci discutèrent les plans proposés avec M. de Soultikoff, et ils cherchèrent à pénétrer quelles étaient ses véritables intentions : cela ne leur fut pas difficile. Soultikoff dit qu'il ne pouvait absolument rien faire, parce que la saison était trop avancée pour songer au siége de Neisse. Lorsqu'on lui fit la proposition d'aller contenir le Prince Henry, tandis que l'armée de l'Impératrice Reine marcherait au Roi de Prusse, il répondit qu'il voyait bien qu'on voulait l'exposer par là à avoir affaire à une armée toute fraîche, et faire supporter à la sienne tout le poids de la guerre; il dit cependant qu'il attendait un courrier de sa Cour, et que s'il recevait l'ordre d'agir, il l'exécuterait, parce que sa Souveraine était la maîtresse de faire détruire son armée.

Alors le Maréchal Daun prévit que désormais il ne résulterait rien de bon de cette association. Il envoya M. de Nogent pour en rendre compte à sa Cour, et pour lui faire part de ses projets ultérieurs. Le siége de Gros-Glogau lui paraissait impossible, et il pensait qu'il serait trop tard pour entreprendre celui de Neisse, quand même le courrier qu'attendait M. de Soultikoff lui apporterait l'ordre positif de seconder les Autrichiens. Le Maréchal Daun pensait donc

que le parti le plus convenable à la circonstance était de marcher au Roi de Prusse en se rapprochant de la Saxe, et de tâcher de se faire joindre par les Suédois. En suivant ce plan, il devait laisser un corps de vingt mille hommes sur la Neisse pour observer le Prince Henry, et ce corps devait se joindre aux Russes dans le cas où ce Prince voudrait marcher sur leurs derrières. Le Maréchal Daun espérait que les Russes pourraient faire quelque chose de mieux que ce qu'ils avaient fait depuis un mois, quand les Autrichiens seraient plus à portée de se concerter avec eux. Pour assurer l'exécution de ce projet, un corps de vingt mille hommes, sous les ordres de M. Deville, fut chargé de couvrir la Bohême, et d'assurer les subsistances qui venaient de ce côté-là. Le Maréchal Daun partit ensuite de Sorau pour marcher droit sur Sprémberg, et pour se porter ensuite vers Kalan et Sonnervalda, en dirigeant ses pas sur l'armée du Roi de Prusse et sur la Saxe; mais toutes ses dispositions et ses espérances furent détruites en un instant.

M. Deville ne suivit en rien les ordres qui lui avaient été donnés par son Général. Il se retira sur Budissin avec une précipitation inconcevable, et il se laissa ouverts les passages qui conduisent en Bohême de ce côté, ce qui donna à l'ennemi non-seulement la facilité d'y

pénétrer et de prendre six ou sept cents Croates à Friedland, mais encore d'enlever une quantité prodigieuse de chariots qui portaient à l'armée des subsistances. Sur cette nouvelle, le Maréchal Daun assembla son conseil, et on jugea qu'il fallait qu'il se portât lui-même avec l'armée à Budissin. En effet il rétrograda, et il y arriva le 15. M. Deville, pour sa justification, manda au Maréchal qu'il s'était retiré à Budissin, parce que l'ennemi le serrait de très-près, mais cette excuse n'est pas jugée valable par M. de Montazet. Quoiqu'il en soit, Deville ne se présenta point devant son Général; il lui fit dire qu'il était malade, et qu'il était obligé d'aller à Prague pour y rétablir sa santé.

Arrivé à Budissin, le Maréchal Daun apprit par M. de Romansoff, que le Général des Russes lui députa, que celui-ci avait quitté le camp de Lieberosa; qu'il marchait sur Guben, et qu'il était déterminé à faire le siége de Gros-Glogau, si on voulait lui envoyer un renfort de dix ou douze mille hommes, lui former un magasin de subsistances pour un mois dans les environs de Gros-Glogau, lui fournir de l'artillerie, et enfin empêcher le Roi de Prusse et le Prince Henry de le troubler dans ses expéditions.

Ces conditions qu'imposait M. de Soultikoff, difficiles, et même impossibles à remplir, annonçaient qu'il ne demandait qu'un prétexte

pour rester dans l'inaction. Le Maréchal Daun, au contraire, pour prouver sa bonne volonté, fit partir aussitôt le renfort que lui demandait le Général Russe, avec six pièces de 24, et il lui en promit une plus grande quantité dès qu'il pourrait lui en faire passer avec sûreté. Il lui fit d'ailleurs observer qu'il était impossible de former des magasins dans un pays ennemi; mais que la Silésie étant un pays tout neuf et très-abondant, elle fournirait à la subsistance de l'armée pendant le siége. Quant à la condition de contenir le Roi de Prusse et le Prince Henry, le Maréchal Daum représenta qu'il ne lui était pas possible de remplir ces deux objets en même tems, vu que les armées que commandaient ces deux Princes, étaient fort éloignées l'une de l'autre, et qu'il avait, de plus, la Saxe et la Bohême à protéger; mais il demandait quel était celui des deux sur lequel on voulait qu'il fixât son attention, et il promettait de ne le pas perdre de vue.

Que fallait-il de plus à M. de Soultikoff, si véritablement il eût voulu concourir au bien de la cause commune? Mais si telle eût été son intention, il n'était pas nécessaire qu'il entreprît des siéges; depuis long-tems le Roi de Prusse, après avoir détaché la moitié de ses forces pour secourir la Saxe, restait posté impunément avec vingt mille hommes à deux milles

de l'armée Russe : le Général aurait pu marcher à ce Prince, et l'accabler par la supériorité de ses forces; mais il ne voulait rien faire, et encore moins voulait-il permettre que M. de Laudhon le quittât.

Si M. Daun ne fit rien pendant toute cette campagne, il doit être justifié par la conduite et la mauvaise volonté du Général Russe, et par l'inhabilité des Officiers qu'il avait à ses ordres. La Cour de Vienne était cependant étonnée qu'avec des forces supérieures il n'eût pas fait de grandes tentatives, et de ce qu'il n'avait pas accablé ou le Roi de Prusse ou le Prince Henry. Pour juger combien il lui était difficile de tenter quelque chose sur les corps d'armée que commandaient ces deux Princes, il faut examiner quelle était alors la situation générale des affaires. Forcé, par la mauvaise manœuvre de M. Deville, de rétrograder sur Budissin, le Maréchal ne pouvait plus s'en écarter sans craindre de perdre sa communication avec Dresde, d'où il tirait alors ses subsistances. Il avait donné un corps de vingt-cinq mille hommes à M. le Prince des Deux-Ponts, pour défendre la Saxe et en chasser quinze ou seize mille Prussiens qui la ravageaient. M. Beck couvrait la Bohême du côté de Rekemberg et de Gabel, pour la garantir des incursions que l'ennemi faisait depuis la retraite précipitée de

M. Deville sur Budissin; M. d'Harsch, avec dix-huit mille hommes, couvrait aussi la Bohême à Trautenau, et protégeait la Moravie. Ainsi, en comptant les vingt-cinq mille hommes qui étaient avec les Russes sous M. de Laudhon, il en avait soixante-quinze mille détachés, et le Général Autrichien n'en avait pas plus de cinquante mille effectifs au camp de Budissin.

A cette époque, le Roi de Prusse était avec vingt-cinq mille hommes entre Spremberg et Muska. Le Prince Henry, qui avait attiré à lui une partie des forces de M. Fouquet, était entre Lauban et Gorlitz à Seidenberg. Il avait quarante mille hommes; cette armée et le corps du Roi pouvaient aisément se joindre en deux petites marches.

Dans cette situation des choses, que pouvait donc faire M. le Maréchal Daun? Devait-il attaquer le Roi ou le Prince Henry, ou devait-il se mettre entre l'un et l'autre? Dans ces trois suppositions, les ennemis étaient toujours les maîtres de se joindre, et, s'ils y avaient rencontré quelqu'obstacle, celui auquel on aurait marché, n'aurait eu qu'à rétrograder, tandis que l'autre se serait porté entre Dresde et l'armée Autrichienne. Alors, placé entre le Roi et son frère, ayant perdu sa communication avec ses subsistances, dans quelle position embarrassante ne se serait pas trouvé le Maréchal Daun?

Ayant appris cependant que les Russes avaient passé le Bober à Christianstat, et que le Prince Henry avait poussé de la rive droite de Neisse, où il était à un mille en avant de Gorlitz sur Landscron, un corps que commandait M. de Zithen, il se détermina à marcher le 23 sur le Prince Henry. Celui-ci resta dans sa position jusqu'à l'arrivée des Autrichiens à Reichenbach; mais la nuit du 23 au 24, M. de Zithen abandonna le Landscron, et avant la pointe du jour, le Prince Henry et lui se mirent en marche en longeant la rivière de Neisse; les troupes légères des Autrichiens les suivirent jusqu'à Rotemburg, où les Prussiens firent une halte de quelques heures; ils se remirent ensuite en mouvement, et dirigèrent leurs pas sur Pribus et Freyvald. Les rapports que reçut ce jour-là le Maréchal Daun, annonçaient que le Prince Henry marchait sur Sagan; cependant la colonne Prussienne, qui avait passé la Neisse à Nidbila, ne laissa pas de lui donner des soupçons sur les vrais projets du Prince; mais la crainte qu'il eut que les Russes ne se plaignissent de lui, et les ordres qu'il avait de sa Cour de protéger leurs opérations en Silésie à quelque prix que ce fût, le déterminèrent à marcher le 26 de Reichenbach à Gorlitz. En arrivant dans ce nouveau camp, il apprit par d'autres rapports et par beaucoup de déserteurs que

que l'armée du Prince Henry avait marché nuit et jour, les uns disaient sur Sagan, les autres sur Muska, et d'autres sur Spremberg; mais sur le rapport que lui fit un Officier, qu'à la pointe du jour il avait laissé l'ennemi au-delà de Neuhamer, se dirigeant sur Hoyerswerda, le Maréchal partit aussitôt de Gorlitz, marcha jusqu'à neuf heures du soir qu'il fit faire halte à son armée, en attendant le jour pour gagner Budissin, où elle arriva très-fatiguée, car par un tems pluvieux elle avait fait près de huit milles en vingt-quatre heures.

L'armée du Prince Henry ne devait pas être moins harassée; elle avait fait près de onze milles presque sans s'arrêter, et elle perdit beaucoup par la désertion dans les bois où elle passa. Mais si la nature du pays causa une partie de cette perte, elle cacha aussi la marche du Prince Henry au Maréchal Daun, qui peut-être sans cela l'aurait attaqué dans sa retraite.

L'objet de cette marche, aussi savante que pénible, que le Roi de Prusse fit faire au Prince Henry, était de secourir et de délivrer la Saxe, et elle montrait combien peu le Roi redoutait les mouvemens des Russes. Le Prince, arrivé à Hoyerswerda, y surprit et y enleva le corps de M. de Vela, et ensuite il alla en Saxe.

Pour conserver ce pays, le Maréchal Daun part le 28 de Budissin, le même jour il campe

à Schmiedeffeld, dans les environs d'Harteau; il en part le 29, il passe au travers de la ville de Dresde pendant la nuit, et il campe à Peterwitz près Dohlen, où il séjourna le 30.

Le Maréchal n'était pas sans inquiétude sur le parti que pouvait prendre le Roi de Prusse dans cette circonstance; l'inaction à laquelle les Russes étaient voués pour le reste de la campagne, pouvait faire croire que ce Prince se joindrait à son frère. Avant de passer l'Oder, M. de Soultikoff avait signifié au Général Laudhon que la saison était trop avancée pour entreprendre un siége; et Laudhon, après avoir reconnu le camp des Prussiens, ayant demandé à M. de Soultikoff un secours de dix mille hommes pour aller attaquer le Roi, le Général Russe répondit qu'il n'était pas venu là pour se battre; que son armée en avait fait assez, et que si le corps Autrichien ne passait pas l'Oder avec lui, il continuerait tout de suite sa marche vers Posen; cependant il promit de ne s'éloigner de la rive droite de l'Oder que vers le 15 octobre. C'est à quoi se bornent tous les efforts des Russes en faveur de l'alliance. Avant la campagne, la Cour de Vienne avait donné de l'argent aux Généraux de cette armée; M. de Montazet pensait que ce n'était pas là, politiquement parlant, la conduite qu'il eût fallu tenir; qu'il aurait été plus avantageux de leur

donner des espérances, et de ne leur accorder cette récompense pécuniaire qu'à la fin de la campagne, et il jugeait que par ce moyen on aurait fait des Russes tout ce qu'on aurait voulu.

N'ayant donc rien de plus à espérer des Généraux et des troupes de cette nation, M. le Maréchal Daun tourna ses vues du côté de la Saxe; il craignit cependant de rencontrer dans l'exécution, des obstacles de la part de l'armée de l'Empire; et pour les prévenir, il s'aboucha à Dresde avec le Prince des Deux-Ponts qui la commandait. M. Daun fit sentir à ce Général qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour prendre un parti, puisque d'un côté les Russes avaient passé l'Oder, que de l'autre le Prince Henry allait se joindre au corps de M. Finck, et que vraisemblablement le Roi ne tarderait pas d'arriver avec un renfort considérable; qu'il fallait donc, sans perdre de tems, que l'armée de l'Empire, ou l'armée Autrichienne, balayassent la rive gauche de l'Elbe. Le Maréchal offrit de s'en charger, si le Prince des Deux-Ponts voulait rester sous Dresde, et lui rendre une parti des troupes Autrichiennes qui étaient dans son armée. Le Prince se chargea non-seulement de garder Dresde et de présider aux travaux qu'on devait y faire, mais il offrit encore de tenir un corps sur la rive droite de l'Elbe, afin

d'empêcher que l'ennemi ne vînt canonner la place ou la bombarder.

En conséquence de cette convention, et pour mieux exécuter le plan concerté, le Maréchal Daun donna de nouveau une armée particulière à commander à M. Hadeck. C'était sans doute, dit M. le Prince de Ligne, pour en rendre la chute plus sensible : en effet, cet Officier-Général reçut quelques jours après la nouvelle de sa disgrace. D'après l'autorité qu'on vient de citer, des tracasseries de Cour en furent la cause : on voulut qu'il se justifiât sur l'affaire du 20, près de Patzdorff; il se justifia sans doute, puisqu'il revint servir dans l'armée à la fin de la campagne.

L'armée qui suivait le corps d'Hadeck se porta à Heyde, et ensuite à Hoff près Strehla. Le Prince Henry avait passé l'Elbe le 3; il occupait avec M. de Finck ce poste redoutable. Strehla était en avant de leur gauche; ils avaient deux ruisseaux devant le front de leur camp, de sorte qu'il n'était pas possible de les attaquer en front ni par leur gauche, puisqu'elle était appuyée à l'Elbe : la droite seule était attaquable. Le Maréchal Daun, après avoir bien examiné cette position, et désirant faire abandonner l'Elbe au Prince Henry avant qu'il fût joint par son frère, discuta avec les Officiers-Généraux de son armée les avantages et les

désavantages du local. Presque tous trouvèrent la position inattaquable, mais ils convinrent en même tems que si on n'attaquait pas le Prince Henry où il était, il fallait se mettre sur la défensive, et s'en tenir uniquement à conserver Dresde, sauf à recevoir une bataille sous cette place, si le Roi voulait la risquer avec toutes ses forces réunies. M. de Lascy fut d'un avis contraire; il avoua que la position du Prince Henry était avantageuse, mais que la supériorité du nombre devait donner les plus grandes espérances du succès : enfin il s'étendit sur ce sujet comme un militaire instruit qui avait bien vu le pour et le contre des différens partis qu'il y avait à prendre.

M. le Comte de Montazet, à qui le Général demanda aussi quel était son avis, répondit que la position de l'ennemi lui paraissait fort bonne, mais qu'avant de dire ce qu'il pensait, il priait M. le Maréchal de répondre lui-même à deux questions. La première, si la Cour de Vienne était en état et avait le dessein de laisser soixante mille hommes en Saxe pendant l'hiver, afin que l'ennemi ne pût y rester si on parvenait à l'en chasser. La seconde, si dans le cas du succès il était déterminé à suivre l'ennemi avec beaucoup de vivacité jusqu'à ce qu'il fût de l'autre côté de l'Elbe. M. de Montazet ajouta que dans la supposition où on répondrait

affirmativement à ces deux questions, son avis était qu'il fallait attaquer l'ennemi dans sa position, quoiqu'elle fût avantageuse, parce qu'il lui paraissait de la plus grande importance pour les Puissances alliées de délivrer entièrement la Saxe et d'occuper le cours de l'Elbe pendant l'hiver; que si au contraire le desir d'illustrer les armes Autrichiennes était l'objet principal, il s'en fallait beaucoup qu'il crût nécessaire de donner une bataille, puisque l'événement était très-incertain, et que pour risquer, il fallait au moins avoir de grands objets et de grandes espérances.

Après que tous les Officiers-Généraux eurent donné leur avis, le Maréchal Daun les remercia; il leur dit que la chose valait bien la peine d'y réfléchir de son côté, et qu'en attendant, M. de Lascy ferait les dispositions pour l'attaque projetée.

Le 11, l'armée Autrichienne, occupant toujours le camp de Hoff, et tout étant disposé pour attaquer le Prince Henry dans son poste, le Maréchal Daun communiqua de nouveau son plan aux Officiers-Généraux de son armée. Ceux-ci étaient toujours persuadés que la position de l'ennemi était trop avantageuse, et qu'il y aurait trop à risquer au cas qu'on fût obligé de se retirer : en un mot, le vœu général et les réflexions de M. Daun furent contre l'attaque

proposée. Elle devenait d'ailleurs tous les jours plus difficile, parce que le Prince Henry fortifiait son camp par de nouvelles batteries et par des redoutes, et que le Roi pouvait s'approcher de lui d'un moment à l'autre.

Après avoir fait reconnaître de nouveau le front des ennemis, le Maréchal Daun jugea qu'il était inattaquable, et il prit le parti de faire marcher le 12 vers Dalhen un corps de dix-sept à dix-huit mille hommes, sous les ordres de M. de Boukoff, pour menacer Torgau et la communication de ce poste avec l'armée du Prince Henry. Il espérait, par cette manœuvre, l'obliger à quitter le poste de Strehla; mais ce Prince, loin de l'abandonner, s'y fortifiait toujours, et il en avait fait un champ de bataille excellent. Ayant reçu cependant le 17 trois courriers du Roi son frère, il partit le même jour avec son armée, à sept heures du soir, et en une seule marche il alla jusqu'à Torgau.

Le Maréchal Daun marche aussitôt à Strehla, et ensuite à Torgau, dans le dessein d'y attaquer les ennemis, s'il en trouve l'occasion favorable. Le Comte de Lascy fut blessé en reconnaissant leur nouvelle position. La gauche de leur armée était appuyée à la ville de Torgau, le centre était couvert en partie par de grands étangs, et la droite était appuyée à des bois qui couronnaient une hauteur. C'était le point

par lequel on jugeait leur camp plus accessible.

En conséquence le Maréchal Daun forma le projet de porter son armée sur le flanc droit du Prince Henry, d'où il se proposait de prendre un parti décisif, ou pour l'attaquer, ou pour le tourner, car l'un et l'autre de ces moyens pouvait le rejeter de l'autre côté de l'Elbe, et c'était-là tout ce qu'on desirait. Le Maréchal engagea même le Prince des Deux-Ponts à faire marcher un corps de six mille hommes sur la rive droite de l'Elbe; ce corps devait se porter jusqu'à la hauteur de Dhubigau ou Dobrigau, afin de rendre à l'ennemi les subsistances plus difficiles, et l'obliger par là à abandonner sa position.

De son côté, le Prince Henry avait fait marcher huit ou dix mille hommes à Eilenburg; par cette disposition, il paraissait vouloir soutenir Leipsic, ce qu'il ne pouvait faire sans soutenir Torgau en même tems. Mais le 22, le Maréchal Daun s'étant porté à Schilda avec le gros de son armée, et ayant poussé le même jour M. de Guemenguen avec cinq ou six mille hommes à une lieue d'Eilenburg, les ennemis abandonnèrent cette place.

M. le Maréchal Daun détacha ensuite dix-huit mille hommes de son armée, et les envoya à Malischen, sous les ordres de M. le Duc d'Ahremberg. M. de Printano, qui était à ses

ordres, fut envoyé à Dommitch, ce qui devait être regardé comme la même position. Bientôt le Général renforça le corps de M. d'Ahremberg de neuf bataillons et trois régimens de cavalerie, aux ordres de M. Odonel : il y avait en tout trente-un bataillons, quinze compagnies de grenadiers, sept régimens de cavalerie, et de plus cent quatre pièces de canon.

L'objet du Maréchal Daun, en formant cette petite armée, était d'abord d'occuper Vittemberg, si cela était possible; secondement de couper la communication de l'ennemi avec Magdebourg, tant par eau que par terre, et ensuite de rejeter de l'autre côté de l'Elbe le corps de M. de Rebentisch qui rodait entre la Mulda et l'Elbe, et celui de M. de Wunsch, que le Prince Henry avait détaché depuis deux jours pour renforcer le premier. Ces deux corps réunis pouvaient, selon tous les rapports, être de sept à huit mille hommes, et ils ne devaient pas résister à celui de M. le Duc d'Ahremberg. Les détails que donne M. le Prince de Ligne de cette marche et de l'événement qui la suivit, ne sont pas bien intelligibles; ceux que M. le Duc d'Ahremberg envoya lui-même au Maréchal Daun, le sont encore moins : c'est pourquoi on se bornera à en faire connaître ici la cause et les résultats.

Dans un combat entre les hussards Prussiens

et Autrichiens, qui se donna le 26 près de Dommitch, les Prussiens firent prisonnier un des Adjudans du Duc d'Ahremberg, et ils trouvèrent sur lui l'état de la force du corps Autrichien, et l'état de ce qui lui manquait, par lequel on voyait qu'on avait oublié de lui donner des munitions. Cet Adjudant avait de plus sur lui les instructions du Maréchal Daun au Duc d'Ahremberg. Il paraît que le Prince Henry et M. de Finck eurent connaissance de ce que contenaient ces papiers qu'on trouva sur l'Adjudant; ils en profitèrent, et le 29, le Duc se portant sur Kemberg, fut attaqué à son avant-garde et à son arrière-garde : alors il changea sa marche, et se dirigea sur Duben. Les troupes qui d'abord formaient l'avant-garde, formèrent l'arrière-garde. Dans la seconde disposition, M. de Gueminguen, qui les commandait, fut fait prisonnier; huit compagnies de grenadiers qu'il avait à ses ordres, furent détruites, dispersées ou prises; cinq bataillons et quelques escadrons souffrirent aussi beaucoup. S'il faut en croire M. le Prince de Ligne, ces troupes furent sacrifiées absolument par la faute de M. de Gueminguen.

La conduite de M. de Printano fut bien différente. C'était lui qui dans la marche sur Spremberg commandait l'arrière-garde. Il fut attaquée, comme on l'a dit par M. de Finck :

il combattit; et quoique séparé du reste des troupes, il ne souffrit aucun échec.

Le Duc d'Ahremberg arriva le même jour en très-bon ordre à Duben; il y fut joint par les troupes de Mrs. Odonel et Printano, et le lendemain, il marcha avec eux jusqu'auprès d'Eilenburg.

Le Maréchal Daun, affligé de plus en plus de voir qu'il n'avait dans son armée aucun Officier-Général à qui il pût confier des expéditions de quelqu'importance, forma un nouveau projet, celui de se porter lui-même sur Leipsic, et de s'emparer de cette place. Il était dans ces dispositions, et sa marche était déjà concertée avec le Prince des Deux-Ponts, lorsqu'il reçut des dépêches des frontières de la Silésie, par lesquelles on lui apprenait que les Russes s'étaient mis en marche le 24 octobre pour s'en retourner sur la Warta, et que le Roi de Prusse marchait aussi de son côté avec la plus grande partie des forces qu'il avait en Silésie, faisant des marches forcées pour se joindre au Prince Henry. Ces nouvelles, conformes à celles que le Maréchal recevait de Vienne, le déterminèrent aussitôt à envoyer un Officier au Prince des Deux-Ponts, pour le prier de différer sa marche sur Leipsic. Ainsi l'entière défection des Russes mettait dans l'impossibilité de faire de nouvelles conquêtes en

Saxe, et rendait même difficile la conservation de celles qu'on y avait faites.

Le Roi venait avec trente à trente-quatre mille hommes, et par sa jonction avec son frère, il allait se trouver supérieur aux Autrichiens de quinze mille hommes. Alors la position de Schilda n'était plus soutenable, et le Maréchal la quitta pour en aller occuper une plus sûre. Il alla camper le 3 à Naudorff près de Hoff; il fut joint par le corps que commandait le Duc d'Ahremberg. Le 4, il alla à Lomalch, mais cette position n'était pas aussi avantageuse qu'il le pensait; il remonta vers Dresde, et campa à Heinitz ou Hanitz.

Il ne pouvait avoir que très-difficilement des nouvelles des ennemis, et ce ne fut que le 13 qu'il apprit que le Roi avait joint en effet le Prince Henry; qu'un corps de dix-sept à dix-huit mille hommes avait marché sur Freyberg, et que chemin faisant il avait repoussé un poste Autrichien qui était à Nossen. Sur ces nouvelles, le Maréchal Daun se détermina à s'approcher encore de Dresde, pour ne pas perdre sa communication avec cette place, et pour avoir la facilité de détacher des troupes de son armée, et empêcher l'ennemi de pousser des détachemens en Bohême, ce qu'il pouvait faire très-aisément, dès qu'il occupait Freyberg. Le Maréchal pria aussi le Prince des Deux-Ponts de

faire occuper Dipoldiswalda, poste essentiel à tous égards, et ce Prince y envoya quatre bataillons et deux régimens de cavalerie. Mais quelque tems après, ces troupes, sur lesquelles le Marechal avait compté pour défendre ce poste, s'enfuirent à l'approche de quelques hussards Prussiens. Rien n'était plus triste pour le Maréchal Daun; les troupes elles-mêmes, découragées d'avance, l'étaient encore plus par la saison qui devenait rigoureuse, et elles soupiraient toutes après la fin de la campagne.

L'armée Autrichienne était alors à Planen. Le Maréchal Daun eut d'abord le projet de faire avancer un corps de seize à dix-huit mille hommes sur Dipoldiswalda; mais le Prince des Deux-Ponts lui ayant donné avis que M. de Finck était à Maxen, le Général envoya sur ce point M. de Printano pour en déposter l'ennemi : la faiblesse du corps de Printano, et la bonté de la position qu'occupait M. de Finck, obligèrent l'Officier Autrichien de se retirer sans avoir rempli sa mission.

Mrs. de Lascy et de Montazet, qui jugeaient que la marche que le Roi avait fait faire sur Maxen, était imprudente, redoublèrent leurs instances auprès du Maréchal Daun, pour le déterminer à y porter un corps plus nombreux. Ils avaient continuellement besoin de réveiller sa lenteur ordinaire : ils y réussissaient quel-

» corps Prussien ait mis bas les armes devant
» son ennemi ; on n'a même jamais eu l'idée
» d'un cas pareil. Je suspends d'ailleurs mon
» jugement sur le fond de la chose, puisque
» j'ignore entièrement les circonstances dans
» lesquelles vous vous êtes trouvé. Je suis votre
» affectionné Roi ».

Peut-être ce Prince n'aurait-il pas été si modéré, s'il n'eût pas senti qu'il était le seul coupable des fautes qui avaient amené ce revers.

De son côté, M. de Finck, prisonnier dans l'armée des Autrichiens, disait à des Officiers-Généraux : « Je ne serais pas actuellement avec
» vous, Messieurs, si le Roi mon maître avait
» voulu écouter les représentations que je lui
» ai faites, lorsqu'il m'a ordonné de prendre
» la position de Dohna et de Maxen. Il m'a
» répondu : Les Autrichiens ne pensent qu'à
» se retirer en Bohême ; ils sont déjà en mou-
» vement pour y marcher ; ils manquent de
» subsistances, et par cette position, vous les
» priverez de celles qu'ils reçoivent journelle-
» ment de leur pays, ou, du moins, vous les
» leur rendrez bien plus rares par la difficulté
» de les avoir ».

Ainsi donc, c'est au Roi qu'on doit imputer la seule faute commise pendant la campagne à l'armée du Prince Henry, qui, plus sage et plus

plus froid, pasait déjà pour être plus habile que son frère dans l'art de la guerre.

Si, après avoir envoyé du côté de la Bohême le corps qui devait intercepter la communication des Autrichiens avec ce pays, le Roi se fût approché lui-même de leur armée, prêt à combattre tous les corps qui en auraient été détachés, et même l'armée entière, si elle eût fait un mouvement; alors le Maréchal Daun n'aurait pu attaquer M. de Finck sans courir lui-même le danger d'être attaqué, et vraisemblablement le corps de M. de Finck n'aurait pas été forcé de mettre bas les armes; mais après la première faute qu'il avait faite, ce Prince fit encore celle de rester dans l'inaction dans les environs de Wilsdruff.

Il faut convenir cependant que dans l'exécution des ordres du Roi, M. de Finck fit aussi des fautes impardonnables. Ses dispositions étaient mauvaises, et il se battit mollement, quoique le nombre de ses troupes et le terrain lui permîssent encore de se bien défendre.

Pour se faire une idée plus juste de l'affaire de Maxen, il faut lire les détails suivans sur cet événement extraordinaire.

DÉTAILS de l'affaire qui s'est passée près de Maxen, le 20 du mois de novembre, entre un corps de troupes Impériales et Autrichiennes, et un corps de troupes Prussiennes, commandé par le Lieutenant-Général de Finck.

« Le Maréchal Daun avait levé son camp de Wilsdruff le 17, et il s'était établi dans celui de Plauen près de Dresde, d'où il comptait prendre des quartiers de cantonnement, lorsqu'il apprit que le Roi de Prusse avait envoyé un corps considérable à Maxen de l'autre côté de Dippoldiswalda. Aussitôt il fit marcher de ce côté-là le Général Printano avec un corps de troupes; et comme l'ennemi, non-seulement avait renforcé celui qu'il avait près de Maxen, mais qu'il en avait aussi fait avancer un autre près de Dippoldiswalda, ce Maréchal, pour mettre en sûreté les derrières de l'armée, fut obligé de détacher vers Rusgen un second corps aux ordres du Général Baron de Sincere. La position de l'ennemi rendait la rentrée des fourrages très-difficile, et elle lui permettait de tenter une invasion dans la Bohême.

» Ces considérations déterminèrent le Maréchal Daun à renforcer le corps du Baron de Sincere de trois régimens d'infanterie et de deux régimens de cavalerie.

» Le Baron de Sincere partit de Rusgen le 19 à sept heures du matin, et marcha sur Dippoldiswalda. La cavalerie de ce corps était commandée par le Comte Odonel. En arrivant à Horslich, ce Général trouva les ennemis en mouvement pour se rendre à Maxen; le Maréchal Daun arriva de l'armée presqu'aussitôt. Il reconnut que l'on ne pouvait point attaquer l'ennemi dans sa marche, à cause des défilés; et comme le jour se trouva trop avancé, lorsque toutes les troupes d'infanterie et de cavalerie eurent rejoint, ét qu'on eut amené toute l'artillerie, il fit marquer un camp; il y fit passer les troupes, en ordonnant à l'aile gauche de se porter sur les hauteurs, la première du côté de Dippoldiswalda près de Maltern, et l'autre du côté de Hestlich. Il fit passer trois bataillons dans Dippoldiswalda, et partit aussitôt pour l'armée, voulant s'y trouver au cas que le Roi de Prusse voulût tenter quelqu'entreprise. Il ordonna, avant de partir, au Baron de Sincere et au Comte Odonel, de se porter le 20 à sept heures du matin sur Maxen, afin qu'à son retour il pût trouver la colonne déjà en marche.

» Le Maréchal Daun fut de retour le 20, dans le moment où les têtes des colonnes arrivaient à Reinhargsgrimma. Le Comte Odonel se mit à la tête de la cavalerie, et le Baron de Sincère à la tête de l'infanterie. La marche

se fit sur quatre colonnes, et l'avant-garde fut composée d'un régiment de hussards, de quelques Croates et d'une brigade de grenadiers.

» Le Baron de Seckendorff, avec deux régimens d'infanterie; deux escadrons de cavalerie et cent hussards et dragons, fut envoyé du côté de Maltern, où avait été postée l'aile droite, pour s'assurer du passage de Freyberg à Dippoldiswalda.

» Le Général Printano eut ordre de s'avancer près de l'ennemi par-delà Lockwitz, pour soutenir le Maréchal Daun aussitôt qu'il aurait attaqué l'ennemi avec le corps qu'il commandait. Quant à l'armée combinée de l'Empire, il fut convenu qu'elle enverrait des détachemens sur les hauteurs vers Dohna, pour canonner de là l'ennemi. Le Comte de Palfi eut ordre de s'y porter avec trois régimens de hussards et un corps de Croates.

» Lorsque le Maréchal Daun fut arrivé à Reinhargsgrimma, où l'ennemi avait posté un bataillon franc et quelques hussards, il le reconnut sans perdre de tems; et comme les Prussiens ne faisaient pas trop bonne contenance, il fit aussitôt marcher à eux un régiment de hussards, les Croates et un bataillon de grenadiers. A leur approche, ce poste fut abandonné par l'ennemi, qui se retira dans le bois : les chemins étaient étroits, la forte gelée les avait

rendu glissans, et les hauteurs étaient escarpées; cela fit craindre pour la cavalerie et l'artillerie, dont les chevaux n'étaient point ferrés à glace. Le Maréchal Daun employa tous les moyens possibles pour surmonter ces difficultés, ce qui ne fut pas l'affaire d'un moment. Pendant ce tems-là, les hussards et les Croates s'emparèrent du bois; les hussards chassèrent même l'ennemi des hauteurs voisines; et enfin, aussitôt que le passage fut rendu praticable, le Maréchal Daun ordonna de poursuivre la marche et d'attaquer.

» La colonne passa le village de Reinhargsgrimma, et les grenadiers occupèrent le bois avec toute la vivacité possible. Aussitôt que le premier bataillon des grenadiers eut monté sur les hauteurs de la droite, le Maréchal Daun s'y transporta pour reconnaître plus exactement la position de l'ennemi, et il remarqua qu'on pouvait le prendre en flanc par cette même hauteur, et que par celle de la gauche on pouvait le canonner avec succès. Il fit aussitôt avancer la grosse artillerie, et on commença à tirer. La première colonne eut ordre de passer le défilé et le bois, et de se poster au pied de la hauteur jusqu'à l'attaque.

» La canonnade fut très-vive de part et d'autre, et le Maréchal Daun ayant reconnu que notre artillerie faisait beaucoup d'effet, et

que les ennemis commençaient à plier, il donna ordre de charger. L'infanterie attaqua par bataillons, et la cavalerie par escadrons, qui se succédaient les uns aux autres. En très-peu de tems, l'ennemi fut chassé de la principale hauteur, qui était très-escarpée : pour y parvenir, il fallait descendre dans une vallée très-profonde, et grimper ensuite par un précipice. Les Prussiens abandonnèrent la redoute qu'ils avaient construite sur cette hauteur, et y laissèrent du canon. On ne douta plus de la victoire, et il parut que l'infanterie et la cavalerie se disputaient à qui donnerait le plus de preuves d'intrépidité. En un instant, toutes ces troupes furent rangées en bataille sur la hauteur. Les grenadiers attaquèrent le village de Maxen, et ils s'en emparèrent.

» L'ennemi avait repris poste sur la hauteur qui commande Maxen, y avait établi ses batteries, et attendait une nouvelle attaque; mais le courage et la bravoure de nos troupes ne lui permirent pas de s'y maintenir. Il fut forcé d'abandonner plusieurs hauteurs l'une après l'autre, et de se replier jusqu'au village de Ploschewitz.

» Dans ce combat, la cavalerie, qui avait monté avec une vivacité surprenante sur les plus élevées de ces hauteurs, avait plusieurs fois enfoncé l'ennemi, et si le jour n'eût pas

été près de finir, tout le corps ennemi aurait été poussé dans l'Elbe. Le Général Printano, qui de son côté avait chargé l'ennemi avec succès, se rapprocha de l'aile droite du principal corps; les postes avancés furent occupés par les hussards, et il leur fut expressément recommandé de veiller avec grand soin sur les mouvemens de l'ennemi, qui était obligé de passer la nuit à la portée de notre canon.

» Le Maréchal Daun fit ses dispositions pour attaquer de nouveau l'ennemi à la pointe du jour. Pendant la nuit, il fut averti que les hussards et les dragons de Staal, postés devant Dippoldiswalda, avaient été repoussés, et que l'on avait vu de l'autre côté de ce même lieu de l'infanterie et de la cavalerie ennemie. Il envoya ordre au Général Printano de défendre ce débouché; et comme il pouvait arriver que l'on fût dans la nécessité de se replier sur Reinhargsgrimma et Maxen, il fit occuper ce dernier poste par six bataillons et deux régimens de cavalerie. Il envoya ordre au Baron de Buckow de faire passer à Rusgen quatre bataillons, et il le chargea, au cas qu'il n'y eût rien à craindre pour l'armée, de fortifier ses postes. Il s'assurait par-là de tous les passages.

» Après avoir fait ses dispositions, le Maréchal Daun se rendit à Maxen pour s'y reposer. Une heure avant le jour, il reparut à l'aile droite

du corps, et il ordonna de porter l'artillerie le plus avant qu'il serait possible. Il fit avancer les grenadiers, et donna les ordres pour une nouvelle attaque à la pointe du jour. Mais presqu'aussitôt une garde du camp vint lui apprendre qu'on y avait trouvé un Général Prussien, accompagné d'un trompette, et qu'il demandait à lui parler. Il envoya le Comte de Lascy, en le chargeant de déclarer qu'il fallait que tout le corps ennemi se rendît prisonnier de guerre, ou, en cas de refus, qu'il s'attendît à être poussé dans l'Elbe.

» Tandis que le Comte de Lascy exécutait cet ordre, le feu de notre artillerie recommença, et nos grenadiers fondirent sur l'ennemi; cependant l'ordre de suspendre l'attaque avait été envoyé très-promptement. Le Comte de Lascy revint, et il rapporta que le corps ennemi se rendait prisonnier de guerre, et demandait seulement de conserver ses bagages, ce que M. le Maréchal Daun voulut bien accorder comme une grace particulière. Tout le corps ennemi en conséquence mit bas les armes, et rendit ce qui lui restait de canons, d'étendards, de timballes, de trompettes, et d'autres attirails de guerre. Ensuite quelques corps de cavalerie et d'infanterie s'emparèrent des prisonniers, et les conduisirent, en attendant qu'on les envoyât plus loin, dans les grands

jardins près de Dresde, où ils les gardèrent.

» Après le départ du Maréchal Daun pour l'armée, le corps resté aux ordres du Comte Odonel se porta sur les hauteurs de Maxen, et celui du Général Printano sur les hauteurs en avant de Dippoldiswalda. Les prisonniers ennemis partirent le 19 pour la Bohême, l'infanterie marchant sur la rive droite de l'Elbe, et la cavalerie sur la rive gauche.

» Les Généraux de l'Etat-Major et les principaux Officiers partirent le lendemain à leur suite.

» Voici l'état des prisonniers. Généraux, les sieurs de Finck, Rebentisch, Lenstatt, Glosel, Wunsch, Platten, Wassold, Bredor et Gastorff. Officiers. Six Colonels, trois Lieutenans-Colonels, trente-deux Majors, quatre-vingt-huit Capitaines, deux cent cinquante-trois Lieutenans, cent Enseignes, cinquante de l'Etat-Major, huit de l'artillerie : en tout cinq cent quarante Officiers et environ douze mille soldats, avec soixante-dix pièces de canon et quarante-quatre chariots de munition.

» La perte de notre côté se monte à quatre Officiers tués et vingt-six blessés dans l'infanterie, deux cent quatre-vingt-dix-neuf soldats tués et cinq cent quatre-vingt-six blessés. Il n'y a dans la cavalerie qu'un Officier de blessé, un cavalier tué et dix-sept blessés.

» Les Officiers et toutes les troupes ont donné en cette occasion des preuves du plus grand courage ».

Revenu à son camp près de Dresde, M. le Maréchal Daun détacha toute sa cavalerie, ses dragons et ses hussards avec de l'infanterie et du canon, pour aller reconnaître l'armée du Roi, que quelques personnes disaient être campée, et d'autres cantonnée. A l'approche du détachement, ce Prince se mit en bataille, et dans moins d'une heure, quelques régimens cantonnés furent rendus à leur destination. Après quelques coups de canon tirés de part et d'autre, les Autrichiens se retirèrent, parce qu'on jugea qu'il était trop difficile d'attaquer l'ennemi dans la position de Kesselsdorff qu'il avait choisie.

Le Maréchal Daun, pensant alors qu'on ne pouvait déposter le Roi que par des manoeuvres, forma le projet de porter deux corps, l'un sur son flanc droit, et l'autre sur la rive droite de l'Elbe, tandis que lui, avec le gros de son armée, resterait dans le camp de Plauen, pour marcher droit au Roi de Prusse, s'il se dégarnissait à un certain point.

Pour remplir cet objet, le Maréchal fit proposer à M. le Prince des Deux-Ponts de marcher, avec l'armée de l'Empire, de Gieshubel sur Maxen et sur Dippoldiswalda, pour soutenir un corps de quinze à vingt mille hommes

de l'armée Autrichienne, qui marcherait droit sur Freyberg, et qui pousserait des troupes légères entre Leipsic et les derrières de l'armée du Roi, tandis que M. Beck, avec un corps de huit à dix mille hommes, longerait la rive droite de l'Elbe jusqu'à Torgau, pour prendre, brûler ou couler à fond les subsistances que l'ennemi devait avoir sur ce fleuve dans des bateaux qui étaient arrêtés par les glaces depuis quelques jours.

Ce projet ne fut point exécuté en entier, parce que M. le Prince des Deux-Ponts manda à M. le Maréchal que la saison était trop avancée pour que son armée pût commencer une opération ; que le dégel survenu rendait les chemins de Freyberg impraticables dans ce moment pour l'artillerie ; que le Roi ayant porté beaucoup de monde à Freyberg, il aurait fallu y envoyer pour le moins un corps de vingt-cinq mille hommes, ce qui aurait mis le Général Autrichien dans le cas de rester sous Dresde avec vingt-deux mille seulement, lorsqu'il aurait détaché M. Beck. M. le Prince des Deux-Ponts offrait cependant au Maréchal de lui envoyer les troupes Autrichiennes qu'il avait à ses ordres ; mais ce secours ne lui suffisait pas.

Il se contenta donc de faire longer à M. Beck la rive droite de l'Elbe. L'objet du Maréchal était, comme on l'a dit, de faire détruire les

subsistances que l'ennemi avait sur ce fleuve; de plus, il voulait faire enlever un corps de dix bataillons et de mille chevaux, que le Roi avait placé inconsidérément sur la rive droite de l'Elbe près de Meissen. En effet, ce corps fut entouré le 3 décembre; toute retraite lui était coupée à neuf heures du matin, mais le reste du jour se passa en spéculations, ce qui donna aux ennemis le tems de rassembler quelques barques dont ils se servirent pour faire passer beaucoup de monde de l'autre côté du fleuve. Cependant le 4, resserrés de plus près, ils furent forcés de mettre bas les armes. Le Général Durg, qui commandait ce corps, fut fait prisonnier avec tous les Officiers, et la perte des Prussiens, tués, noyés ou prisonniers, fut estimée à deux mille hommes, tandis que les Autrichiens ne perdirent qu'une cinquantaine de Croates, le reste des troupes n'ayant fait que se montrer.

Après avoir fait cette heureuse expédition, M. Beck continua sa marche sur l'Elbe. Il brûla ou coula à fond vingt-deux barques des ennemis, chargées de subsistances de toute espèce; mais cette marche se fit si lentement, qu'elle ne produisit pas, à beaucoup près, tous les avantages qu'on en attendait. Il fallait marcher rapidement sur Torgau, enlever la tête du pont, brûler ce pont, qui était le seul passage que

l'ennemi pouvait avoir sur l'Elbe dans cette saison, réduire en cendre les magasins de Torgau et de Wittemberg, et envoyer un détachement sur Berlin, ou du moins le faire craindre à l'ennemi; alors, sans doute, le Roi aurait quitté la position qu'il occupait, ou du moins il aurait été obligé de s'affaiblir au point qu'on aurait pu l'y attaquer; mais, observe ici M. le Comte de Montazet, il y avait dans cette marche une lenteur qui faisait le salut du Roi de Prusse, et qui justifiait en quelque façon les idées gigantesques de ce Prince.

M. de Montazet pensait encore que si les Autrichiens pouvaient subsister dans la position qu'ils occupaient, la Saxe deviendrait le tombeau du Roi de Prusse. Supposé qu'il persistât à vouloir la reprendre, comme il paraissait y être disposé, il était vraisemblable qu'il ferait des progrès à sa manière, c'est-à-dire, des projets très-dangereux pour l'hiver ou pour le commencement de la campagne suivante. Selon lui, ce Prince avait une tête bouillante et pleine de moyens violens; il n'écoutait personne, et méprisait tout le monde. C'était le mépris qu'il avait pour les Autrichiens qui lui faisait toujours entreprendre des choses au-dessus de ses forces, et qui, suivies quelquefois d'un heureux succès, n'étaient cependant pas excusables. Ses ennemis auraient eu trop à craindre, s'il eût

joint la sagesse et la prudence à tant d'autres avantages que la nature lui avait donnés ; il fallait donc attendre que par ses propres fautes, ce Prince se détruisît lui-même. Les Officiers et les soldats de ses troupes qu'on avait fait prisonniers, murmuraient tout haut de son inhumanité et de son imprudence, et s'estimaient heureux d'être prisonniers de guerre.

La saison avancée, les neiges, le froid excessif, tout devait engager à faire prendre aux troupes leurs quartiers d'hiver ; mais, soit que le Roi de Prusse eût en vue quelques objets politiques, soit qu'il voulût persuader à ses alliés que les échecs qu'il avait reçus, étaient moins graves qu'on ne pensait, il resta toujours dans la même position. Ses plus grandes forces étaient dans les environs de Wilsdroff et de Kesselsdorff; il avait un corps de quinze à dix-huit bataillons et près de trente escadrons à Freyberg. Les Autrichiens étaient également séparés en deux corps, un à Dippoldiswalda et dans les environs, à-peu-près de même force que celui que l'ennemi tenait à Freyberg; le reste de l'armée était dans les villages le plus à portée de Dresde et dans les faubourgs ; cent hommes par bataillon gardaient le camp de Plauen, et étaient relevés de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures. Par ces dispositions, l'armée du Maréchal Daun pouvait être en ba-

taille en moins de deux heures, et était par conséquent à l'abri de toute surprise de la part de l'ennemi, qui, par le petit espace de terrain qu'il occupait, avait de son côté le même avantage. L'armée de l'Empire avait déjà pris ses quartiers d'hiver sur la Saala.

Mrs. de Lascy et de Montazet pensaient que le seul moyen qu'il y avait pour changer la situation des affaires en Saxe, était de faire approcher M. de Laudhon de la Lusace avec vingt mille hommes. Ils ne cessaient de le répéter au Maréchal Daun et de l'écrire à la Cour de Vienne; mais on y préférait de conserver et de laisser reposer les troupes. Cependant M. de Montazet, jugeant que ce mouvement était absolument nécessaire, persuadé d'ailleurs que le Maréchal Daun ne ferait aucune tentative, se détermina à partir pour Vienne, afin de tâcher d'amener cette Cour à son opinion: il y arriva le 28 décembre. Alors les choses y avaient bien changé de face; on y avait reçu des nouvelles qui faisaient connaître combien les représentations qu'il avait faites étaient importantes. Ces nouvelles portaient que le Roi de Prusse avait attiré à lui le Prince héréditaire avec un détachement de l'armée Hanovrienne, pour tenter de reprendre la Saxe à quelque prix que ce fût; cette Cour en était alarmée, et elle avait fait expédier tous les ordres

pour faire porter vers Prague et vers les extrémités de la Bohême, toutes les troupes qui étaient en état de marcher. Le commandement en avait été donné à M. de Laudhon, qui s'était rendu aussitôt à Prague avec le pouvoir de faire tout ce que bon lui semblerait. Ce Général alla se concerter avec le Maréchal Daun, mais au moment de se porter en Saxe, il fut arrêté par les neiges qui couvraient les montagnes qui séparent ce pays de la Bohême. Cependant le Roi ne fit aucune nouvelle tentative sur la Saxe; il en retira par les moyens les plus violens tout ce qu'il put en recrues, en argent et en subsistances. Les troupes Hanovriennes qu'il avait attirées auprès de lui, s'en retournèrent en Hesse, et les Autrichiens et les Prussiens passèrent l'hiver dans la position qu'on a précédemment désignée.

Campagne

Campagne de 1760.

M. le Comte de Montazet, qui, à la fin de la campagne précédente, avait été élevé au grade de Lieutenant-Général, après avoir passé l'hiver en France, retourna à Vienne, et alla ensuite continuer de remplir auprès du Maréchal Daun, les fonctions dont il était chargé par sa Cour.

Le Général Laudhon avait obtenu le commandement d'une armée particulière. Cette armée, qui était de près de quarante mille hommes, devait agir en Silésie.

Les principales forces de l'Impératrice, que commandait encore le Maréchal Daun, occupaient toujours la Saxe : elles étaient de soixante-douze mille hommes.

La grande armée du Roi de Prusse campait à Radeberg ; elle était de cinquante-trois mille huit cents hommes. Le reste de ses forces était sous les ordres du Prince Henry, qui devait observer les Russes, et M. de Fouquet en commandait une partie en Silésie. L'armée Russe, qui n'avait encore fait aucun mouvement, mais qui devait approcher des Etats du Roi de Prusse, était de plus de cent mille hommes ; un corps

de onze mille hommes devait rester en Prusse près de la Vistule, et l'armée de l'Empire allait incessamment s'approcher de Dresde.

Toutes les troupes étaient encore dans l'inaction; quand M. de Laudhon ouvrit d'une manière brillante la campagne en Silésie, en détruisant presqu'entièrement le corps Prussien qui la défendait, et en faisant M. de Fouquet lui-même prisonnier de guerre. Les détails suivans qui furent envoyés par M. le Comte de Choiseul, Ambassadeur à Vienne, feront connaître cet événement et les mouvemens qui le précédèrent.

RELATION de la victoire remportée par M. le Baron de Laudhon, sur l'armée Prussienne, commandée par M. de Fouquet en Silésie.

« Pour faire connaître les circonstances qui ont amené cet événement, on croit devoir remonter jusqu'au commencement de nos opérations de cette campagne, et il faut remarquer, en premier lieu, que M. le Baron de Laudhon n'avait d'abord pour but que de s'ouvrir un chemin en Silésie, et de régler ensuite ses opérations suivant les démarches des ennemis.

» Il exécuta ce dessein par des manœuvres qui pouvaient faire croire que ses vues étaient

principalement dirigées sur les postes de Landshut, partie par la circonspection et la rapidité avec laquelle il traversa le Comté de Glatz. Il ne fut pas plutôt arrivé à Frankenstein, qu'il donna la chasse à un détachement ennemi qui venait de déloger un de nos postes avancés qui devait observer les mouvemens de M. Fouquet. Les camps qu'il fit marquer ensuite en différens endroits, et les préparatifs qu'il affectait de faire, confirmèrent ce Général dans l'opinion où il était que le Baron de Laudhon cherchait à pénétrer jusqu'à la montagne de Zottenberg, pour couper la communication entre Schweidnitz et Breslaw. Partant de cette idée, M. de Fouquet retira tous les postes qu'il avait à Landshut et aux lieux circonvoisins, avec tant de précipitation, qu'il abandonna même le magasin considérable qui se trouvait dans cette ville, où M. de Wolfferstorff, Feld-Maréchal-Lieutenant, entra avec quelques bataillons dans le moment même que les ennemis en sortaient. Les dispositions du Général Prussien, et l'impossibilité de faire quelqu'entreprise importante pendant que nos troupes avaient derrière elles la forteresse de Schweidnitz et le corps considérable de M. Fouquet, firent prendre sur-le-champ à M. le Baron de Laudhon le parti de laisser sa cavalerie à Frankenstein, de bien garnir les gorges de Silberberg, de Wartha et

de Reichenstein, et de faire rentrer le reste de son infanterie dans le Comté de Glatz. Allant ensuite, sans perte de tems, investir avec cette dernière partie de ses troupes la forteresse du même nom, il prit des mesures si justes, qu'il se trouva en état de faire face à l'ennemi partout où il se présenterait pour en empêcher le siége, et d'ouvrir par conséquent la campagne par la prise d'une ville forte, qui est la clef de la Silésie et de la Bohême, ou d'engager les Prussiens à faire quelque démarche dont il pût tirer un avantage considérable.

» Afin d'assurer, s'il était possible, la réussite de l'un et de l'autre dessein, on fit à Vienne toutes les dispositions nécessaires pour le prompt transport de l'artillerie de siége, et M. le Baron de Laudhon mit dans Landshut cinq bataillons de troupes Allemandes et trois de Croates, avec le régiment de cuirassiers de Modene et celui de hussards de Rudolff Palfy. Il envoya en même tems cinq bataillons et sept escadrons, pour prendre poste à Frieland, et pour soutenir, en cas de besoin, les troupes chargées de la défense de la partie des retranchemens de Landshut, qui pouvait nous servir contre l'ennemi, et qu'on n'avait pas fait raser par cette raison.

» Ces dispositions ne pouvaient faire soupçonner autre chose au Général Fouquet, si ce n'est que la grosse artillerie était déjà arrivée,

et qu'on avait dessein de pousser vivement le siége de Glatz ; voyant de plus que les défilés de Silberberg, de Wartha et de Reichenstein étaient trop bien garnis pour qu'il pût tenter avec succès de les forcer, il ne lui resta pas d'autre parti à prendre que celui de chercher à retourner à Landshut, et de se rouvrir par-là les différens chemins qui conduisent en Bohême, à Glatz et vers la Queisse.

» Déterminé par ces considérations, il fit avancer le 17 tout le corps à ses ordres vers Landshut, et s'empara de cette ville, après avoir occupé de nouveau les retranchemens conservés sur la montagne de Buchberg, et défendus par six cents Croates, qui dans leur retraite n'eurent que deux morts et six blessés. Nonobstant ce premier succès, les bataillons Allemands et les autres troupes Impériales et Royales, postées près de Reichhennerstorff sur la montagne nommée le Langengenberg, s'y soutinrent, et furent ensuite renforcées par le détachement de Friedland : pendant ce tems, l'ennemi s'était campé sur le Buchberg, où il se tint tranquille. Le Baron de Laudhon avait déjà, le 15 et le 16, donné et retiré l'ordre que la grosse artillerie destinée au siége de Glatz, fît halte; et aussitôt qu'il fut instruit des mouvemens que les Prussiens avaient fait le 17, il se mit à la tête de son corps de réserve, passa la montagne de

Johonnesberg, et avança par Thanhausen à Schwarzwald, où il arriva le 19 dans le dessein de combattre M. de Fouquet, supposé qu'il n'eût pas avec lui tout son corps; mais il apprit dès son arrivée que le Général ennemi, non-seulement avait toutes ses troupes près de Landshut, mais qu'il y avait aussi fait venir de Schweidnitz un train de grosse artillerie très-considérable. Dans ces circonstances, M. de Laudhon trouva à propos de différer l'attaque et de se contenter d'occuper avec son corps de réserve les hauteurs de Forst, qui communiquent par quelques endroits avec la montagne de Buchberg, de faire avancer sa cavalerie jusqu'à Hartinaunstorff, et de donner ordre aux commandans des troupes Impériales et Royales qui étaient restées dans le Comté de Glatz, de les faire marcher vers Landshut, et de ne laisser en arrière que celles qui étaient nécessaires pour défendre les gorges et pour continuer le blocus de la ville de Glatz. Dans le même tems, il fit prier M. le Baron de Beck, Feld-Maréchal-Lieutenant, qui campait à Friedberg, de faire avancer une partie de ses troupes à Schmideberg, pour boucher encore ce passage à l'ennemi : il faut ajouter qu'en marchant sur le Schwarzwald, M. de Laudhon rencontra sur les hauteurs un détachement ennemi de trois cents hussards et de trois cents fantassins, tirés

de quelques bataillons francs, et commandés par M. de Malachowsky, et il le fit attaquer tout de suite par cinquante grenadiers volontaires, quatre-vingt hussards et deux escadrons de dragons, dont l'un était du régiment de l'Archiduc Joseph, et l'autre de celui d'Olthan. L'ennemi fut aussitôt culbuté qu'attaqué; notre cavalerie tomba sur les Prussiens le sabre à la main, en tua environ cinquante, parmi lesquels il y eut un Capitaine, trois Lieutenans et trente soldats prisonniers de guerre, qui furent suivis d'un grand nombre de déserteurs : nous n'eûmes dans cette rencontre que vingt hommes de blessés et dix de tués.

» Le 22, les troupes venues du Comté de Glatz, arrivèrent près de Schwarzwald. Après les avoir fait reposer pendant quelques heures, M. le Baron de Laudhon attaqua, entre le 22 et le 23, par trois endroits, les retranchemens des ennemis, en faisant en même tems une fausse attaque du côté de Grosshennersdorff. Nos troupes agirent avec tant de courage et de succès, que ces retranchemens furent emportés d'emblée, tout le corps Prussien entièrement défait, et le Général Fouquet, avec ceux de Schenckendorff et de Malachowsky, faits prisonniers de guerre. Il resta un grand nombre d'ennemis sur la place; plus de trois mille furent faits prisonniers; toute leur artillerie, tous leurs

étendards et drapeaux tombèrent, avec une paire de timballes, dans les mains des vainqueurs.

» M. le Baron de Laudhon ne sait louer assez énérgiquement la bravoure distinguée que tout son corps d'armée a fait voir dans cette mémorable journée. On se dispense de rien dire de lui-même, ses actions parlent assez, et font l'éloge le plus authentique de son expérience militaire, de la célérité et de la fermeté de ses résolutions.

» M. d'Alton, Lieutenant-Colonel, qui apporte cette importante nouvelle à leurs Majestés Impériales, vient d'entrer dans Laxembourg, précédé de dix-huit postillons sonnans du cor et de quelques Officiers de poste ».

A la nouvelle du succès remporté par M. de Laudhon, le Maréchal Daun lui fit passer un renfort de troupes pour le mettre en état de faire quelque grande entreprise en Silésie, et cette conduite du Maréchal fut approuvée et louée de sa Cour. Voulant lui-même donner la main au Général Laudhon, il quitta les environs de Dresde, et se porta sur Budissin. Le 10 juillet, il campa à Holstendorff; son camp faisait face à la Queisse, le bourg de Naumbourg était en avant de la ligne. Le Maréchal apprit dans ce camp que le Roi, qui s'était porté à Budissin après le combat de M. de Laudhon,

venait de quitter cette position pour se porter entre Bichoffswerda et Dresde, où était un corps particulier de dix-neuf mille hommes, que commandait M. de Lascy. M. Hadeck était resté sous Dresde avec dix-huit mille Autrichiens et avec l'armée de l'Empire, qui était de quinze mille combattans. M. le Prince des Deux-Ponts la commandait; il avait sous ses ordres les deux corps de Mrs. Hadeck et de Lascy.

Le Roi de Prusse obligea en effet M. de Lascy à passer sur la rive gauche de l'Elbe par le pont de Dresde, et ce Prince passa lui-même ce fleuve avec toutes ses forces à Briesnitz.

A l'approche du Roi de Prusse, le Prince des Deux-Ponts sentit très-bien que le camp de Plauen qu'il occupait, et qui avait été très-bon pour cinquante mille Autrichiens, ne valait rien pour quinze ou vingt mille *empiriques, qui*, selon M. le Prince de Ligne, *gâteraient les meilleures positions, quand même ils seraient assez nombreux pour les occuper.* Le Prince des Deux-Ponts savait aussi que, battu dans ce camp, il fallait qu'il abandonnât Dresde pour se sauver en Bohême, s'il en avait le tems; il prit donc le parti de jeter des troupes dans Dresde et de se retirer à Grossedelitz. Le Roi de Prusse ne perdit pas un moment; il investit la place, et il y jeta des bombes et des boulets rouges.

Le Maréchal Daun, craignant que Dresde ne tombât au pouvoir de l'ennemi, revient sur ses pas, et après quatre jours de marche forcée, il campe le 17 à Veissig, qui n'est éloigné de Dresde que de trois mille pas. La journée du 18 fut terrible pour la malheureuse ville de Dresde; le feu de l'ennemi fut dirigé comme avec la main pour porter l'incendie dans tous les quartiers les mieux bâtis; mais le même jour, le Roi négligea un de ses postes, et les Autrichiens, qui s'en apperçurent, y marchèrent, enlevèrent quelques pièces de canon, et firent près de six cents prisonniers.

Le 19, M. de Lascy, comme il en était convenu avec M. le Maréchal Daun, voulut, avant le jour, donner l'alarme au camp du Roi de Prusse. Elle fut si vive, que le quartier du Roi fut culbuté, et que la garde de ce Prince s'enfuit. On sut, par les personnes de la maison que le Roi occupait, que se voyant ainsi abandonné, ce Prince sortit de sa chambre en chemise, et qu'il cria à haute voix : *Sauvez-moi! cachez-moi!* Il est même vraisemblable qu'il aurait été fait prisonnier, si les troupes Autrichiennes n'avaient pas su que leur attaque n'avait d'autre objet que de donner l'alarme. Le Roi cassa ensuite ignominieusement le Colonel qui commandait sa garde.

Avec la supériorité que les Autrichiens avaient

alors sur ce Prince, il était humiliant pour eux de voir ainsi attaquer et réduire presqu'en cendres la ville de Dresde. L'entreprise était imprudente de la part du Roi, mais la faiblesse morale de ses ennemis semblait le justifier. Les conseils de guerre étaient dans ces circonstances la ressource du Maréchal Daun. Il assembla chez lui Mrs. d'Ahremberg, de Bukoff et d'Odonel, Généraux de cavalerie et d'infanterie, ainsi que M. de Chiscowitz, qui était son Quartier-Maître-Général depuis que M. de Lascy avait un commandement particulier. Il appella aussi M. de Montazet, et le Maréchal exprima d'abord toute la douleur qu'il ressentait de voir brûler Dresde à la face de son armée, et il pria ces Officiers-Généraux de lui dire leur sentiment sur ce qu'il pouvait faire. L'opinion presque générale fut qu'il fallait aller passer l'Elbe auprès de Pirna, et s'approcher ensuite des Prussiens par la rive gauche de ce fleuve.

M. de Montazet fut d'un avis contraire; il le motiva sur la difficulté de la marche qu'il aurait fallu faire et sur le tems qu'il fallait pour faire cette marche et pour examiner la position de l'ennemi. Ce tems suffisait au Roi pour brûler l'ancienne ville assise sur la rive gauche de l'Elbe; ce Prince aurait pu même passer sur la rive droite, et y occuper la position que les Autrichiens auraient quittée, brûler la ville

neuve, et couper à M. Daun la communication avec la Silésie.

Après avoir fait voir tous ces inconvéniens, M. de Montazet conclut qu'il fallait attaquer le Roi de Prusse avec toutes les forces, en passant l'Elbe au-dessus et au-dessous de Dresde en même tems. Par la connaissance qu'il avait du pays, il indiqua les moyens dont il fallait se servir pour exécuter cette importante entreprise, et il dit hautement au Général et aux Officiers qui composaient le Conseil, que jamais ils ne trouveraient le Roi dans une position aussi critique, et que l'intérêt de l'Impératrice et celui de l'Europe exigeait qu'on attaquât; il assura même qu'il desirait de tout son cœur d'être chargé de cet événement. M. le Maréchal Daun pria M. de Montazet d'aller, avec les Officiers qui étaient dans le Conseil, examiner l'Elbe dans l'endroit où il proposait de faire passer ce fleuve : on s'y porta aussitôt. Le Quartier-Maître-Général convint qu'effectivement le passage pouvait se faire malgré les ennemis; mais il crut remarquer qu'il y aurait de grandes difficultés à vaincre pour arriver sur les hauteurs où M. de Montazet prétendait que l'armée devait se former; il dit même qu'il croyait qu'il y en aurait aussi de grandes pour faire la retraite en cas de malheur. M. de Montazet ne pensait pas de même; on devait combattre avec

quatre-vingt ou quatre-vingt-dix mille hommes, contre quarante-cinq ou cinquante mille tout au plus, et cet avantage, joint à celui qu'offrait la proximité d'une ville de guerre, était bien fait pour rassurer sur les dangers de la retraite. Cependant le parti de la timidité prévalut encore dans cette circonstance, et tous les Généraux qui composaient le Conseil, excepté l'Officier-Général Français, voulurent qu'il y eût trop de dangers à hasarder une bataille. Il fut donc décidé qu'au lieu de combattre, on ferait des sorties très-fréquentes pour épuiser l'ennemi en détail, et on se consola par l'idée que M. de Laudhon opérerait plus tranquillement en Silésie.

Désespéré du parti qu'on venait de prendre, M. de Montazet vit en particulier M. le Maréchal Daun; il s'excusa sur ce que son devoir l'emportait sur toute autre considération; il remit sous ses yeux les raisons militaires qui lui faisaient desirer une bataille; il lui répéta ce qu'il lui avait dit à son arrivée du desir extrême que tout le monde avait de voir finir la guerre; il lui dit que les Puissances alliées ne pouvaient se flatter de la voir finir d'une manière honorable et avantageuse que par un coup décisif comme celui que la fortune semblait offrir aux Autrichiens; qu'enfin le sort de l'Europe était entre ses mains, et qu'il pouvait faire

finir dans une journée tous les maux dont son cœur tout le premier était déchiré chaque jour. Il ajouta qu'il priait M. le Maréchal de se souvenir qu'il lui avait apporté une lettre écrite de la main de l'Impératrice, par laquelle cette Princesse lui mandait qu'elle avait parlé à M. de Montazet avec la plus grande confiance sur sa situation et sur le desir qu'elle avait de voir finir la guerre dans le cours de cette campagne, et par conséquent sur la nécessité où elle était de tenter des événemens. Il lui dit encore que l'Impératrice l'avait chargé, lorsqu'il prit congé d'elle, de remettre sous les yeux de son Général dans toutes les occasions ce qu'il avait été chargé de lui dire à elle-même de la part de la Cour de France; en un mot, M. de Montázet ne négligea rien pour remplir dans cette occasion importante les devoirs dont il était chargé.

Le Maréchal Daun, après l'avoir écouté avec beaucoup d'attention, parut peiné de ne pouvoir se rendre à ses représentations. On transcrira ici les propres paroles de ce Général, elles contribueront à faire connaître son caractère. « Vous me faites toujours très-grand plaisir, » dit-il à M. de Montazet, de me dire votre » sentiment, vous savez même que je vous le » demande avec confiance dans toutes les cir- » constances; mais j'ai des principes dont je

» ne saurais me départir, et les voici. Quand
» je suis dans un cas embarrassant, je consulte
» tous ceux dont je crois pouvoir tirer des
» secours, et je ne demande qu'à être éclairé;
» mais il faut, pour me décider, commencer
» par me convaincre, sans cela je me déter-
» mine par les lumières que Dieu m'a données:
» peut-être ne sont-elles pas les meilleures,
» mais il faut bien que je me contente de celles
» que j'ai. Il peut se faire que vous ayez raison
» de penser qu'il faudrait combattre le Roi de
» Prusse; mais comme j'y vois de trop grands
» dangers, je ne saurais prendre ce parti,
» d'autant que celui que prend l'ennemi favo-
» rise nos opérations en Silésie, et déterminera
» peut-être les Russes à s'y rendre plutôt qu'on
» ne l'avait espéré : voilà ma façon de voir.
» Encore une fois, je suis fâché de ne pas
» penser comme vous, et peut-être ne suis-je
» pas l'homme qu'il faudrait pour remplir l'ob-
» jet qu'on m'a confié; aussi fais-je des vœux
» bien sincères pour que l'Impératrice mette
» à la tête de ses armées un autre Général qui
» puisse mieux remplir les vœux de l'alliance,
» et travailler plus utilement que moi à ses
» intérêts particuliers : vous savez que je vous
» ai tenu souvent le même langage; selon toute
» apparence, mon caractère et ma façon de
» penser ne changeront point : au reste, la

» différence de nos opinions ne changera rien » certainement aux sentimens que j'ai pour » vous ». La conversation finit ainsi et par des complimens réciproques, et le Maréchal s'en tint à penser que des sorties fréquentes sur l'ennemi étaient ce qu'il y avait de mieux à faire. En conséquence, il en ordonna une, qui fut exécutée dans la nuit du 21 au 22 : elle produisit un bon effet, puisque l'ennemi ne tira pas un coup de canon sur Dresde depuis cette époque, parce que tous ses canons et ses mortiers furent encloués. Il abandonna même le 30 son entreprise sur Dresde; on ignore si ce fut la nouvelle de la prise de Glatz qui lui fit prendre ce parti, ou si ce fut parce qu'on avait brûlé et coulé à fond les subsistances qu'il avait sur l'Elbe près de Meissen et de Rissa.

Le Général Laudhon, se livrant toujours à son caractère entreprenant, avait en effet emporté d'assaut, le 26, la forteresse de Glatz. Ayant quitté son armée pour aller faire un tour au siége, il s'apperçut qu'il y avait dans la forteresse beaucoup de confusion causée par le fracas de l'artillerie, et que plusieurs déserteurs s'aidaient les uns les autres à descendre du haut des fortifications; cela lui fit juger qu'il ne devait pas y avoir de difficulté à emporter la place. Il demanda des gens de bonne volonté pour attaquer sur-le-champ, et il s'en présenta

présenta un grand nombre qui furent conduits par un Colonel d'artillerie, brave et intelligent. On se rendit maître des ouvrages : le Commandant se jeta précipitamment dans l'autre château avec la plus grande partie de son monde ; mais bientôt après, il battit la chamade, et se rendit prisonnier de guerre. Cet assaut coûta cent cinquante hommes aux Autrichiens ; la garnison était de près de trois mille hommes, il y avait dans la forteresse environ cent cinquante pièces d'artillerie.

Le Général Lascy, qui, sans doute, avait gémi de son côté de ce qu'on avait ainsi laissé insulter et incendier paisiblement la ville de Dresde, suivit de près le Roi dans sa retraite ; le Maréchal Daun se porta aussi sans délai sur Bischoffsverda, où il arriva le 2 août. Quant au Roi de Prusse, après avoir marché trois jours de suite en partant de Dresde, il passa l'Elbe vers Merchwitz à deux milles au-dessous de Meissen. Il y prit sa position, Groshayn derrière sa gauche, et sa droite vers l'Elbe. Les gens du pays disaient qu'il s'y fortifiait ; mais le Maréchal, jugeant au contraire qu'il n'y serait pas long-tems, partit de Bischoffsverda le même jour qu'il y était arrivé, pour aller camper derrière Budissin, la Sprée devant lui, et le corps de réserve à une demi-lieue en avant de sa ligne. M. de Lascy resta à Bocsdorff pour observer

le Roi de Prusse et couvrir Dresde; le Prince des Deux-Ponts resta sous cette place.

L'entreprise que fit le Roi sur Dresde n'était pas seulement imprudente, elle portait de plus avec elle un esprit de vengeance contre la Maison de Saxe, qui suffirait pour donner quelqu'atteinte à la gloire de ce Prince. Sans doute la guerre excuse les désordres, mais elle n'excuse que ceux qui peuvent être utiles à celui qui les commet. La ville de Dresde était soutenue par une armée plus nombreuse que celle du Roi; la garnison pouvait être rafraîchie continuellement, il était donc inutile de brûler cette place. Mais ce fut en se retirant que le Roi mit le comble à sa conduite; il fit détruire un grand jardin Royal qui était au dehors des faubourgs de Pirna, il en fit démolir les murailles de fond en comble. La nuit qui précéda son départ, il donna ordre à tous les charpentiers de son armée de couper les arbres qui formaient les allées, et entr'autres celle qui formait le plus beau mail qu'il y eut sûrement en Europe; il fit hacher l'orangerie, il fit briser de belles statues de marbre fort estimées, qu'on avait enfermées au commencement de la guerre; enfin, selon M. de Marainville, ces désordres étaient tels, qu'on aurait eu peine à les croire, si on ne les avait pas vus.

Le Général Laudhon bloquait et bombardait

alors la ville de Breslau. L'objet du Roi de Prusse était de sauver cette place, celui du Maréchal de soutenir Laudhon : les Autrichiens et les Prussiens marchèrent donc en même tems en Silésie. Le Maréchal Daun arriva le 6 à Liebenthal. Craignant que le Roi, qui avait chassé de Buntzlau les postes avancés de M. de Laudhon, ne le prévînt à Goldberg, le Maréchal s'y porta lui-même le 9; il passa la Katzbach; et se couvrant de cette rivière, il mit sa droite à une demi-lieue de la gauche de M. de Laudhon, qui, abandonnant son entreprise sur Breslau, avait pris son camp la veille vis-à-vis de Kroytsch : Goldberg était vis-à-vis la gauche du Maréchal.

Le Roi se voyant ainsi prévenu dans ce poste, établit son camp vis-à-vis de M. de Laudhon, et les armées passèrent la nuit à la portée du canon, séparées seulement par la Katzbach.

Le 10, à la pointe du jour, elles se mirent en bataille; et les Prussiens marchant par leur gauche, et les Autrichiens par leur droite, elles longèrent parallèlement la rivière jusqu'à Lignitz, où le Roi de Prusse établit son camp : le Maréchal campa vis-à-vis de lui sur le débouché de Lignitz à Breslau. M. de Laudhon, qui campait à la droite, avait été chargé d'occuper la veille Parckwitz; le 10, il se renforça dans ce poste, et le Général Lascy prit le même

jour sa position entre Goldberg et la gauche de l'armée : par conséquent les Autrichiens étaient maîtres absolus de la Katzbach, et le Roi ne devait pas se flatter de se réunir au Prince Henry, qui alors était campé sous Breslau. Les deux armées formèrent le 10, dans leur marche, un spectacle tout-à-fait imposant; elles cheminèrent à la même hauteur, toujours à la vue l'une de l'autre, et souvent à la petite portée du canon; et comme les bords de cette rivière sont élevés et découverts de part et d'autre, elles distinguèrent tous leurs mouvemens, qui furent parfaitement exécutés.

Les Russes, qui devaient, selon leurs promesses, être déjà rendus sous Breslau, n'avaient cependant pas encore passé l'Oder, et tout annonçait qu'ils allaient se conduire pendant cette campagne comme dans la précédente.

Le 13, les armées étant dans la position qu'on a indiquée, on avertit pendant la nuit le Maréchal Daun que le Roi de Prusse marchait sur Steinau. Le Maréchal donna ordre aussitôt à toute son armée de se porter à Parckwitz; mais il apprit pendant sa marche que le Roi revenait sur ses pas, et qu'il marchait à Goldberg. M. de Laudhon, qui faisait l'avant-garde, eut ordre de s'arrêter. Le Maréchal porta la plus grande partie de ses troupes à Kroystch; mais ayant jugé que l'ennemi était déjà trop en force

sur la rive droite de la Katzbach, pour qu'on pût l'y attaquer, il fit rétrograder son armée, et repassa sur la rive droite de la Neisse, petite rivière qui se jette dans la Katzbach au-dessous de Kroytsch, et dont il couvrit sa droite. M. de Montazet, qui jusqu'alors avait été avec M. de Laudhon, joignit le corps de Lascy à l'instant où ce mouvement rétrograde finissait. Il fut bien surpris de cette conduite du Maréchal; mais jugeant qu'il n'y avait plus rien à faire de ce côté-là, après avoir vu manoeuvrer une demi-heure l'avant-garde du Roi de Prusse avec l'arrière-garde de M. de Lascy, il se porta avec rapidité vers le Maréchal Daun, qu'il trouva à la tête de son armée, remontant la petite rivière de Neisse.

Le Roi, de son côté, cheminait parallèlement aux Autrichiens. M. de Montazet jugea que le projet de ce Prince était d'arriver à hauteur de Iauer en même tems qu'eux, et de marcher la nuit suivante à Striegau, afin de les devancer à Schweidnitz. Il en fit faire la réflexion au Maréchal, qui fut de son sentiment, et qui parla en même tems des griefs qu'il avait contre ceux qui auraient dû l'avertir de la marche du Roi sur Goldberg. M. de Montazet convint que c'était une faute de la part de ceux qu'il en avait chargés; mais il dit au Maréchal qu'il ne tenait qu'à lui de faire payer bien cher cette

entreprise au Roi de Prusse, parce que ce Prince entreprenait avec témérité une marche dans laquelle il pouvait perdre son armée.

Déterminé par M. de Montazet, le Maréchal repasse aussitôt la Neisse, pour aller barrer à l'ennemi les deux chemins dans lesquels il était en marche. La célérité avec laquelle les grenadiers Autrichiens et le corps de réserve repassèrent les défilés de la Neisse entre le village de Schlauphoff et celui de Brechelshauff, donna au Maréchal Daun tout le tems qu'il fallait pour faire occuper les hauteurs qui ferment le chemin de Goldberg à Iauer. L'artillerie fit autant de diligence que le corps des grenadiers; elle fut si promptement et si avantageusement placée, que l'ennemi fut obligé de faire halte, et qu'il prit le parti de camper à hauteur du village de Seichau, à un petit quart de lieue des Autrichiens : il appuya sa gauche à ce village, et sa droite à la montagne. De leur côté, les Autrichiens s'établirent en force dans la position où ils étaient, et la ligne resta en arrière du village de Hermsdorff. On passa le reste de la journée à reconnaître la position du Roi. Le lendemain, M. de Montazet, accompagné de son frère et de M. de Chiscowitz, examina encore plus particulièrement les moyens qu'il y avait d'attaquer l'ennemi; il vit qu'on pouvait l'approcher de très-près, et que le Roi s'était

mis dans un coupe-gorge : il en rendit compte à M. Daun. Faisant une nouvelle reconnaissance, il vit qu'on pouvait être caché par des bois comme à Hockirchen, pour attaquer la droite ; il pressa le Maréchal de ne pas perdre un instant pour attaquer, parce que le Roi devait déjà s'être apperçu de la faute qu'il avait faite ; mais M. Daun voulut lui-même s'assurer du pays et des points d'attaque. Cette précaution était nécessaire, sans doute, mais elle était bien tardive ; car l'ennemi ayant profité de l'obscurité de la nuit, repassa les terribles défilés de Goldberg, pour reprendre auprès de Lignitz la position qu'il occupait précédemment. L'armée Autrichienne reprit aussi son camp vis-à-vis de Lignitz ; ainsi les deux armées furent sous les armes et dans un mouvement continuel pendant trois fois vingt-quatre heures.

Revenu dans sa première position, le Maréchal conçut de lui-même le projet d'attaquer le Roi dans celle de Lignitz, qui était très-mauvaise. Il fit part de ses dispositions à M. de Montazet, et elles consistaient en trois attaques principales, l'une conduite par M. de Lascy, qui devait se porter sur le village de Lishhures, au flanc droit de l'ennemi ; la seconde par M. de Laudhon, qui devait se porter sur le village de Pstffendorff, pour attaquer le flanc gauche : l'armée entière, sous les ordres du Maréchal,

devait attaquer de front. Il y avait des troupes désignées pour une quatrième attaque, qui devait se faire conditionnellement. Ces dispositions étaient bonnes, mais la lenteur des Autrichiens les rendit infructueuses. Soit que le Roi fût averti de leur dessein, soit qu'il voulût changer de position, il partit à onze heures du soir : il rencontra dans sa marche M. de Laudhon, qui s'était déjà mis en mouvement; il y eut même entre le Roi et ce Général, un combat à la vérité très-court, mais très-vif. M. de Laudhon, qui ne combattit qu'avec quinze mille hommes, en eut plus de six mille tués ou blessés; il perdit soixante-quatorze pièces de canon et treize drapeaux ou étendards : l'ennemi ne perdit pas six cents hommes. Le Roi de Prusse fit faire aussitôt des réjouissances; il continua sa marche, et passa la Katzbach le même jour à Parchwitz.

M. le Prince de Ligne assure que le Maréchal Daun fut seul la cause de la défaite du corps de M. de Laudhon. Selon lui, M. de Laudhon, trop exact à sa parole, avait exécuté au pied de la lettre tout ce qu'il avait promis. Ceux des Autrichiens qui revinrent de ce combat sanglant, pleuraient de la douleur dans laquelle ils voyaient leur Général; ils pensaient moins à leurs blessures qu'à son chagrin d'avoir sacrifié malgré lui de braves gens qu'il avait

toujours menés à la victoire. Laudhon pensait qu'on serait parti et arrivé à l'heure convenue; il s'engagea par une suite des conventions de la veille, il combattit avec sa valeur ordinaire, et se fit battre par son honnêteté. Il continua le combat contre des forces supérieures, dans l'espérance de faire servir sa défaite à celle du Roi, qu'il s'imaginait à tout moment être attaqué à sa droite par le Maréchal Daun.

Quoiqu'il en soit, après cet échec que souffrit l'armée Autrichienne, le Roi de Prusse remplit en partie son objet. Il ne put pas se porter sur Schweidnitz, parce que le Maréchal Daun l'y prévint et lui ferma le passage; mais il se mit à portée de joindre son frère, qui observait les Russes, et il alla camper entre la petite rivière de Lohe et celle de Schweidnitz.

Nous avons suivi sans interruption les mouvemens des armées depuis leur départ de Dresde; jetons maintenant les yeux sur la situation générale des affaires, et voyons les fautes qui furent commises de part et d'autre. Il n'appartenait qu'à M. le Comte de Montazet d'en faire une critique judicieuse; les réflexions suivantes sont extraites de la lettre qu'il écrivit le 18 août à M. le Duc de Choiseul.

Selon lui, le Roi de Prusse avait couru des dangers auxquels un homme sensé ne s'expose pas sans avoir un profond mépris pour les gens

auxquels il a affaire. Ce Prince se proposait de gagner Schweidnitz par Goldberg, et il y aurait réussi sans les dispositions que M. de Montazet lui-même fit faire à l'armée des Autrichiens. Arrêté dans sa marche, le Roi prend une position où son armée aurait été entiérement détruite, si le Maréchal Daun avait eu l'audace nécessaire, et s'il se fût livré à l'impulsion que voulut lui donner l'Officier-Général Français. Le Roi regagne Lignitz. Les Autrichiens ayant fait la faute de lui laisser passer une fois la Katzbach, devaient-ils souffrir que ce Prince la passât impunément une seconde fois? Ils n'auraient même jamais dû lui laisser déborder le point de Wolau, qui est sur la rive droite de l'Oder; ils étaient toujours les maîtres de l'empêcher de gagner Schweidnitz et Breslau. Mais les talens du Maréchal Daun étaient au-dessous de l'objet qu'il avait à remplir, et il n'avait, comme on l'a déjà dit plusieurs fois, aucun Officier Autrichien à qui il pût se confier; car Mrs. de Lascy et de Laudhon commandaient presque toujours des corps particuliers. Lorsque le corps de Laudhon combattait seul contre toute l'armée du Roi de Prusse, le reste des troupes Autrichiennes ne fit aucun mouvement pour le dégager et pour remédier au plus grand inconvénient, qui était le passage de la Katzbach. Le lendemain même de cet

événement, on aurait pu se porter sur l'ennemi, et le combattre avec avantage; mais le Maréchal connaissait trop bien les qualités militaires qui lui manquaient, pour ne pas éviter toutes les occasions où il fallait du coup-d'œil, de l'activité et de la résolution. Il savait bien même qu'il ne trouverait pas dans son Quartier-Maître-Général, M. de Chiskowitz, de grandes ressources dans ce genre. C'est pour cela que le Roi de Prusse, avec trente ou quarante mille combattans, faisait face à une armée de cent mille hommes; il la harcelait même, et à la longue il l'aurait détruite sans combattre; car lorsque quarante mille hommes en font mouvoir cent mille, ceux-ci doivent essuyer le double de maux et de fatigue.

Le Roi avait encore un autre avantage sur les Autrichiens, c'était celui de ne se battre que lorsqu'il le voulait, à moins qu'il ne fût surpris comme il l'avait été à Hockirchen. Non qu'il s'éloignât de ses ennemis, ni qu'il cherchât des positions inattaquables, au contraire il se portait par-tout; et pourvu qu'il eût une issue, il était sûr d'en profiter, car il avait des qualités qu'il savait bien qui manquaient à son ennemi, la vivacité, l'adresse et la résolution. Les Autrichiens n'avaient donc pour eux que la valeur et la supériorité du nombre; mais *le premier de ces avantages est inutile quand on ne se*

bat pas, et le second est souvent à charge.

Il n'y avait d'ailleurs nulle harmonie dans l'armée Autrichienne ; la jalousie y régnait, et le Maréchal Daun y avait beaucoup d'ennemis. M. de Lascy n'en manquait pas, et M. de Laudhon en avait quelques-uns, mais de la *première trempe ;* ouvrage malheureux, dit M. de Montazet, des exaltations trop outrées de la Cour de Vienne en sa faveur.

L'Impératrice avait dit elle-même à M. de Montazet que cet Officier, à qui elle reconnoissait d'ailleurs des qualités, changeait de sentiment quatre fois par jour, et qu'il ne serait pas prudent de lui confier de grandes entreprises. A la vérité, le Prince de Kaunitz ne pensait pas de même ; mais, malgré le grand crédit qu'il avait sur l'esprit de l'Impératrice, il n'était pas vraisemblable qu'il changeât l'opinion de cette Princesse, sur-tout si elle était nourrie par la Maréchale Daun, femme adroite, insinuante, assidue, et qui avait un grand ascendant sur l'esprit de Marie Thérèse.

M. de Lascy donnait plus d'ombrage au Maréchal et à la Maréchale, parce qu'ils savaient que l'Impératrice en faisait grand cas ; mais ils étaient rassurés, peut-être même aidés par M. de Kaunitz, qui n'aimait que le Général Laudhon, et point du tout M. de Lascy. Ce Ministre avait cela de commun avec beaucoup

de gens de la Cour et de l'armée Autrichienne, ce qui doit paraître d'autant moins extraordinaire, que M. de Lascy n'avait point le caractère souple du Courtisan, mais qu'au contraire, suivant l'expression de M. de Montazet, il était un homme de fer. L'éloignement qu'on avait de part et d'autre pour ces deux Généraux, était donc ce qui faisait le principal appui du Maréchal Daun.

Dans son dernier combat avec le Roi de Prusse, M. de Laudhon s'était peut-être un peu trop aventuré, mais M. Daun n'avait fait aucun mouvement pour le dégager; peut-être même n'y aurait-il pas réussi quand il l'aurait entrepris, parce que le combat commença avant que l'armée eût passé la Katzbach, et qu'elle était éloignée du point de l'attaque de près d'un mille. Le tort qu'eut le Maréchal dans cette occasion, ce fut de ne pas faire avertir M. de Laudhon de la confusion qui se mit dans l'armée pendant la nuit, ce qui retarda de plus de quatre heures l'arrivée des troupes au rendez-vous qui leur avait été donné.

Un autre reproche que M. de Laudhon pouvait faire à son Général, c'était de lui avoir retiré huit bataillons et trois régimens de cavalerie, dont M. Daun pouvait bien se passer, et qui auraient été très-utiles à M. de Laudhon dans son combat contre le Roi de Prusse.

C'est cette volonté qu'avait M. Daun de tenir toujours tout son monde rassemblé, qui donna au Roi la facilité de passer la Katzbach à Goldberg. Si l'on n'eût pas fait rapprocher M. de Lascy de la gauche, ce Prince n'aurait jamais osé tenter ce passage.

Relativement aux Russes, le Comte de Montazet prévoyait que les Cours de Vienne et de Pétersbourg ordonneraient vainement à leurs Généraux de s'entendre et de travailler de concert, parce qu'ils se haïssaient mutuellement autant qu'ils se méprisaient. M. de Soultikoff le disait hautement, et parlait indécemment en public du Maréchal Daun : ce dernier était plus sage et plus modéré, mais il n'en pensait pas moins dans le fond de son ame.

D'un autre côté, M. de Fermer restait à l'armée Russe, malgré tout ce que la Cour de Vienne avait fait pour le faire renvoyer. C'était un homme très-fin, très-vindicatif, et qui avait dans son armée plus de crédit qu'on ne pensait. Malgré tout cela, on se flattait toujours que les Russes travailleraient de concert avec les Autrichiens, et qu'ils passeraient l'hiver en Silésie. M. de Montazet était bien loin de se le persuader, 1°. parce que, en général, les Moscovites avaient un grand intérêt à ne pas s'éloigner de la Vistule; 2°. parce que M. de Soultikoff et les autres Généraux ne pouvaient

pas desirer un arrangement qui les aurait mis dans la dépendance des Autrichiens, et qui les aurait empêchés de faire une guerre de pillage, qui était la seule chose qui les touchait. La tentative de M. de Laudhon sur Breslau les avait fort offensés, parce qu'ils pensaient qu'on avait voulu leur enlever une proie sur laquelle ils comptaient, et le Général Russe n'avait promis des secours à M. de Laudhon pour cette entreprise, qu'à condition de partager avec lui les contributions qu'on retirerait d'une ville aussi riche.

A tous ces inconvéniens se joignait celui de la dépendance presque continuelle dans laquelle le Maréchal était de sa Cour. Il y envoya M. de Pelegrini pour recevoir des ordres sur les projets ultérieurs de la campagne, qui se bornaient au siége de Schweidnitz, au cas que les Russes ne voulussent être d'aucun secours; peut-être même le Général n'était-il pas fâché d'avoir à sa Cour un homme qui pût plaider pour lui l'affaire de la Katzbach. Pour peu que les choses restassent dans l'état où elles étaient, il était à craindre que la fin de la campagne arrivât sans qu'on eût opéré aucune chose importante; il était même préférable qu'on laissât l'armée dans l'inaction, plutôt que d'entreprendre des choses nerveuses, car la machine n'était pas montée pour cela, et il aurait fallu lui donner

d'autres ressorts, pour la mettre à de certaines épreuves.

Vainement disait-on que le Roi de Prusse était détruit en grande partie; que ses troupes n'étaient plus les mêmes; qu'il était sans Généraux, etc.; cela pouvait être à un certain point, mais son esprit, qui animait tout, était toujours le même, et les Autrichiens étaient toujours plongés dans la même léthargie.

Il est vraisemblable que ces réflexions de M. de Montazet frappèrent vivement le Conseil du Roi de France, puisque ce Prince ordonna à M. le Duc de Choiseul de déclarer à M. de Staremberg, que, puisque M. le Maréchal Daun ne pouvait pas changer sa manière de faire la guerre, la France ne pouvait pas se ruiner, ni recommencer chaque année, à grands frais, une campagne dont il ne résultait pas plus d'avantages que des précédentes; qu'ainsi on le prévenait que, si avec la supériorité qu'il avait sur le Roi de Prusse, il ne remplissait pas cette année les vues de l'alliance, on s'occuperait des moyens de faire la paix l'hiver suivant. Ce langage était le même que celui que M. de Montazet avait été chargé de tenir à la Cour de Vienne au commencement de la campagne, et la Cour de Versailles paraissait alors très-disposée à exécuter cette résolution.

Avant de continuer la narration de ce qui

se passa entre l'armée du Roi et celle des Autrichiens, il faut voir ce qu'avait fait M. le Prince des Deux-Ponts en Saxe depuis qu'elles avaient quitté ce pays. La supériorité de ses forces sur celles du Général Hulsen, que le Roi avait laissé en Saxe avec dix ou douze mille hommes, mettait le Prince des Deux-Ponts en état d'attaquer le Général Prussien; il l'attaqua en effet dans le poste de Strehla. Voici la relation de ce combat; elle fut envoyée par M. le Comte de Marainville, qui, lors de l'arrivée de M. le Comte de Montazet à l'armée du Maréchal Daun, avait été reprendre ses fonctions dans l'armée de l'Empire.

Détail de l'affaire de Strehla, entre l'armée de l'Empire et le corps Prussien, commandé par M. de Hulsen.

« M. le Prince des Deux-Ponts ayant résolu
» d'attaquer M. de Hulsen dans le camp de
» Strehla, s'il y restait, a exécuté ce dessein
» avec succès. La réputation de ce camp, dont
» la situation est effectivement très-avantageuse,
» a sans doute donné à ce Général la confiance
» d'y attendre M. le Prince des Deux-Ponts.
» Ce Prince avait porté M. le Prince de Stol-
» berg près de Borna, avec un corps composé
» de huit bataillons et de six escadrons, pour

» attaquer les Prussiens par leur droite, qui
» était appuyée à une montagne boisée, dont
» l'accès est fort difficile, qui se nomme Dur-
» reberg. Le Général Kléefeld était un peu
» plus loin sur sa gauche, pour tourner tout-
» à-fait cette montagne avec deux bataillons
» d'infanterie réglée, un de Croates, trois com-
» pagnies de grenadiers, cinq escadrons de
» dragons, et quatre cents hussards. Le Géné-
» ral de Guasco, avec trois bataillons de gre-
» nadiers, trois bataillons de fusiliers, trois
» compagnies de carabiniers, et trois escadrons
» de cavalerie, devait seconder ces deux atta-
» ques par le front de la montagne, et l'armée
» devait soutenir toutes ces attaques par sa
» gauche, et occuper l'ennemi sur son front
» pour l'empêcher de porter trop de forces à
» cette montagne, qui était le point décisif de
» cette entreprise. Ces corps détachés se sont
» mis en mouvement vers dix heures du soir,
» et toute l'armée vers minuit, afin qu'on pût
» entamer cette affaire à la pointe du jour :
» tout s'est exécuté avec beaucoup d'ordre et
» de précision. L'ennemi a commencé à ca-
» nonner ces corps dès la pointe du jour, à
» quatre heures du matin. L'artillerie qui cou-
» ronnait cette montagne, et qui était fort
» nombreuse, a fait un feu terrible, sans que
» pendant plus d'une heure de tems nous pus-

» sions le leur rendre, parce que nous avions
» à monter la rampe de ces hauteurs. Ce n'est
» que lorsque M. le Prince de Stolberg s'est
» rendu maître d'une butte où il y a un moulin
» à vent, sur laquelle l'ennemi avait du canon
» et de l'infanterie, qu'il a pu faire usage de
» son artillerie. Le Général Guasco avait de
» son côté quelques buttes d'où il a favorisé
» avec son canon l'attaque du Prince de Stol-
» berg. Lorsque ce Prince a été maître de celle
» du moulin à vent, il s'est trouvé au niveau
» de l'ennemi, qui a été obligé de se retirer
» sur la lisière du bois qui couvre le sommet
» de la montagne. Il a fait marcher son infan-
» terie droit à celle des Prussiens; la mous-
» queterie a commencé alors à devenir très-
» vive et très-meurtrière. Le Général Kléefeld
» a attaqué la montagne par le flanc, et a très-
» bien secondé le Prince de Stolberg : il a fallu
» chasser l'ennemi pied-à-pied dans le bois.
» Le feu de mousqueterie a duré près de
» quatre heures, au bout du quel tems l'en-
» nemi s'est décidé à faire sa retraite à la fa-
» veur des bois, qui sont assez considérables
» dans cette partie. Le corps de M. de Guasco
» a commencé à en venir à la mousqueterie
» peu de tems après ceux dont on a parlé ci-
» dessus, et a également poussé l'ennemi dans
» le bois.

» M. de Hulsen avait garni d'infanterie les » retranchemens que M. le Prince Henry avait » faits l'année passée à la gauche, et il n'a » pas osé les dégarnir, malgré le besoin qu'il » en aurait eu pour renforcer sa droite. M. le » Prince des Deux-Ponts avait mis en bataille » dans la plaine, à cette intention, une partie » de son infanterie et de sa cavalerie, pour » contenir cette gauche des Prussiens.

» On doit dire à la gloire des troupes de » l'Empire, qui ont été mêlées avec les Autri- » chiennes, qu'elles ont montré une valeur et » une volonté beaucoup au-delà de ce qu'on » en attendait; les Officiers-Généraux Autri- » chiens qui les ont conduites, en ont été ex- » trêmement contens. Il y a entr'autres le ré- » giment de Wurtzbourg et celui des Deux- » Ponts, du Cercle du Haut-Rhin, qui ont fait » admirablement. Le premier a perdu infini- » ment; il y a une de ses compagnies de gre- » nadiers à qui il n'est resté que dix-huit » hommes. Un de ses bataillons s'est trouvé » attaqué en même tems par de l'infanterie » et de la cavalerie; il a formé sur-le-champ » un bataillon carré, qu'ils n'ont pas pu en- » tamer. Il y en a un du régiment des Deux- » Ponts qui a été réduit à cent cinquante » hommes.

» On ne sait point encore au juste à quoi

» monte notre perte, mais on croit qu'elle
» peut bien aller à deux mille hommes, ainsi
» que celle de l'ennemi. Cette affaire a été
» d'une espèce à ne point procurer beaucoup
» de trophées au vainqueur, parce que c'est
» une affaire de poste où l'ennemi avait l'avan-
» tage des bois pour faire tranquillement et
» sûrement sa retraite par les chemins dont
» ils sont traversés ; aussi ne lui a-t-on pris
» que trois pièces de canon de six livres. Cela
» ne donnera pas un air d'éclat à cette affaire,
» quoiqu'on puisse dire qu'on en a guères vu
» de plus vives et de plus continues que celle-
» ci : le feu de mousqueterie a duré près de
» quatre heures, comme celui d'une réjouis-
» sance.

» M. le Prince des Deux-Ponts a eu plus
» d'un objet dans le parti qu'il a pris d'attaquer
» M. de Hulsen. L'un était de mettre les trou-
» pes de l'Empire à l'épreuve, pour savoir sur
» quoi il pouvait compter ; un autre était de
» corriger les Prussiens de leur trop grande
» confiance et du peu de cas qu'ils paraissaient
» faire des troupes de l'Empire ; et enfin, il
» espérait que les avantages de cette entre-
» prise seraient plus considérables qu'ils ne
» l'ont été : il voulait d'ailleurs la tenter avant
» que l'ennemi eût gagné le camp de Torgau
» qu'on regarde comme inattaquable. Le pre

» mier objet doit satisfaire M. le Prince des
» Deux-Ponts; le deuxième doit en avoir im-
» posé aux Prussiens, qui auront vraisembla-
» blement plus d'estime actuellement pour les
» troupes de l'Empire; le troisième n'a pas
» eu toutes les suites qu'on en espérait, à cause
» de la quantité de bois qu'il y a dans cette
» partie, ce qui a sauvé l'ennemi. Il n'y a rien
» à desirer du côté de la gloire des armes,
» elle est entière. L'ennemi a été déposté de
» tous les endroits qu'il avait occupés, qui
» étaient extrêmement avantageux; le champ
» de bataille nous est resté, l'ennemi a été
» mis en fuite, et a été suivi plusieurs lieues
» par nos troupes légères soutenues par quel-
» que cavalerie. M. le Prince des Deux-Ponts,
» parfaitement secondé par M. le Général de
» Hadeck, avait fait d'excellentes dispositions;
» elles ont été exécutées avec une précision
» qu'on n'a guère vu encore dans de pareilles
» attaques. M. le Prince de Stolberg et M. de
» Guasco s'y sont acquis beaucoup d'honneur
» par leur intelligence et leur bravoure.

» On peut dire, sans prétendre diminuer la
» valeur et le zèle de personne, que si les
» intentions de M. le Prince des Deux-Ponts,
» ainsi que les différens ordres qu'il a envoyés,
» avaient été exécutés avec moins de lenteur,
» ou peut-être avec moins de sagesse, cette

» affaire aurait coûté beaucoup plus de monde
» à M. de Hulsen, et aurait pu être encore
» plus avantageuse qu'elle ne l'a été ».

Si, profitant de l'avantage qu'il venait de remporter, M. le Prince des Deux-Ponts eût envoyé un détachement sur Berlin; s'il n'eût fait même que de menacer cette Capitale du Roi de Prusse, il aurait opéré une diversion très-favorable aux Autrichiens : au lieu de cela, il envoya à Vienne un Officier, pour demander les ordres de cette Cour. Cependant, comme on le verra dans la suite, ce Prince ne resta pas dans l'inaction.

L'armée du Maréchal Daun, toujours campée aux environs de Schweidnitz, se disposait à en faire le siége. M. le Comte de Choiseul ayant demandé à M. de Montazet ce qu'il pensait de cette opération, celui-ci répondit qu'il avait déjà dit et écrit plusieurs fois à sa Cour, à l'Impératrice elle-même et à M. de Kaunitz, que les Autrichiens pouvaient tout entreprendre en Silésie avec le secours des Russes, mais que, sans leur secours, toute tentative deviendrait dangereuse. Les forces réunies du Roi de Prusse, étaient à-peu-près égales à celles de l'armée du Maréchal Daun; le Roi était chez lui et au milieu de ses places, et il ne pouvait éprouver aucune difficulté pour ses subsistances. Celles des Autrichiens, au contraire, pouvaient

devenir très-incertaines; et le Roi voulant ou les combattre, ou leur faire lever le siége, pouvait arriver jusqu'à un mille d'eux avec toutes ses forces, se séparer pendant la nuit, se porter sur leurs flancs sans donner à connaître quelle était sa principale attaque; enfin, les Autrichiens avaient tout à craindre dans une circonstance où la célérité des mouvemens et la résolution prompte d'un Général pouvaient faire le salut ou la perte d'une armée.

Le Prince Henry, qui venait de se joindre à son frère entre la Lohe et la Schweidnitz, rendait encore l'entreprise de ce siége plus difficile.

Aussitôt que leurs forces furent réunies, ces deux Princes quittèrent, la nuit du 29 au 30 août, le camp que le Roi occupait près de Breslau, entre les deux rivières précédemment désignées, et ils se dirigèrent vers les Autrichiens, qui campoient à Guntzendorff, près de Schweidnitz. Le Roi parut le 30 avec son armée à une demi-lieue de Zobten, et il repoussa les postes avancés des Autrichiens jusqu'au hameau de Floriensdorff, entre Strehlitz et Guhrau. M. de Lascy, qui campait entre la Schweidnitz et le Zobtemberg près de Gohlau, avait placé M. de Printano en avant de lui à Zobten. Il marcha avec son corps, pour le soutenir ainsi qu'on en était convenu; il était aussi

convenu que dans cette circonstance le Maréchal passerait la Schweidnitz, pour soutenir le Général Lascy. Le Maréchal Daun, qui allait reconnaître quelques champs de bataille, lorsqu'il apprit, par un Aide-de-Camp de M. de Lascy, la nouvelle de la marche du Roi, continua cependant sa promenade, qui le mena vers Zobten. A peine eut-il fait une demi-lieue, qu'il vit arriver ses troupes légères suivies de très-près ; alors il donna des ordres pour faire marcher son armée. Les différens rapports qu'il reçut successivement, le mirent dans l'embarras ; les champs de bataille qu'il avait voulu reconnaître, furent déclarés mauvais ; les chemins étaient difficiles ; les points où il fallait se porter pour prévenir l'ennemi et le combattre, furent jugés trop éloignés : tout cela détermina M. le Maréchal Daun à faire arrêter la tête de son armée sur les hauteurs de Domantze, après avoir passé la Schweidnitz. L'armée y resta depuis huit heures du matin jusqu'à quatre du soir, à la tête de ses ponts, attendant des avis de la marche du Roi, qui tendit son camp à la portée du canon de M. de Lascy. Le Maréchal Daun en étant informé, se détermina à renvoyer dans le camp de Guntzendorff les troupes qui en étaient sorties ; M. de Lascy eut ordre de quitter pendant la nuit sa position de Zobten, et d'aller

couvrir la tête des ponts sur la hauteur de Domantze, que l'armée venait de quitter. Bientôt après il eut ordre de se porter directement sur Bogendorff, où le Maréchal Daun se proposait d'aller camper lui-même le 31, si le Roi de Prusse continuait de marcher. En effet, la droite des Autrichiens fut appuyée à Bogendorff, et la gauche à Guntzendorff; M. de Lascy fut placé sur le flanc droit, et M. de Laudhon sur le gauche. Cette position était peu avantageuse, et le Roi de Prusse aurait pu priver les Autrichiens de leurs subsistances, à moins qu'ils n'en eussent reçu de la Bohême.

Il paraît que le Roi de Prusse ne fit tous ces mouvemens que pour faire quitter aux Autrichiens la position qu'ils occupaient auprès de Schweidnitz, et pour s'en rapprocher lui-même. Ce Prince campa le 1er. septembre entre la Schweidnitz et le Ruhberg, Groditz devant son front. Il avait pris, de l'armée de son frère, vingt-huit bataillons, deux régimens de cuirassiers, deux de dragons, et quelques escadrons de hussards, avec cent deux pièces de canon; le reste du corps du Prince Henry avait été donné au Général Goltze, qui s'était porté vers Glogau : ainsi les Russes n'avaient plus personne devant eux.

Le 4, le Roi porta sa gauche sur les hauteurs d'Iawernitz, et sa droite vers Tschehen,

hameau de Puschkau, tenant Striegau par un corps détaché. Cette nouvelle position avait entr'autres trois grands avantages pour les Prussiens; elle coupait la communication des Autrichiens avec les Russes; elle bloquait, pour ainsi dire, les premiers dans le petit coin qu'ils occupaient au pied des montagnes, et les empêchait de rien retirer du plat pays; enfin elle coupait la communication qu'ils pouvaient avoir avec la Lusace par Iaver, Goldberg et Lowemberg. Pour prendre cette position, le Roi avait marché à cent quinze pas des postes avancés des Autrichiens dans une plaine rase, et prêtant continuellement le flanc gauche. M. Daun ne pouvait plus sortir de la sienne que pour aller attaquer le Roi, ou pour entrer dans les montagnes qui étaient derrière lui. Les Russes seuls auraient pu le dégager du mauvais poste où il s'était laissé rejeter; mais on a vu combien peu il pouvait espérer d'être secouru par les troupes de cette nation.

Le Roi fit attaquer le village de Arnsdorff, qui était à deux mille cinq cents pas du front du camp des Autrichiens; il était soutenu du corps de M. Beck. Les Autrichiens restèrent maîtres du village; ils y perdirent quatre cents hommes, et les Prussiens un plus grand nombre.

Le poste de Landshut paraissait fort important au Roi de Prusse; ce Prince marcha par

sa droite. Le 11, de grand matin, il replia tous ses petits corps, et alla de l'autre côté de Bolkenhayn. Deux heures de plus l'auraient rendu maître de ce poste et des magasins des Autrichiens; mais le Général Laudhon, qui connaissait parfaitement ce pays, l'arrêta très-à-propos par la position qu'il prit à Rechenau. L'armée le suivit. Le Général Lascy se porta à Landshut. Dans la nouvelle position qu'elles occupaient, les deux armées n'étaient éloignées l'une de l'autre que de la demi-portée du canon; elles étaient à la vérité séparées par des ravins très-difficiles : elles se canonnèrent une demi-heure avant d'asseoir leur camp, et la nuit mit fin à la canonnade.

Le lendemain matin, le Roi s'étant apperçu que le corps du Prince de Lewenstein, qui avait suivi son arrière-garde, s'était placé trop près de son flanc gauche en avant de Hohenfriedberg, alla l'attaquer à la pointe du jour, et le força de quitter ce poste. La canonnade fut très-vive; il y eut même un feu de mousqueterie, et l'action dura environ une heure et demie. Les Autrichiens y perdirent un Colonel et six cents Croates. Le reste du jour se passa à examiner les positions de part et d'autre. Jamais deux armées ennemies n'avaient été campées à une si grande proximité. Le Roi s'étant apperçu que sa droite était exposée,

parce qu'il n'avait pas fait occuper une hauteur qu'il avait sur son flanc, remédia bientôt à cet inconvénient, en y portant sept à huit bataillons avec beaucoup d'artillerie.

Les Autrichiens, de leur côté, ainsi enfoncés dans la montagne autour du village de Reichenau, tenaient Landshut et Freyburg, l'un pour leur communication avec la Bohême, l'autre pour entrer dans le plat pays de la Silésie, quand les circonstances l'exigeraient.

M. le Maréchal Daun, Mrs. de Lascy, de Laudhon et de Montazet examinèrent de très-près la position du Roi de Prusse. Ils trouvèrent qu'il était inattaquable par son front, mais qu'on pouvait le tourner et l'obliger de combattre désavantageusement. Il fut résolu qu'on l'attaquerait le 17; mais le Maréchal Daun ayant voulu, pour plus grande sûreté, faire connaître aux Généraux ce qu'ils avaient à faire, différa selon son usage. L'attaque devait se faire le 18, et le Roi décampa dans la nuit du 17 au 18; ce qui fit croire à M. de Montazet qu'il avait dans l'armée Autrichienne quelque espion du premier ordre, car ce n'était pas pour la première fois qu'il décampait aussi à propos.

Il marcha par sa gauche, laissant Hohenfriedberg à sa droite, et longeant toujours à la petite portée du canon le pied des hauteurs

que les Autrichiens occupaient depuis Freyburg jusqu'à Bogendorff, où il passa le défilé de ce village, qui était très-mauvais. Il monta ensuite sur les hauteurs de Hohengiersdorff, pour s'y établir ; il repoussa le corps de M. de Riff, et il culbuta trois bataillons de grenadiers que le Maréchal Daun y avait envoyés. Les grenadiers y perdirent près de deux cents hommes et tous leurs canons. Le Roi ne se contenta pas d'occuper les hauteurs de Hohengiersdorff; il passa les défilés de ce nom, pour pouvoir déboucher le lendemain plus à son aise. Ainsi finit la marche la plus extraordinaire et la plus longue qu'on eut faite depuis long-tems. L'armée du Roi marcha, sans s'arrêter, toujours sous le canon des Autrichiens, ayant à la droite de son arrière-garde le corps de M. de Laudhon, qui fut joint par celui de M. Beck avec des troupes fraîches, et toute l'armée Autrichienne depuis les hauteurs de Hohenfiedberg jusqu'au ravin de Bogendorff, toujours à quinze cents pas de son flanc droit.

M. le Maréchal voyant alors que l'ennemi le tournait, et qu'il était rentré dans les montagnes pour lui couper sa communication avec la Bohême, marcha tout de suite, et se porta jusques vers le village de Seitendorff, où il porta sa droite. Le Roi, de son côté, porta sa gauche jusques à hauteur et en avant du

village de Timansdorff. La nuit arriva ; les deux armées firent halte jusqu'à la pointe du jour que celle du Roi de Prusse se mit en bataille devant celle des Autrichiens à la portée du canon. Si le Roi eût attaqué alors le Maréchal Daun, il aurait eu de l'avantage sur lui, car les corps de Lascy et de Laudhon n'avaient pas encore joint, et n'arrivèrent que vers les dix heures. Une partie du corps de Laudhon vint à l'armée du Maréchal ; le reste renforça le corps de Lascy, qui se porta sur le flanc gauche de l'ennemi par le chemin de Friedland à Schweidnitz, de manière que le Roi fût contenu et arrêté par la position des Autrichiens. Il feignit cependant de vouloir les attaquer ; il les canonna assez vivement pendant une demi-heure, ensuite il se retira et prit son camp vis-à-vis d'eux à la petite portée du canon. Il fit ensuite marcher par ses derrières des troupes qui entrèrent dans la montagne ; la plus grande partie des rapports disaient que ces troupes marchaient vers Thanhausen et Bronau (1).

Indépendamment des grenadiers qui avaient péri dans cette marche, et de l'artillerie que les Autrichiens avaient perdue, ils perdirent

(1) Le Maréchal Daun établit son quartier-général à Sorgau.

aussi cent carabiniers dans une charge vive que fit M. Daijasas contre les deux lignes de l'ennemi, qu'il perça auprès du défilé de Bogendorff; et s'il eût été soutenu, peut être cette attaque aurait-elle été nuisible au Roi de Prusse (1). L'audace et la rapidité de ses manœuvres, la lenteur et la timidité de celles du Maréchal Daun, tout enfin achevait de détruire de plus en plus la confiance que l'armée Autrichienne avait en son Général. Lui-même il perdit l'espoir de se voir soutenu par les Russes, en apprenant que la santé de M. de Soultikoff l'avait obligé de remettre le commandement de cette armée à M. de Fermer : on a déjà dit que ce dernier avait des raisons personnelles pour être moins favorable que tout autre aux desirs et aux intérêts de la Cour de Vienne. Le nouveau Général promit cependant d'entreprendre le siége de Glogau, si les Autrichiens voulaient lui fournir de l'artillerie et quarante mille hommes. Il s'en tenait à cette opération; c'était-là son dernier mot, et c'était dire qu'il ne voulait absolument rien entreprendre.

(1) Il paraît que dans la marche hardie et même dangereuse que fit ce Prince le 17, son objet principal était de s'emparer, à quelque prix que ce fût, des hauteurs de Hohengiersdorff, qui lui étaient nécessaires pour rediviser ses forces, et soutenir en même tems la Saxe et la Silésie.

M.

M. le Comte de Montazet, vivement affligé des détours qu'employaient les Moscovites depuis le commencement de la campagne pour rester dans l'inaction, écrivit à M. le Duc de Choiseul qu'il était plus que jamais de son avis sur le parti sage qu'il avait conçu de songer sérieusement à la paix, car tout semblait annoncer que les choses resteraient comme elles étaient, du moins pendant le reste de cette campagne.

Dans cet état des choses, le Maréchal conçut de lui-même un projet plus audacieux qu'on ne devait l'attendre; c'était d'envoyer insulter Berlin par le Général Lascy. Il en fit part à M. de Montazet, et lui demanda son sentiment. Celui-ci renouvela les assurances qu'il lui avait données plus d'une fois dans le cours de la campagne, que sa Cour ne voulait gêner en rien les opérations de l'armée de l'Impératrice; qu'il avait des ordres de n'appuyer sur rien. Alors le Maréchal lui répartit que c'était l'avis de M. de Montazet qu'il demandait, et non pas celui de l'homme du Roi, l'Impératrice lui ayant ordonné de n'avoir rien de caché pour lui; et de le consulter dans toutes les circonstances. Encouragé par ce langage, M. de Montazet dit au Maréchal avec sa franchise ordinaire, que le projet sur Berlin ne lui paraissait pas convenable, parce qu'il fallait mettre les Russes

de la partie, ou s'attendre à les choquer, puisqu'ils s'étaient offerts pour faire cette expédition de concert avec les Autrichiens ; que M. de Lascy pourrait à peine toucher barres ; qu'il se trouverait peut-être fort embarrassé pour se retirer ; et qu'enfin ce serait donner au Roi de Prusse l'idée de se reporter sur la Saxe. Mais que feriez-vous donc à ma place pour ne pas rester dans l'inaction, lui dit le Général? Après plusieurs instances semblables, M. de Montazet lui répondit qu'il ne balancerait pas à faire le projet de dégager la Saxe entièrement; il y avait deux moyens pour y parvenir, l'un, en laissant vers Landshut trente mille hommes, de marcher rapidement avec l'armée à Torgau, pour y attaquer aussitôt le Général Hulsen, et s'emparer de la rive gauche de l'Elbe, pour que le Roi de Prusse ne pût y revenir. Le second moyen était de porter rapidement aussi le corps de M. de Lascy sur Torgau, et de le faire agir, sans perdre un moment, de concert avec l'armée de l'Empire, qui pouvait préparer d'avance le passage de l'Elbe. M. de Montazet ajouta que rien ne lui paraissait plus facile que d'écraser le Général Hulsen sous Torgau, supposé qu'il y restât, et de s'emparer de ce poste ; si le Général Prussien s'en retirait avant l'arrivée de M. de Lascy, et qu'ainsi les Autrichiens seraient maîtres du cours de l'Elbe jusqu'à Dessau. M. de

Montazet dit encore que si on ne s'emparait de Torgau avant le départ des Russes, les Autrichiens seraient obligés de passer l'hiver dans le camp de Plauen, où ils perdraient, comme l'année précédente, au moins trente mille hommes par les maladies; que le Roi de Prusse pouvait les prévenir dans les environs de Dresde, brûler tous les villages entre les montagnes et le ravin de Plauen, afin d'en faire un désert, et rendre insoutenable la position que les Autrichiens avaient occupée l'hiver précédent : ce projet était inhumain, sans doute, mais le Roi était capable de l'exécuter.

Le Maréchal fut frappé des observations de M. de Montazet; il lui dit cependant qu'il n'était pas le maître de quitter la Silésie avec le gros de l'armée sans les ordres de sa Cour; qu'il n'avait d'ailleurs aucun droit de faire agir l'armée de l'Empire avec le corps de M. de Lascy, puisque M. le Prince des Deux-Ponts était le maître absolu de ses opérations; qu'il ne savait pas même quels étaient ses projets : ainsi les moyens de reprendre la Saxe parurent impraticables au Maréchal Daun, quoiqu'il les eût trouvés fort raisonnables.

Il ignorait alors, ainsi que M. de Montazet, ce qui s'était passé dans ce pays depuis le combat de Strhela.

M. le Prince des Deux-Ponts, voulant pour-

suivre l'avantage qu'il avait remporté sur le Général Hulsen, avait marché sur Torgau, où celui-ci s'était retiré, et de concert avec le Duc de Wurtemberg, il l'avait forcé d'abandonner cette place. Hulsen perdit plus de six cents hommes dans sa retraite, et il laissa dans Torgau beaucoup d'artillerie et de pontons. La garnison fut prisonnière de guerre. De Torgau, le Général Hulsen marcha sur Wittemberg; le Prince des Deux-Ponts le suivit. Il attaqua la place en règle, et il la prit : la garnison fut aussi prisonnière de guerre.

Tandis que cette dernière expédition se faisait en Saxe, les affaires étaient entièrement changées en Silésie. De concert avec les Russes, les Autrichiens avaient résolu de faire capituler Berlin; le Général Lascy avait été détaché pour cet objet de l'armée principale, avec quinze mille hommes. Il devait se porter, selon ce qui lui paraîtrait plus convenable, ou en Saxe ou sur Berlin; c'était le Général Totleben qui commandait les Russes qui marchaient à cette Capitale du Roi de Prusse. Le Général Fermer ayant reçu de sa Cour l'ordre exprès de ne pas rester dans l'inaction, avait entrepris le siége de Colberg; et le Maréchal Daun, prévoyant bien que tous ces mouvemens feraient abandonner la Silésie au Roi de Prusse, se tint prêt à suivre ce Prince par-tout où il se porterait.

Ainsi le théâtre de la guerre allait changer; et s'il eût été possible de changer en même tems quelques ressorts de la grande machine, on aurait pu prévoir des événemens consolans; mais depuis quatre ans, on voyait des choses si extraordinaires, qu'on ne pouvait, selon M. de Montazet, avoir aucune confiance dans les opérations des Autrichiens : elles dépendaient de beaucoup trop de têtes, et ce n'était pas là encore le plus grand inconvénient.

Le Roi quitta le 6 octobre la position qu'il occupait aux environs de Schweidnitz, et il marcha pendant la nuit par un tems effroyable. Les Autrichiens, qui étaient encore à Sorgau, observèrent ce Prince dans la matinée du 7, et ils le virent terminer sa marche vers midi dans les environs de Striegau : tout annonçait qu'il allait au secours de son pays et de ses troupes, qui étaient éparpillées et poussées en Saxe et dans les environs de Berlin. Le Roi continua sa marche le 8 au matin. Les Autrichiens quittèrent Sorgau le même jour, et ils allèrent camper à Lauterbach dans les environs de Laugen-Kelmsdorff, qui est le grand chemin de Schonau. M. le Maréchal Daun, qui avait laissé M. de Laudhon en Silésie avec le corps qu'il y commandait précédemment, était obligé de cheminer par la montagne, pour ne pas se trop approcher des Prussiens, qui lui étaient

supérieurs en nombre. Le Roi arriva le 9 avec toutes ses forces à Hainau; il en partit le 10 pour se porter vers Krikenau : le même jour, les Autrichiens campèrent aux environs de Neyland, ils y séjournèrent le 11. Le corps de M. Beck était à Buntzlau sur le Bober, et les grenadiers à Loewemberg.

Pendant toutes ces marches, celle qui se faisait sur Berlin, quoiqu'avec beaucoup de lenteur, ne fut cependant pas sans succès. MM. de Lascy et de Totleben, y arrivèrent chacun de leur côté; ils se concertèrent pour attaquer le 9 les Prussiens, que le Général Hulsen avait conduits de Vittemberg, aux environs de Berlin; mais M. de Totleben, qui avait plus d'envie de tirer de l'argent de son expédition, que de se battre, traita pendant la nuit du 8 au 9 avec les Magistrats de Berlin; tandis que M. de Lascy, faisait les dispositions pour attaquer. La ville offrit un million d'écus de contributions; mais le Général Russe en exigea deux, il dit même à M. de Lascy, qu'il prendrait toute cette somme, parce que sa cour en était d'accord avec celle de Vienne. Les Russes gaspillèrent les habits qu'ils trouvèrent dans les magasins, il y en avait pour plus de cent mille hommes. Ils jettèrent dans les rivières une grande quantité d'armes, ils détruisirent des manufactures, des moulins

à poudre, et plusieurs autres établissemens royaux, et ils enlevèrent tous les bestiaux; Charlottenbourg fut entièrement pillé et saccagé. Ce Général Totleben, qui passait alors pour le premier militaire de l'armée Russe, avait cependant commencé à servir l'année précédente; selon M. de Montazet, c'était un aventurier qui ne voulait que gagner un million par campagne, il avait cela de commun avec M^rs. de Fermer, de Soultikoff et autres. C'étaient cependant les opérations militaires de ces hommes là, qui devaient donner la paix à l'Europe. L'année suivante, Totleben, accusé d'avoir été l'espion du Roi de Prusse, fut arrêté, mis aux fers et gardé à vue; et s'il n'avait pas commis le crime dont on l'accusait, au moins tous ceux, qui le connaissaient, disaient-ils qu'il en était très-capable.

Le Roi, qui avait continué sa marche, était le 10 à Sagan. Il se dirigea sur Guben; les Autrichiens qui étaient le 10 à Naumbourg, arrivèrent le 15 à Hotendorff. De Hotendorff, ils se portèrent en trois marches longues et pénibles, à Bernsdorff, et trois jours après sur Torgau, où ils arrivèrent le 22. M. de Lascy occupait ce poste avec son corps, depuis le 21; il était parti de Berlin le 12, aussitôt que les Russes eurent tourné leur marche du côté de la Poméranie. Les Autrichiens, qui

avaient ainsi prévenu le Roi de Prusse sur l'Elbe, campèrent sur la rive droite de ce fleuve. Le même jour 22, ce Prince était à Schouvalda, il s'y était rendu de Luben, par Luckau et par Dahme.

Il paraît que le Roi ne craignait pas que les Russes et les Suédois lui fissent beaucoup de mal en Poméranie, puisqu'il n'envoya point de troupes pour s'opposer à leurs progrès; il ne laissa aussi en Silésie, qu'un corps composé de deux régimens de cavalerie, et de vingt-quatre bataillons, sous les ordres de M. Goltz, pour s'opposer aux entreprises de l'armée de Laudhon, qui était de quarante mille hommes. Ce Prince se proposait de diriger tous ses efforts contre l'armée de Daun.

L'armée de Laudhon, ne fit rien de remarquable pendant tout le reste de la campagne.

Le Général Daun, aurait pu avoir quelque avantage sur le Roi de Prusse, si son armée, celle de l'Empire, et le corps de Wurtemberg, n'avaient formé qu'une armée conduite par un seul Général; mais M. de Wurtemberg, se croyait au moins aussi habile que le Prince de Deux-Ponts, ce dernier regardait l'autre comme un écolier, et il n'y avait pas entr'eux une grande intelligence. D'ailleurs le Prince de Deux-Ponts, craignait toujours que le Maréchal Daun, ne l'exposât trop; le Maréchal

de son côté, disait qu'il n'avait aucun droit sur ces deux corps, dont peut-être il ne faisait pas grand cas; ainsi les espérances, qu'on avait pu se former quelque tems auparavant, commençaient à s'évanouir.

L'armée Autrichienne quitta les environs de Torgau, et campa le 25 octobre à Grosvig, elle en devait partir le 26 pour se porter en deux marches, vis-à-vis de Wittemberg. Le Prince des Deux-Ponts, devait y rester jusqu'au moment où les Autrichiens l'auraient remplacé. Le Duc de Wurtemberg, dont l'armée était à Halle, vint à Grosvig pour s'aboucher avec le Maréchal Daun; il y reçut un courier par lequel on l'avertissait que les ennemis avaient passé la Saala, au-dessous de Berneboug; un second courier lui apprit que le corps de ses troupes légères, placé à Kothen, avait été obligé de se replier jusqu'à Lobegun, qui n'est qu'à une petite lieue de Halle. Ces mouvemens parurent d'autant plus extraordinaires au Duc et au Maréchal, qu'ils étaient persuadés qu'aucune troupe Prussienne n'avait encore dépassé Magdebourg. Le Duc de Wurtemberg partit aussitôt, assurant M. Daun, qu'il combattrait l'ennemi, pourvu qu'il ne fût pas plus fort que lui, et que dans le cas où il serait forcé de quitter la position de Halle, il se reployerait sur Leipsick, où il se

maintiendrait ; ce fut-là le résultat de l'entrevue.

Le même jour, M. le Maréchal reçut un courrier du Prince des Deux-Ponts, qui lui apprenait que le Roi avait fait jeter un pont dans les environs de Dessau, et qu'il commençait à passer l'Elbe ; le Maréchal répondit aussitôt au Prince ; qu'il avait à portée de lui, à Pretsch, le corps de réserve et les grenadiers de l'armée, qu'il espérait que le Prince en ferait usage, pour lui donner le tems d'arriver, que de son côté, il irait le joindre diligemment avec le gros de son armée. Un second courier, envoyé le même jour, apprit au Maréchal Daun, que l'ennemi semblait vouloir jeter un pont à Cosvig, que le Prince de Deux-Ponts prenait le parti de marcher à Dubben, sur la Moldau, d'où il se porterait sur Leipsick, où il comptait faire face à l'ennemi, supposé que cela lui fût possible ; ainsi l'armée de l'Empire et celle du duc de Wurtemberg, choisissaient leur champ de bataille sous Leipsick, sans avoir voulu tirer un coup de fusil pour défendre l'Elbe et la Saala.

D'après cette circonstance, le Maréchal Daun envoya ordre le 26, au corps de réserve et aux grenadiers qui étaient à Pretsch, et qui avaient marché depuis minuit, pour aller soutenir l'armée de l'Empire, de s'approcher

de Wittemberg avec circonspection, et de son côté il suspendit la marche de l'armée, calculant que l'ennemi ayant commencé de passer l'Elbe, le 25 à trois heures après midi, au-dessous de Dessau, il pourrait bien faire un faux mouvement, en se portant sur Wittemberg, comme il l'avait projeté la veille.

Le Roi de Prusse avait en effet passé l'Elbe au-dessous de Dessau. Sur cette nouvelle, le Maréchal Daun marcha à Eillenbourg : arrivé dans cette nouvelle position, il sut que le Roi s'était porté à Kénéberg. Aussitôt il donna ordre au Général Lascy, de passer sur la rive gauche de l'Elbe, et il se détermina à remarcher sur Torgau, pour soutenir ce point essentiel. Il fit des dispositions pour donner des secours à l'armée de l'Empire si elle était attaquée; c'était-elle, qui, soutenue de celle de Wurtemberg, devait faire les premiers efforts en attendant que les Autrichiens pussent arriver pour soutenir Leipsick; cela ne devait pas donner beaucoup de confiance pour la sûreté de cette place; quant à Torgau, le Maréchal paraissait décidé à le soutenir, ainsi que la rive droite de la Moldau; mais bientôt le Roi passa cette rivière à Duben, et alla se camper sur les hauteurs d'Eilenbourg. La communication des Autrichiens, avec l'armée de

l'Empire, fut ainsi interceptée, et Leipsick allait appartenir au Roi de Prusse.

Dans ces circonstances embarrassantes, le Maréchal campé à Grosvig, fit assembler chez lui, le 1er. novembre, les Généraux de cavalerie et d'infanterie, les Lieutenans-Généraux de l'armée, et M. le Comte de Montazet, pour les prier de lui dire leur sentiment sur le parti qu'il y avait à prendre.

Le Maréchal commença par exposer à l'assemblée, l'impossibilité qu'il y avait eu pour lui, de prévenir l'embarras où il se trouvait, il se plaignit des manoeuvres des troupes de l'Empire et de celles de Wurtemberg; et après avoir parlé du passé, il parla de sa situation présente; il dit: qu'il avait des ordres précis de sa cour, de soutenir Leipsick, Torgau et la Saxe, à quelque prix que ce fût, de donner même une bataille avec les plus grands risques, plutôt que de rien céder à l'ennemi, et que dans le cas où il ne lui serait pas possible d'attaquer, la cour voulait qu'il tînt Torgau, jusqu'à ce qu'il fût démontré qu'il ne pourrait plus y vivre. Il demanda aux Officiers qui composaient le conseil, s'ils pensaient qu'il valût mieux aller attaquer l'ennemi, que de l'attendre où ils étaient, il n'y avait que ces deux partis à prendre; et c'était sur l'un et sur l'autre qu'il les priait de l'éclairer.

L'état déplorable de l'artillerie, les suites d'une bataille perdue dans la situation où on était, la supériorité du Roi de Prusse, ce furent-là les trois objets, qui servirent de base à l'opinion de presque tous les membres du conseil, et excepté les Commandans-Généraux Stanbach, Ogelly et Herbschtein, qui opinèrent pour qu'on allât au-devant du Roi, lui donner une bataille, presque tout le monde fut d'avis de passer aussitôt sur la rive droite de l'Elbe, et de remonter ce fleuve pour conserver l'armée de l'impératrice et la ville de Dresde, qu'on perdrait infailliblement, s'il arrivait un échec.

M. de Bucoff pérora long-tems en allemand et en français, mais il rendit ses idées si plaisamment, que toute l'assemblée se mit à rire et lui aussi; on comprit cependant qu'il n'était pas d'avis d'attaquer.

Après que tous ces Généraux eurent parlé, M. le Maréchal Daun, fit un compliment très-honnête à M. de Montazet, et il le pria de dire aussi son avis.

M. de Montazet remit sous les yeux du Général les ordres qu'il avait de sa cour, de ne rien proposer, de ne rien demander, à plus forte raison de ne rien exiger de l'armée qu'il commandait; il lui dit que l'Impératrice et le Roi de France, étant liés de la plus étroite

amitié, et par la plus grande confiance, étaient convenus qu'ils ne se gêneraient en rien sur les opérations de leurs armées, bien persuadés que chacun de son côté ferait pour le mieux. Ce que le Comte de Montazet allait dire, ne lui était donc dicté que par son zèle pour le bien de la cause commune.

Il dit que les ordres de la cour de Vienne, qu'il avait ignorés jusqu'alors, et dont on venait de lui faire part, étaient si clairs et si précis, qu'il ne pensait pas qu'il fût permis de les interpréter. La cour voulait qu'on tînt la Saxe ou qu'on se battît, ce n'était pas aux Généraux à examiner les dangers et les suites d'une bataille malheureuse, la cour avait sans doute prévu l'un et l'autre, avant de parler aussi positivement. Ensuite le Comte de Montazet interpella le Général, et lui demanda si ce n'était pas là ce qu'il venait de dire : « Oui » répondit le Maréchal, et je vous demande ce » que vous feriez dans le cas où je suis ». M. de Montazet, répondit que quoiqu'il fût bien persuadé que M. Daun n'avait pas besoin de son avis, et que son parti était pris d'avance, il allait cependant entrer en matière.

Il dit qu'il trouvait la position des Autrichiens très-mauvaise, sans doute, parce qu'il était très-persuadé que le Roi n'irait pas les y attaquer, mais qu'il ne tenait qu'à lui de les

y bloquer et de couper par la rive droite de l'Elbe, la communication qu'ils avaient avec Dresde. Il était même à craindre pour peu qu'on laissât au Roi le tems d'asseoir ses subsistances à Leipsick, qu'il ne s'établît en forces à Belgern et à Strehla, et qu'il ne jettât des ponts sur l'Elbe, ce qui aurait beaucoup incommodé l'armée Autrichienne. L'avis de M. de Montazet fut donc qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour quitter la position qu'on occupait et pour marcher à l'appui du corps de M. de Lasey, qui était vis-à-vis de l'ennemi, les derrières à la Mulda, la gauche débordant la ville d'Eilembourg. Si l'ennemi fût resté campé, comme il l'était, on pouvait l'attaquer facilement par sa gauche, mais s'il occupait les hauteurs qui étaient à un quart de lieue en avant de son front, alors on tournerait sa droite, et on se placerait entre Schilda et lui, pour l'attaquer s'il était possible, ou pour l'engager à attaquer lui-même. Après avoir exposé tous ces motifs, M. de Montazet conclut : que l'avis général étant de ne point attaquer, à cause de la difficulté qu'il y avait de faire manœuvrer une artillerie mal attelée, dans une aussi mauvaise saison, on ne pouvait rien faire de mieux, que d'obliger le Roi à attaquer ou à se retirer ; il opina donc pour qu'on marchât la nuit même à l'ennemi,

et qu'on se déterminât selon la position où on le trouverait, ou à l'attaquer ou à déborder sa droite et occuper la position qu'il avait indiquée.

Quand M. de Montazet eut fini de parler, M. le Maréchal Daun, reprit la parole, et il dit qu'il serait sans doute de l'avis de M. de Montazet, s'il n'avait pas pris un parti, qui semblait mieux convenir encore aux Autrichiens dans la circonstance où ils étaient; c'était de tenir Torgau, quoi qu'il en pût coûter, et d'y rester jusqu'à la dernière extrémité. Il remercia tous les Officiers qui étaient chez lui, de lui avoir donné leur avis, et il dit que c'était à ce dernier parti qu'il s'était déterminé; mais le Roi lui fit bientôt abandonner la position de Torgau.

Ce Prince, qui était campé à Schilda, chargea le 3 le Général Ziethen d'aller attaquer l'armée Autrichienne par ses derrières, avec un corps d'environ douze mille hommes, en débouchant par Klilschen, tandis qu'avec le gros de son armée il attaquerait de front et de flanc, en débouchant par les bois qui venaient de Koilzsch, et qui devaient cacher ses mouvemens.

M. de Ziethen, qui avait moins de chemin à faire que le Roi, commença son attaque vers midi. Cette attaque ne consista d'abord qu'à repousser quelques bataillons de Croates, que

les

les Autrichiens avaient postés dans les bois qui séparaient leur ligne.

A une heure trois quarts, le Roi déboucha des bois par plusieurs endroits vis-à-vis la gauche du Maréchal Daun : c'était sa principale attaque. Peu de tems après, sa cavalerie se forma devant le front du camp Autrichien, particulièrement vis-à-vis de la droite, et à deux heures et demie, le Maréchal Daun fut attaqué de front, de flanc et par ses derrières; les deux armées se chargèrent réciproquement plus de vingt fois, et combattirent, malgré la nuit, jusqu'à sept heures du soir, sans que le Roi eût un moment l'avantage, et n'ayant pu établir que quelques pièces de canon, qui incommodèrent fort peu les Autrichiens. La bataille paraissait finie, lorsque le corps de M. de Ziethen, qui avait longé derrière la gauche, fit encore une attaque qui ne lui réussit pas; il en fit une seconde, qui ne dura pas quatre minutes, mais qui fit reculer la gauche des Autrichiens, et lui enleva une partie de son terrain qui dominait un peu le reste du camp. Le bruit se répandit alors parmi les troupes Autrichiennes, qu'il fallait s'acheminer vers Torgau; elles se retirèrent sans être suivies. Ces troupes, qui avaient été victorieuses dans la journée, abandonnèrent le soir une partie du champ de bataille à leur

ennemi, et le Maréchal Daun, quelques représentations qu'on pût lui faire, voulut se retirer entièrement le 4 au matin; ce qu'il exécuta sans obstacle, en faisant passer une partie de son armée par la rive droite, et l'autre par la rive gauche de l'Elbe, et il alla camper à Kaidorff.

M. de Montazet prétend que le Roi de Prusse pouvait se dispenser de donner cette bataille, dans laquelle il perdit plus que les Autrichiens, quoiqu'il restât maître de Torgau. Il pouvait, sans combattre, prévenir le Maréchal Daun dans le camp de Planen, lui rendre la défense de Dresde très-difficile, et peut-être le rejeter hors de la Saxe dans cette saison avancée, et la bataille la plus heureuse ne lui aurait pas procuré de plus grands avantages.

Il faut rendre justice à la valeur des troupes Autrichiennes, elles firent payer cher au Roi de Prusse l'avantage qu'il eut de rester maître du champ de bataille; et vraisemblablement si M. le Maréchal Daun n'avait pas reçu un coup de fusil qui lui perça la jambe, et malgré lequel il resta encore deux heures à cheval, les Prussiens ne seraient jamais parvenus à enlever la gauche des Autrichiens, quoique ceux-ci, en abandonnant Torgau, paraissent convenir de leur défaite. Il est certain que la perte du Roi de Prusse était plus forte

que la leur; M. de Montazet assure que ce Prince y perdit un tiers de son armée, on lui fit près de cinq mille prisonniers, et on lui enleva beaucoup de trophées militaires. Selon le même Officier, le Roi aurait pu se dispenser de sacrifier dix-sept à dix-huit mille hommes pour procurer à M. de Ziethen la gloire de réparer une affaire que ce Prince avait perdue. On croit qu'il envoya dire à cet Officier, une heure avant la nuit, que sa tête répondait de l'événement, c'est ce qui fit sans doute que M. de Ziethen fit ses dernières attaques, quoiqu'il fût fort tard, et qu'il parvint à déposter les Autrichiens.

La bataille fut très-meurtrière, les Autrichiens ne perdirent guères moins de dix mille hommes. M. de Montazet, dont le Maréchal Daun rendit à la cour de Vienne un témoignage très-avantageux, eut un cheval tué sous lui; son frère un blessé. Quant au Maréchal, il était blessé, comme on l'a déjà dit, et fort grièvement. Il eut alors même une attaque de goutte, et ne pouvant agir il fut obligé de s'en rapporter aux idées des autres; ce qui ne produisit pas le meilleur effet. L'armée, sous les ordres de M. Odonel, et le corps de M. de Lascy, se reployèrent le 8 sous Dresde, et se réunirent dans le camp de Plauen. Le corps de M. de Magoire alla en partie occuper

Dippoldiswalda; celui de M. Beck était encore le 9 sur la rive droite de l'Elbe. Le ravin de Meissen, Nossen et Freyberg furent ainsi à la disposition du Roi de Prusse, et les Autrichiens se trouvèrent réduits à la position de l'année précédente.

Depuis le jour de la bataille jusqu'au 13 novembre, le Roi resta dans le camp de Meissen; son peu d'activité à tirer parti de l'avantage qu'il avait remporté, annonçait que sa perte avait été considérable. Le 13 il sortit de Meissen, il fit avancer et camper un corps de dix mille hommes, sur les hauteurs de Petrevetz, vis-à-vis de la gauche du camp de Plauen. Il fit jeter un pont près de Meissen, et il fit passer le 14 quatre bataillons et quelques escadrons pour couvrir la tête de ce pont. On crut d'abord que le Roi avait formé de nouveaux projets, qu'il s'était concerté avec le Prince Ferdinand, et qu'il allait entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour mieux constater aux yeux de l'Europe le gain de la bataille de Torgau; mais elle lui avait coûté si cher que toute entreprise lui devenait impossible. Il y avait le 17, quatorze mille blessés dans Torgau; à cette époque les prisonniers Autrichiens blessés n'avaient pas encore été pansés, les autres prisonniers manquaient de tout, de même que

les prisonniers malades et blessés; on voit par ce tableau combien était affreuse la manière dont ce Prince faisait la guerre.

Le 18, il reploya les postes avancés qu'il avait vis-à-vis des Autrichiens. Le 22, il fit défiler des troupes au-delà du ravin de Meissen. Les jours suivans, son armée continua de passer le ravin, le roi fit piller et dévaster tous les villages situés entre ce ravin et Dresde, afin de faire de ce coin de pays un désert qui lui servît de barrière, et bientôt après il entra dans ses quartiers d'hiver. Les Autrichiens, qui n'attendaient que ce moment, prirent aussi les leurs. L'armée resta sous les ordres de M. Odonel. Depuis quelques jours le Maréchal Daun était parti pour se rendre à sa cour, et il fut suivi bientôt après par M. le Comte de Montazet, qui arriva à Vienne le 4 décembre.

Pendant la campagne, le Roi de Pologne avait envoyé le cordon de l'Aigle Blanc à M. de Montazet; il en fut décoré par les Princes de Saxe, qui servaient dans l'armée Autrichienne.

Campagne de 1761.

APRÈS la bataille de Torgau, l'Impératrice voulant donner au Général Lascy le commandement de l'armée qui était en Saxe, avait ordonné par deux fois à M. le Maréchal Daun de revenir à Vienne; mais M. Daun avait osé résister aux ordres de cette Princesse, ce qui prouvait toute l'étendue du crédit dont il jouissait encore; de son côté M. de Lascy, jeune alors, d'un caractère qui n'était rien moins que flexible, et qu'on croyait très-ambitieux, avait dit clairement qu'il ne voulait pas du commandement qu'on lui offrait, quoiqu'on voulût le faire Maréchal; il sentait toute la difficulté qu'il y avait à conduire une machine aussi mal organisée.

Cette question, du choix d'un nouveau Général, agita la cour de Vienne pendant tout l'hiver; le Prince de Kaunitz voulait élever M. de Laudhon au premier rang, mais comme on l'a dit précédemment, l'Impératrice y avait la plus grande répugnance.

Au milieu de ces agitations, M. le Comte de Montazet voyait que la paix devenait de

jour en jour plus nécessaire, il voulut en parler à l'Impératrice, mais le Duc de Choiseul, qui depuis la mort de M. le Maréchal de Belle-Isle, était en même tems Ministre de la Guerre (1) et Ministre des Affaires Etrangères, ordonna à M. de Montazet de la part du Roi, de s'en tenir uniquement aux fonctions qui lui étaient prescrites. Cependant quand on sut que

(1) M. le Comte de Montazet, qui connaissait sans doute tous les vices de notre constitution militaire, fit compliment à M. le Duc de Choiseul de sa nomination au Département de la Guerre, comme au seul homme qui fût capable de *remonter la machine, et de lui rendre une partie de ses ressorts usés.* « Donnez-nous, lui disait-il, la paix d'une main, et frappez ensuite sur nous avec l'autre, afin que dans la première guerre nous puissions effacer les impressions fâcheuses que nous avons données dans le cours de celle-ci ». Ainsi s'exprimait M. de Montazet dans sa lettre au nouveau Ministre. Croyait-il en effet que M. de Choiseul eût assez de génie, des idées assez vastes *pour rendre à la machine une partie de ses ressorts usés?* . . . Quoi qu'il en soit, celui-ci frappa . . . . Et que résulta-t-il de cette multiplicité d'*ordonnances* faites par lui et ses successeurs, presque toujours opposées les unes aux autres, et sur-tout en opposition directe avec le caractère national? . . . Au commencement de la révolution, plus de cent mille Français déserteurs étaient disséminés dans les différentes armées de l'Europe?

le Maréchal Daun jugeait lui-même qu'il était tems de faire la paix, le Ministre donna plus de liberté à M. de Montazet, et lui prescrivit toutefois de laisser agir le Maréchal Daun, dont l'opinion ne devait point paraître suspecte à l'Impératrice, et il lui recommanda de ne jamais en parler le premier à cette Princesse. Ce n'était pas que M. le Duc de Choiseul ne sentît lui-même qu'il fallait nécessairement finir la guerre, puisqu'il écrivait à-peu-près dans le même tems : « Il faut finir, mon cher Mon-» tazet, et se garder de faire une guerre com-» binée, quand on a affaire à des gens qui ne » la combinent jamais ». Mais M. de Choiseul voulait que la question de la paix ne fût agitée que par l'Ambassadeur.

Dans les différentes conversations que M. de Montazet eut avec l'Impératrice, et dans lesquelles cette Princesse lui donna beaucoup de marques de confiance et de bonté, on examina les événemens de la campagne passée, et surtout la bataille de Torgau; on parla du peu d'espérance que donnait M. Daun lui-même de pouvoir faire mieux, de l'organisation de l'armée Autrichienne, de celle du Roi de Prusse, des malheureux effets de la guerre en général, et les observations qu'on fit sur tous ces objets détruisirent absolument dans l'esprit de l'Impératrice le desir de continuer la guerre;

dès-lors cette Princesse sembla ne rien desirer tant que la paix ; l'Empereur, le Prince Charles et M. de Kaunitz parurent être dans les mêmes dispositions.

L'embarras dans lequel était l'Impératrice sur le choix du Général, contribuait encore à lui faire desirer la paix ; le Prince de Kaunitz insistait pour que le commandement fût donné à M. de Laudhon, mais l'Impératrice y avait toujours la même répugnance. Dans une longue conversation qu'elle eut avec M. de Montazet, elle lui dit que cet esprit de partialité de son ministre pouvait infiniment nûire au bien général. M. de Montazet, n'entra dans les détails de cette affaire que pour essayer de concilier les esprits, ce qui était difficile, et l'Impératrice après lui avoir dit combien sa situation était embarrassante, ajouta en soupirant : « Pourquoi la paix n'est elle pas faite ?
» Je la voudrais aujourd'hui à quelque prix que
» ce fût, et si j'avais été écoutée l'année der-
» nière, après l'affaire que Laudhon perdit
» par sa faute, on aurait mis les fers au feu
» pour faire la paix, et nous n'aurions pas été
» obligés de dépenser tant d'argent pour faire
» cette campagne ».

Malgré le besoin qu'avaient toutes les puissances de l'Europe de finir la guerre, il fallut cependant la continuer, et tel était le crédit

du Ministre de l'Impératrice que M. de Laudhon eut en Silésie le commandement d'une armée plus forte que celle que le Maréchal Daun devait commander en Saxe.

M. le Comte de Montazet partit de Vienne à la fin de mai, et il joignit le 7 juin l'armée du Maréchal qui, forte de quarante à quarante-cinq mille hommes, campait sous Dresde, c'est-à-dire à Plauen; la cavalerie était encore dans ses cantonnemens, M. Odonel, commandait à Zittau un corps de quinze à vingt mille hommes, et M. de Laudhon en avait au moins cinquante mille sous ses ordres en Silésie. Ainsi les forces de l'Impératrice étaient de cent dix mille hommes. Le Prince Henry qui était vis-à-vis du Maréchal Daun, avait environ trente à trente-cinq mille hommes. Le Roi de Prusse était en Silésie avec cinquante mille hommes de ses meilleures troupes, y compris un corps particulier que commandait M. par conséquent le Roi n'avait pas plus de quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille hommes en Saxe et en Silésie.

Ce Prince cherchait alors à se procurer un allié qui, par la puissante diversion qu'il aurait pû faire, aurait beaucoup embarrassé l'Impératrice ; c'était le Grand Turc. Frédéric, habile à saisir tout ce qui pouvait être à son avantage, fit publier à son de trompe qu'il

avait fait un traité offensif et défensif avec les Ottomans, il fit faire de grandes réjouissances dans son armée et dans ses états; il fit supprimer les prières publiques qu'on faisait contre les Turs, et il fit prier au contraire pour le grand Seigneur. Cette fausse nouvelle qu'il accréditait ainsi, produisit au moins sur l'esprit des peuples une partie de l'effet qu'il pouvait en attendre, on se persuada que les Turcs allaient prendre parti pour lui; mais il est vraisemblable que les Puissances alliées contre lui n'en furent pas du tout effrayées.

Au commencement de juillet, M. le Maréchal Daun reçut ordre de sa cour d'envoyer à Laudhon le corps qui était en dépôt à Zittau, sous les ordres de M. Odonel, et d'y joindre les troupes nécessaires pour en faire un corps de vingt mille hommes complet; on désignait d'ailleurs la quantité de canons qu'il fallait y joindre, et les Officiers Généraux qui devaient marcher; c'était ceux que M. de Laudhon avait demandés lui-même; on lui envoya aussi M. de Krateler, homme de mérite, qui était le chef des vivres de l'armée du Maréchal Daun. Ainsi, par les dispositions du cabinet de Vienne, les principaux coups devaient se porter en Silésie, et M. Daun devait observer le Prince Henry en Saxe; il y resta en effet dans l'inaction pendant toute la campagne. M. de Montazet ne

quitta point le Maréchal Daun, mais il envoya M. de Montrozard dans l'armée de M. de Laudhon. M. de Montrozard était un Officier d'artillerie au service de France, qui servait comme volontaire dans l'armée Autrichienne; M. de Montazet en faisait grand cas; c'est de sa correspondance avec M. le Duc de Choiseul qu'on va extraire ce qui se passa en Silésie pendant cette campagne.

Le projet qu'avait conçu M. le Prince de Kaunitz, et qu'il voulait faire exécuter malgré tout le conseil de l'Impératrice, et contre l'opinion de cette Princesse elle-même, était la jonction des Autrichiens avec les Russes, projet dont on a déjà vu les funestes effets et les dangers.

Les Autrichiens devaient aller au-devant des Russes pour leur faciliter le passage de l'Oder, se joindre à eux, et agir de concert. Les Russes avaient promis de passer l'Oder entre Brieg et Neisse; ils avaient en conséquence dirigé leur marche sur Namslau, lorsque la cour de Vienne envoya ordre au Général Laudhon de sortir le 19 juillet des montagnes qu'il occupait en Silésie, et d'aller au-devant des Russes; cette démarche devait gagner leur confiance et les prévenir en faveur du Général Autrichien, à qui la cour laissa la liberté de donner une bataille au Roi de Prusse, s'il le jugeait nécessaire.

L'armée de Laudhon était de quatre-vingt-trois bataillons, et de cent cinquante-trois escadrons, sans compter un petit corps aux ordres du Général Betthlem, qui masquait la garnison de Neiss. L'armée du Roi était forte de soixante-six bataillons et de cent quinze escadrons. A l'approche des Russes, ce Prince avait détaché sur l'Oder M. de Ziethen avec dix-huit bataillons, vingt compagnies de grenadiers, et 31 escadrons; le Roi occupait avec le reste le camp de Faulenbruck, entre Schweidnitz et Reichenbach; il avait des troupes légères à Strehlen pour s'assurer de ce poste.

Le camp de Strehlen, fort avantageux par lui-même est situé entre l'Oder et les montagnes, de sorte que les troupes qui l'occupent sont maîtresses de tout l'espace qu'il y a depuis Brieg jusqu'à Neiss. Pour mieux remplir son objet, pour prévenir le Roi à Strehlen, M. de Laudhon voulut faire le 19 une marche forcée sur Olbersdorff, mais il ne put aller que jusqu'à Frankenberg; ce ne fut que le 21 qu'il gagna le camp d'Olbersdorff, près Franckenstein.

Le Roi qui voulait empêcher la jonction des deux armées, et qui sentait que si les Autrichiens occupaient Strehlen avant lui, ils coupe-raient sa communication avec Neiss et la Haute Silésie, n'attendit point que M. de Ziethen l'eût rejoint; il sortit rapidement de son camp la

nuit du 20 au 21, et se hâta de prévenir les Autrichiens. Son avant-garde poussa la leur le 21 au matin à Toeplivoda; il ne fut plus question alors de gagner Strehlen, et les Autrichiens se bornèrent à occuper les hauteurs de Munsterberg, d'où on pouvait au moins se porter sur le chemin de Neiss, et forcer pour donner la main aux Russes, s'ils montraient une tête de l'autre côté de l'Oder.

Dans ce dessein, M. de Laudhon alla le 21 au soir reconnaître les hauteurs de Munsterberg, il paraissait décidé à y prendre son camp; il se proposait même d'en faire un champ de bataille pour y essuyer le choc des forces ennemies, mais il fut encore prévenu par le Roi dans ce poste; le 22, à quatre heures du matin, l'avant-garde du Roi, soutenue de son armée, fit plier l'avant-garde des Autrichiens à Closter Henricau, et ce Prince gagna sans obstacle les hauteurs de Munsterberg.

Il paraît que M. de Laudhon aurait dû porter le 21 sa réserve en avant pour soutenir l'avant-garde, et gagner ensuite les hauteurs en question; l'armée n'ayant qu'une heure à marcher pour soutenir les hauteurs, vraisemblablement le Roi n'aurait pas attaqué quatre-vingt-trois bataillons avec quarante-cinq ou quarante-six, car Ziethen n'avait pas encore joint; ce projet

manqué, il fallut renoncer à voir les Russes dans la Haute-Silésie.

Quoiqu'on se fût concerté avec le Général de Butterlin qui les commandait, on n'avait cependant pas des nouvelles bien sûres de leurs mouvemens; ils erraient de l'autre côté de l'Oder par des marches d'un mille ou deux au plus; et comme la jonction devait être le principal objet pour la campagne, M. de Laudhon s'attacha à suivre le Roi, le plus près qu'il lui serait possible. Pour cet effet il descendit vers la Neiss. Le Roi de Prusse qui venait d'être renforcée par le corps de Ziethen, voulut attirer plus bas le Général Autrichien, en menaçant ses subsistances, dans le dessein, si Laudhon donnait dans le piége, de gagner le pied des montagnes avant lui, et de le faire rentrer dans le Comté de Glatz. Le Roi passa la Neiss en conséquence, et il alla occuper le camp de Neustadt; M. de Laudhon passa aussi cette rivière. Le Roi détacha vers Zuckmantel et Jagerndorff; M de Laudhon y envoya le Général Draskovitz: le Roi pilla Zuckmantel, mais Laudhon s'en tint à ses détachemens, et pour être plus sûr de regagner le pied des montagnes, il se rapprocha de la Neiss et alla camper le 4 août à Patschkan. Comme le Roi, sur ces mouvemens, repassa la rivière, et alla camper à Giesmandorff, sous le canon de Neiss, M. de Laudhon

se décida à regagner son camp de Frankenberg, pour être maître de prévenir le Roi dans les montagnes de Schweidnitz.

Depuis long-tems il ne recevait plus que de loin en loin des nouvelles des Russes, lorsqu'il apprit le 9 qu'ils avaient changé de projets, et qu'ils descendaient l'Oder vers Volhan, dans l'intention de passer ce fleuve entre Breslau et Glogau. Pour les confirmer dans cette intention, et pour favoriser leur passage, M. de Laudhon prit le parti de faire une marche forcée le 9, sur Guntzendorff, et la plaine de Schweidnitz, laissant le Roi dans son camp de Neiss. Les Cosaques, qui avaient passé l'Oder à Leubus ou Statt-Leubus le même jour, et qui cherchaient les Autrichiens en Haute-Silésie, les rencontrèrent à Petersvaldau près Reichenbach. Alors la jonction n'était plus douteuse; les Russes passèrent l'Oder à Leubus sur plusieurs divisions; le 12, toute leur armée avait passé. Ils laissèrent leurs gros bagages à Leubus, et ils allèrent camper à Parchwitz, ayant la Katzbach derrière eux.

On n'eut dans la journée du 9 aucunes nouvelles du Roi de Prusse : ce ne fut que le lendemain qu'on vit la tête de son armée se dirigeant sur Neumarck. Soit pour empêcher le passage des Russes, ou pour se rapprocher du grand dépôt de Breslau qu'il lui convenait de

mettre

mettre en sûreté, il alla s'établir dans le camp de Baudis, camp bien dangereux à occuper; puisqu'indépendamment de ce que le Roi pouvait prendre sa communication avec Schweidnitz, il avait encore des étangs derrière lui; et rien ne peut excuser ce Prince d'avoir pris une semblable position, que la certitude qu'il avait sans doute de n'y être pas attaqué par les Russes.

Pour couper la communication du Roi avec Schweidnitz, M. de Laudhon, dont l'armée était établie depuis le 9 sur les montagnes, et dont l'avant-garde était à Striegau, prit le parti de porter, le 13, toute sa réserve à Striegau même, pour y être en force, et pouvoir gagner à sa volonté le camp du Streitberg et de Nieslasdorff, camp qu'il pouvait longer par sa droite à la première marche que les Russes auraient faite vers lui; gagner le Zobtenberg, établir l'armée Russe dans le camp qu'il aurait quitté, couper la communication du Roi avec Schweidnitz, et avec la supériorité des deux armées combinées, investir la place, et en entreprendre le siége.

Pour parvenir à ce point, sur lequel roulait tout le dessein de la campagne, il fallut engager les Russes à se détacher de l'Oder et de leur ligne de communication. Il fut convenu qu'ils marcheraient le 15 pour gagner les hauteurs de Vahlstadt, et qu'on leur menerait non-

seulement du renfort en cavalerie, mais encore qu'au premier mouvement du Roi, au cas qu'il marchât pour les attaquer, on le côtoyerait pour tomber sur ses derrières.

Tout est plaine entre les montagnes de Striegau et les hauteurs de Vahlstadt, de sorte que les Autrichiens et les Russes étant maîtres de ces hauteurs, leur jonction devenait très-facile. C'est ce que sentit le Roi, aussi se mit-il en devoir d'y prévenir les Russes. Le 15 au matin, il dirigea son avant-garde sur Vahlstadt; les Russes étaient cependant partis la nuit du 14 au 15 de leur camp de Parchwitz. M. de Laudhon, qui ne perdait point l'ennemi de vue, l'avait observé toute la journée du 14; et quoique le Roi feignît de faire un mouvement contraire sur Iaver, Laudhon ne prît point le change, il partit le 15 au matin de Striegau avec sa réserve, pour aller au-devant des Russes à Vahlstadt. La cavalerie marcha entre Iaver et les montagnes; elle côtoya continuellement l'armée du Roi, et quarante escadrons gagnèrent les hauteurs à midi. L'armée des Russes était en bataille depuis près de deux heures, à la distance de Vahlstadt d'une demi-heure de marche; la gauche était à Leisbach, et la droite vers Hünern. On ignore ce qui les empêcha de pousser jusqu'aux hauteurs qu'on était convenu qu'ils occuperaient, et qui ne sont séparées

de la plaine que par un bon ravin; ils eurent tout le tems de s'y déterminer, car l'avant-garde du Roi, que commandait le Général Knoblock, ne se fit voir qu'à midi à la hauteur de Nickolstadt, et il fut bien aisé de s'appercevoir à l'incertitude du Roi, qu'en marchant sur Vahlstadt, il ne s'était pas attendu à être côtoyé par un corps si nombreux : aussi le Général Knoblock gardait-il long-tems la défensive sur la hauteur de Nickolstadt; et ce ne fut qu'après s'être assuré que les Russes ne voulaient point occuper les hauteurs de Vahlstadt, qu'il y marcha avec l'avant-garde. En effet, M. de Laudhon faisant annoncer au Maréchal de Butturlin les quarante escadrons qui devaient le joindre, lui fit faire les plus vives instances pour que ce Général lui envoyât trois bataillons pour prendre poste à Vahlstadt avec sa cavalerie, son infanterie n'étant pas encore arrivée; mais Butturlin refusa d'envoyer ces trois bataillons, et il voulut rester dans la position qu'il occupait. Alors il ne fut plus question que de pousser les quarante escadrons à la droite de l'armée Russe; et l'infanterie de la réserve Autrichienne, qui avait marché entre Iaver et Goldberg, et qui n'avait pas encore pu arriver, eut ordre d'aller à son camp de Striegau. Là M. de Laudhon prit les dernières mesures pour s'assurer du camp très-important du Streitberg

et de Niclasdorff; en effet, il avait donné ordre à l'armée de descendre dans la plaine le 17, et d'aller occuper ce camp, lorsque les Russes lui envoyèrent dire que s'il ne marchait sur Iaver pour leur prêter la main, ils allaient repasser l'Oder.

Il est impossible de dire quels motifs déterminèrent les Russes à mettre M. de Laudhon dans la nécessité de faire une fausse démarche; on ne peut guères en admettre d'autre cause, que celle qui leur fit mettre, le 15, une rivière derrière eux, qui leur fit négliger, le 15, les hauteurs de Vahlstadt, et enfin qui, au mois de septembre suivant, leur fit livrer dans leur retraite leur communication à quatorze bataillons Prussiens, qui leur enlevèrent leurs magasins de Kalisch, d'où ils tiraient leurs subsistances. Les Russes ne devaient pas ignorer que le camp du Streitberg étant découvert, le Roi l'occuperait le plus promptement qu'il lui serait possible, pour se rapprocher d'une place aussi importante que Schweidnitz.

Ainsi pressé par les Russes, et n'osant pas prendre sur lui de leur résister, M. de Laudhon marcha le 17 sur Iaver. Il envoya l'avant-garde de M. de Brentano au-devant des Russes pour les recevoir; le Roi ayant abandonné Vahlstadt, ils avaient le champ libre pour joindre les Autrichiens; on les attendit toute la journée

du 17, et même celle du 18, mais ils finirent leur marche au village d'Hohkirch, à un petit mille de leur dernier camp; alors le Roi voyant le chemin de Schweidnitz ouvert, ne perdit pas un moment, il marcha le 19 sur Javernig, et alla occuper le camp d'où il ne sortit que le 26 du mois suivant. Il ne resta plus à M. de Laudhon d'autre parti à prendre que de regagner ses montagnes, ayant ses communications à garder, et d'aller prendre le camp de Freybourg.

Depuis le 19 jusqu'au 25 on négocia avec les Russes, et ils se déterminèrent enfin à marcher le 25 de Iaver, où ils étaient depuis peu de jours, sur Hohen-Friedeberg; il aurait été plus court pour eux d'aller occuper tout de suite le camp de Striegau, qu'ils prirent trois jours après, mais il semblait qu'ils eussent juré de ne point faire de marche offensive.

Le 26, l'armée de Laudhon descendit dans la plaine, et alla camper, la droite joignant Bogendorff, et la gauche à Zirlau; le corps de Brentano à Striegau. Le 27 se passa à reconnaître les derrières de l'armée du Roi jusqu'à Lahsen. Enfin le 28, les Russes allèrent prendre le camp de Striegau; la droite en avant d'Oëse, Stanovitz devant le front, et la gauche sur les hauteurs en avant de Striegau, joignant Heydau. Le corps de Czerincheff détaché de

l'armée Russe, fort de vingt bataillons, alla camper sur les hauteurs de Iarischau; le corps de Brentano, faisant environ douze mille hommes, sur les hauteurs de Niclasdorff, et enfin, le corps de Bergen, composé de toutes les troupes légères Russes, à Lahsen. Le Roi était campé, la gauche à la hauteur de Vurben, la droite à la hauteur de Javernig, et toute la seconde ligne et partie de la première, depuis la hauteur de Javernig jusqu'à celle de Zedlitz, et en avant du bois de Neudorff, faisant face aux Russes.

Le camp qu'occupait le Roi n'était point un de ceux dans lesquels on peut braver impunèment les efforts de deux armées supérieures; il est vrai qu'il s'y retrancha, mais tous les retranchemens qu'il y fit ne seront jamais des titres valables pour justifier la négative honteuse dont les Russes ne voulurent jamais se départir.

Le Roi avait dans ce camp trois points principaux; la hauteur de Vurben qu'il avait retranchée de tous côtés, et qui devait favoriser sa retraite; la hauteur de Javernig qui soutenait sa droite et son flanc, et enfin la hauteur de Zedlitz qui soutenait le flanc de sa seconde ligne; ses derrières n'étaient défendus que par des trous de loups et des palissades.

M. de Laudhon était préparé à l'attaque,

il avait déjà fait camper en avant de la droite et de la gauche de son front les deux corps qui devaient entamer les deux attaques que l'armée Impériale devait faire, l'une à la gauche de Javernig pour en gagner la hauteur, et l'autre à la droite sur Buntzelvitz. Chaque colonne attaquante devait être composée de douze bataillons Russes ; il devait y avoir de la cavalerie à proportion pour couvrir les flancs.

L'armée Russe devait se porter en avant pour canonner le front de l'armée du Roi et le tenir en respect. Pour les corps de Mrs. de Czernicheff et Brentano, ils devaient frapper les grands coups ; le premier en attaquant entre les bois de Neudorff et Zedlitz, secondé de la gauche de l'armée Russe, et le second entre les mêmes bois et le village de Neudorff. Ce dernier corps, composé de douze à quinze mille hommes, était celui qui dans son attaque, devait avoir le plus d'avantage. Quant au corps de Bergen, composé de Hussards, de Cosaques, de Calmouks et Lanciers de toute espèce, il devait marcher par Ekersdorff, entre le moulin à vent de Neudorff et la hauteur de Vurben, et tomber sur les derrières de la gauche du Roi.

Le corps de Brentano avait passé le ruisseau de Putschau, et ses troupes occupaient

le village ; le corps de Beck s'était établi, le 1er. septembre, dans les bois de Zedlitz, et le corps du Général Bergen, qui s'était avancé jusqu'à Sara, avait ses postes à Peterwitz ; tous ces corps n'avaient ni à monter ni à descendre pour arriver au terrain que le Roi occupait, et les védettes environnantes étaient suivies de très-près par les corps auxquels elles appartenaient.

L'attaque de droite de l'armée Impériale avait pour but la tête de Buntzelvitz, mal retranchée, et enfilée de tout le terrain d'alentour qui la domine. Cette attaque était d'ailleurs favorisée par la diversion que les corps dont on a parlé ci-dessus auraient pu faire. Peut-être même la hauteur de Vurben, fort accessible par son flanc, et séparée du reste de l'armée aurait-elle été emportée par les troupes qui devaient faire l'attaque de la droite ; les quinze mille hommes de Brentano, et les troupes légères de Bergen une fois rassemblées à ce point, il ne devait rester que très-peu de moyens de retraite au Roi de Prusse.

Quant à l'attaque de gauche qui devait se faire sur la hauteur de Javernig, elle paraissait plus difficile ; cependant on arrivait à couvert jusqu'aux hauteurs, et vraisemblablement lorsqu'on les aurait eu gagnées, on aurait fait plier la tête de Javernig. On aurait éprouvé, en avan-

çant plus de difficultés, parce que les troupes n'auraient pas pu être débordées à cause des ruisseaux marécageux, et des bois qui les joignaient: il aurait donc fallu les attaquer de front.

L'attaque de Czernicheff avait aussi ses difficultés, et elle dépendait des manœuvres de l'armée Russe.

Telles étaient les dispositions que le Général Laudhon avait faites pour attaquer le Roi dans son camp: le poste qu'occupait ce Prince, n'était pas assez avantageux pour qu'il pût y être en sûreté, et avec la supériorité des deux armées Russes et Autrichiennes, si tous les corps eussent agi avec le concert desirable, un jour aurait terminé la guerre, et décidé de la couronne du Roi de Prusse.

L'attaque devait se faire le 3 septembre; le 2 il se tint un conseil de guerre entre les Généraux Russes et Autrichiens, et le résultat de ce conseil de guerre, fut qu'on n'attaquerait point. Quoiqu'on ne trouve pas dans la correspondance d'où ces détails sont extraits, ce qui détermina M. de Laudhon à donner un ordre contraire aux dispositions qu'on avait faites, on croit pouvoir assurer cependant que la faute doit en être attribuée entièrement au Général Russe.

Bientôt après, les troupes de cette nation quitterent l'armée Autrichienne, et s'en retour-

nèrent sur la Vistule. Cependant le corps de Czernicheff, resta avec le Général Laudhon; ce corps était de vingt bataillons, de deux régimens de cavalerie, un de Hussards et de cinq cents Cosaques.

Le Roi se voyant tout-à-fait libre par la retraite des Russes, crut pouvoir détacher quatorze bataillons pour aller ruiner les magasins qu'ils avaient à Kalisch et renforcer la Poméranie : enfin le 26 septembre, il quitta son camp de Javernig, et passa à celui de Faulenbruck, de l'autre côté de Schweidnitz. Le 28 et le 29, il marcha jusqu'à Gros-Nossen. Outre le défaut de subsistances qui l'obligeait à regagner ainsi la Haute-Silésie, il est vraisemblable que ce Prince était persuadé, que menaçant delà la Moravie et les subsistances des Autrichiens, il obligerait M. de Laudhon à le suivre; mais rien ne rend ce Prince excusable d'avoir laissé Schweidnitz dégarni, à moins qu'on n'établisse pour principe à la guerre qu'il faut compter que l'ennemi auquel on a affaire commettra des fautes. Laudhon profita de celle du Roi, et par un de ces coups hardis et vigoureux qui lui fit beaucoup d'honneur à lui et à ses troupes, le premier d'octobre, il emporta d'assaut la ville de Schweidnitz. Voici la relation de cet événement :

« Sur l'avis que le Roi de Prusse avait » marché de Nimptsch à Nossen, près de » Munsterberg, et qu'il avait détaché vers » Ottmachau; le Baron de Laudhon ordonna » au corps du Comte de Draskovitz de se » porter vers la Haute-Silésie, pour soutenir » le Comte de Bethlem, et au Général Bren- » tano d'occuper les défilés de Silberberg et » de Wartha. Tous les mouvemens de sa Ma- » jesté Prussienne n'avaient pour but que » d'attirer hors des montagnes l'armée de l'Im- » pératrice Reine. Le Baron de Laudhon n'y » fut pas trompé. Résolu d'exécuter le projet » qu'il avait formé sur Schweidnitz, et en » ayant conféré avec le Comte de Czernicheff, » il fit reconnaître la place par le Comte » Gianini. En même tems, le Prince Charles » de Lichtenstein, Général-Major, fut chargé » de tenir un certain nombre d'échelles prêtes » pour le 30 du mois. Ce jour, entre neuf » et dix heures du matin, un détachement » de Hussards, de Croates et de Cosaques, » entoura de loin la ville, avec ordre de s'en » approcher de plus près vers le soir, afin » que personne ne pût y rentrer n'y en sor- » tir. Après ces dispositions préliminaires, le » Baron de Laudhon forma ainsi son plan » d'attaque.

» Il confia celle du fort de la potence, au

» Comte de Wallis, à qui il donna pour cet
» effet un bataillon de grenadiers, un de
» Charles-Lorraine, un de Loudon Bleu, un
» de Waldegg, un de Gierlay, et deux com-
» pagnies de grenadiers Russes. Le Major
» Linck eut ordre d'attaquer le fort de Jauer-
» nick, avec un bataillon de grenadiers, un
» de l'Archiduc-Ferdinand, un de Mercy, un
» de Diesbach et un de Harrach. L'attaque
» du fort du Jardin fut destinée au Lieutenant
» Colonel Caldwell, et celle du fort des Ar-
» cades, au Baron de Wins, aussi Lieutenant
» Colonel; le premier de ces deux Officiers,
» ayant sous son commandement deux batail-
» lons de grenadiers, un de Botta, un de
» Konigseg, et un de Platz, le second devant
» marcher à la tête de six bataillons, dont
» un de grenadiers, un de Bathiaux, un de
» Joseph-Esterhazy, un d'Aremberg, un de
» Kollowrath; deux compagnies de grena-
» diers Russes, étaient de cette dernière di-
» vision. Le Baron de Laudhon commit au Gé-
» néral-Major Amadai, le soin de diriger les
» quatre attaques.

» Vers les neuf heures du soir, les troupes
» qui devaient y être employées, se mirent
» en marche pour les soutenir au besoin; le
» Prince de Lichtenstein et le Colonel Comte
» de Kinsky, se portèrent à Camerau, avec

» quatre bataillons, et un pareil nombre d'esca-
» drons; cependant les Hussards, les Croates,
» et les Cosaques, qui avaient formé une es-
» pèce de cordon autour de Schweidnitz, amu-
» sèrent la garnison par une fausse attaque de
» l'autre côté de la ville.

» On commença sur les deux heures et
» demie du matin, l'assaut du fort de la Po-
» tence. Les trois autres attaques suivirent
» de près la première. Malgré la vivacité du
» feu de l'artillerie et de la mousqueterie des
» ennemis, les troupes de l'Impératrice Reine
» pénétrèrent de toutes parts dans les che-
» mins couverts; les enveloppes de chaque
» fort furent emportées, ainsi que les lunettes
» placées dans les intervalles, et les ennemis
» furent chassés successivement de tous les
» ouvrages extérieurs. Alors on escalada les
» remparts du corps de la place, dont on fut
» entièrement maître à six heures du matin.

» La vigueur et la promptitude, qu'on a
» apportées à l'exécution d'une entreprise si
» glorieuse pour le Baron de Laudhon, n'ont
» pas laissé au Général-Major, Comte de
» Zastrow, qui commandait dans la ville, le
» temps de proposer une capitulation. Il a été
» fait prisonnier avec toute sa garnison, com-
» posée de cinq bataillons; savoir, un du ré-
» giment dont il est Colonel, deux bataillons

» de Treshow, un de Munchow, et un cin-
» quième formé des convalescens, laissés à
» Schweidnitz, par le Roi de Prusse.

» Entre les particularités, qui rendent cet
» événement plus remarquable, on doit ob-
» server que notre artillerie n'y a point eu
» de part. Notre infanterie a percé partout
» la baïonnette au bout du fusil, et l'on ne
» s'est servi, contre la ville, que des canons
» dont on s'était emparé dans les forts.

» Toutes les troupes ont parfaitement se-
» condé le zèle et la valeur de leurs com-
» mandans, et le Baron de Laudhon loue
» particulièrement l'intrépidité des grenadiers
» Russes.

» Ils ont eu cinquante-un hommes tués, et
» quarante-six blessés. Du nombre de ces der-
» niers, est un major et quatre autres offi-
» ciers. Dans les troupes autrichiennes, on
» compte douze officiers, et deux cent soixante-
» six soldats tués, cinquante officiers, et neuf
» cent cinquante-sept soldats blessés. Il manque
» cent quarante soldats.

» On a trouvé dans Schweidnitz, cent trente-
» six canons de bronze, vingt-six de fer, deux
» obusiers, trente-huit mortiers de bronze,
» six de fer, deux pierriers, et cent trente-
» cinq petits mortiers à grenades.

» Le Baron de Laudhon a donné le com-

» mandement de cette place, au Lieutenant » Feld-Maréchal Buttler. Il a envoyé le » Prince Charles de Lichtenstein, pour pré- » senter à leurs Majestés Impériales, vingt- » cinq drapeaux de la garnison prisonnière ».

La perte de Schweidnitz, était d'autant plus importante pour le Roi de Prusse, qu'outre la principauté de ce nom, il perdait aussi les montagnes qui fournissent par leurs toiles à tout le commerce de la Silésie; le Roi se trouvait aussi dans la nécessité d'être en force pour n'être pas coupé de la Haute-Silésie, il était de plus dans l'impossibilité d'envoyer des détachemens en Saxe, puisque M. de Laudhon étant le maître du plus court chemin, était toujours à portée de l'y prévenir; et enfin le Roi ne pouvait établir des quartiers d'hiver de ce côté de l'Oder, puisque, la continuité des montagnes, que donnait aux Autrichiens le Comté de Glatz, mettait à même d'entreprendre avec succès, surtout ce que le Roi hasarderait de faire rester pendant l'hiver dans la plaine.

La prise de Schweidnitz fut la seule expédition qui se fit pendant la campagne. M. de Gribauval s'occupa aussitôt des moyens de remédier au vice radical des fortifications de cette place. Le Roi resta avec son armée dans le

poste de Sthrele, le général Laudhon dans le camp de Freybourg, et à la fin de novembre toutes les troupes entrèrent dans leurs quartiers d'hiver.

Campagne

Campagne de 1762.

La mort d'Elisabeth Petrowna, Impératrice de Russie, arrivée le 8 janvier 1762, produisit d'abord un grand changement dans les affaires de l'Europe. Pierre III, son successeur, suivit un plan opposé à celui du ministère précédent : il s'allia avec le Roi de Prusse, les prisonniers furent rendus de part et d'autre; mais à peine ce malheureux Prince, était-il affermi sur le trône, qu'il fut contraint d'en descendre pour aller finir ses jours dans une prison. L'Impératrice son épouse, vivement soupçonnée d'avoir excité cette révolution, prit aussitôt le gouvernement de l'Empire, elle rappella les troupes que le Czar avait jointes aux Prussiens; ainsi le Roi de Prusse vit en moins de trois mois les Russes embrasser et abandonner son parti (1). Il eut cepen-

(1) *Extrait d'une lettre du Roi de Prusse, écrite à un de ses Ministres, lors de la mort de l'Empereur de Russie.*

« Voilà donc le pauvre Empereur de Russie détrôné » par son épouse : on s'y attendait. L'Impératrice a » infiniment d'esprit, aucune religion, et les inclina» tions de la défunte, mais contrefait la dévote en

dant l'adresse de séduire M. de Czhernichef, et de s'engager à différer l'exécution des ordres de la nouvelle Impératrice.

M. le Comte de Montazet, qui selon son usage, était venu passer l'hiver à sa cour pour y conférer avec les ministres sur l'état général des affaires, retourna à Vienne, au mois de mai. Le Maréchal Daun, commandait alors les troupes qui étaient en Silésie, il avait sous ses ordres les Généraux Laudhon et Lascy. M. de Serbelloni commandait les troupes qui étaient en Saxe; le Prince de Stolberg, qui commandait les troupes de l'Empire, était aux ordres de M. de Serbelloni.

Quoique Serbelloni fût supérieur en forces au Prince Henri, qui cherchait à reprendre la Saxe, cépendant il manœuvra si mal, qu'il se retira de Freyberg, et qu'il se laissa resserrer par ce Prince derrière le ravin de Weisseritz. La cour de Vienne fut très-mécontente de sa conduite, cependant l'Impératrice eut la

» même tems. C'est le second tome de l'histoire de » Zenon, Empereur Grec, et son épouse Ariaduc, et » de Catherine de Médicis. Le ci-devant Chancelier » Bestuchef était le grand favori de cette Princesse; » et comme il était entièrement attaché aux guinées, » je me flatte que les engagemens d'à présent subsis- » teront. Le pauvre Empereur voulait imiter Pierre I.er, » mais il n'en avait pas le génie. On le dit massacré ».

faiblesse de ne pas lui ôter tout de suite le commandement.

M. de Montazet devait servir en Silésie auprès du Maréchal Daun; cependant on crut qu'il serait utile au service de l'Impératrice, de l'envoyer préalablement en Saxe; il s'y rendit en effet au mois de juillet. Il dit à M. de Serbelloni, au nom de leurs Majestés Impériales, tout ce qu'on pouvait dire pour prouver la nécessité et la possibilité de garder la Saxe, mais il pensa lui-même que M. de Serbelloni n'en ferait qu'à sa tête: c'était, selon lui, un homme qu'on ne persuadait pas et qui n'était nullement propre à commander une armée. Selon M. de Montazet encore, le seul remède qu'il y avait, était de rappeler ce Général, et d'envoyer en Saxe, ou M. Haddick, ou M. de Lascy, ou M. de Laudhon, et il se proposa dès-lors d'engager M. le Maréchal Daun, à céder un de ces trois Généraux. Il arriva le 20 juillet, en Silésie.

Alors l'armée Autrichienne occupait la position de Gunzendorff, près de Schweidnitz. Le Roi de Prusse était à Javernig, la droite au bois de Nonenbusch, la gauche à Wuerben; toutes les démarches de ce Prince, tendaient à reprendre la ville de Schweidnitz. Il avait attaqué le 6, avec vingt-six bataillons et cinquante escadrons, M. de Printano qui occu-

pait les hauteurs de Gablau, mais il avait été repoussé, et il avait eu quinze mille hommes tués ou faits prisonniers.

Le Roi avait fait quelque tems après une autre tentative, vraisemblablement dans l'objet de faire abandonner au Maréchal Daun, sa position auprès de Schweidnitz : une centaine de Prussiens déguisés en Cosaques et en Calmouks, pénétrèrent en Bohême, du côté de Trotenau ; un Lieutenant-Colonel autrichien, qui était à Konigratz, avec quatre cents hommes, pour y garder des magasins, les abandonna à l'approche du détachement Prussien ; et quoique ce petit corps eût bientôt regagné la Silésie, cependant il avait répandu la terreur dans cette partie de la Bohême.

Les choses étaient dans cet état, quand M. de Montazet joignit M. le Maréchal Daun.

Le 21, lendemain de son arrivée, il monta à cheval avec le Maréchal, pour aller examiner la position de l'armée Autrichienne; c'était le jour que le Roi de Prusse avait choisi pour prendre la revanche sur le Général Printano; Mrs. de Daun et de Montazet étaient en chemin pour aller du quartier-général au camp, lorsque le Roi fit faire une fausse attaque à la gauche de l'armée des Autrichiens; une demi-heure après il fit attaquer le poste de Burckersdorff, qui couvrait leur flanc droit, il fit

ensuite attaquer le poste de Leitmersdorff, qui était à une lieue en arrière de leur droite, ce poste était défendu par neuf bataillons, deux régimens de cavalerie et un de hussards, aux ordres de M. de Printano, qui après une défense de cinq heures fut obligé de se reployer et de céder à l'ennemi, une gorge par laquelle il pouvait se porter sur les derrières des Autrichiens; et pour n'être pas coupé du pays de Glatz et de la Bohême, d'où il tirait ses subsistances. Le Maréchal Daun se trouva forcé de reculer sa position; c'était tout ce que desirait le Roi.

Pendant ces attaques le gros de l'armée de ce Prince, avait resté en bataille vis-à-vis de celle des Autrichiens à la distance de quatre mille pas ou environ l'une de l'autre, elles s'observèrent ainsi jusqu'à la nuit, que les Autrichiens firent un mouvement en arrière pour reculer leur position de près d'une lieue, ils campèrent à Giersdorff, barrèrent la vallée de Thauhausen, et mirent derrière eux les débouchés sur Glatz et sur Bronau. M. de Printano perdit huit cents hommes et quatre pièces de canon; il fit une belle retraite; mais il n'en résultait pas moins que le Roi s'était rendu maître des premières montagnes, et qu'il avait entièrement séparé les Autrichiens de Schweidnitz.

Ce premier pas était de la plus grande importance, il pouvait selon M. de Montazet, ramener bien vîte les Autrichiens en Bohême, si le Roi prenait le parti de bloquer Schweidnitz et Glatz, et de les suivre pas à pas en les tournant dans ce pays de montagnes qu'il connaissait parfaitement. Ce Prince avait d'ailleurs la supériorité du nombre; car l'armée du Maréchal Daun, d'abord de soixante-dix mille hommes, avait été considérablement diminuée par le scorbut qui y régnait encore; de sorte que presque tous les régimens ne formaient plus qu'un bataillon, et même il y en avait beaucoup de très-faibles : de plus une grande partie de la cavalerie était en très-mauvais état. M. de Montazet prévit dès-lors une fin de campagne fâcheuse.

Les deux armées se retranchèrent chacune dans sa position, éloignées l'une de l'autre seulement de la portée du canon. Le Roi occupait quatre à cinq grandes montagnes qui se communiquaient, et quoiqu'il coupât la communication des Autrichiens avec Schweidnitz, cependant M. Daun avait tous les jours des nouvelles de ce qui se passait dans la place, parce que le Roi n'avait pas assez de troupes pour la bloquer entièrement.

Ce Prince dans la position qu'il occupait, pouvait avoir trois partis à prendre : le pre-

mier de rester comme il était et d'attendre les événemens; pendant ce tems, la garnison de Schweidnitz aurait consumé ses subsistances, et quoiqu'elle en eût encore pour trois mois, il devait venir un tems où il faudrait la ravitailler, ce qui n'aurait pu se faire de la part des Autrichiens qu'avec beaucoup de difficulté : pendant ce tems le Roi de Prusse pouvait faire de petites courses en Bohême.

Le second parti que ce Prince pouvait prendre, était de se fortifier de plus en plus vis-à-vis des Autrichiens, et d'envoyer tout d'un coup un renfort en Saxe, pour en chasser l'armée chancelante qui y était. Le troisième enfin était de tenter le siége de Schweidnitz. Le Roi prenant ce dernier parti, on n'avait que deux moyens pour lui faire lever le siége, le premier de lui donner une bataille dont le succès était très-incertain, et le second de couper sa communication avec Breslau.

Schweidnitz était néanmoins, un point si important pour ce Prince, qu'il fallait s'attendre qu'il tenterait les choses les plus extraordinaires pour le reprendre.

Il ouvrit en effet la tranchée devant cette place, la nuit du 7 au 8 août. C'était le Comte de Guasco et M. de Gribauval qui la défendaient. De son côté, M. le Maréchal Daun, fit des dispositions pour aller la secourir, quand

le siége serait plus avancé. Il communiqua son plan à M. de Montazet qui ne l'approuva pas. Au contraire, il en proposa lui-même un auquel on trouva trop de difficultés, et le Maréchal Daun se mit en marche pour exécuter le sien.

Le gros de l'armée déboucha des montagnes le 15 au soir, par les vallées de Varta et de Silberberg, et le 16 le reste des troupes entra dans la plaine par le débouché de Languenbilla, et toute l'armée réunie à hauteur d'Huteberg y prit sa position à 11 heures du matin.

Le Roi avait deux camps dans la plaine: l'un appuyant sa droite aux grandes montagnes, avait le village et le ravin de Peterswalda devant lui, l'autre était placé au dessous du village de Pey sur la rive droite du ruisseau, qui coule vers Reichenbach. Le premier était commandé par le Prince de Wittemberg, qui avait à sa droite presque toute la cavalerie du Roi de Prusse, et assez d'infanterie pour couvrir son flanc droit.

Le Prince de Bevern, qui depuis la bataille de Breslau, avait été dans la disgrace du Roi, venait d'être rappelé, et commandait le second corps, qui consistait en dix bataillons, deux régimens de dragons et quelques hussards; il y avait beaucoup d'artillerie et la position qu'occupaient ces troupes était excellente.

M. le Maréchal Daun, voyant que le seul moyen d'arriver à Schweidnitz, était de culbuter l'un de ces deux corps donna la préférence, avec raison, à celui du Prince de Bevern, et se détermina à l'attaquer tout de suite, mais comme les troupes étaient fatiguées, il fallut leur laisser le tems de manger et de se reposer. On ne commença que vers cinq heures du soir, à canonner M. de Bevern dans son camp, qui se défendait par lui-même. L'artillerie fit de part et d'autre tous les frais de ce combat, mais la cavalerie autrichienne destinée à soutenir l'attaque, ayant été obligée d'en venir aux mains plusieurs fois avec des renforts considérables qu'envoyait le Prince de Wittemberg, fut obligée après plusieurs charges très-vigoureuses de se retirer sous le feu du canon de son infanterie.

C'est ainsi que finit le combat. Les Autrichiens se retirèrent en bon ordre dans leur camp dont ils n'étaient éloignés que de trois mille pas. Le Maréchal Daun et les autres Officiers-Généraux passèrent la nuit pour voir si à la pointe du jour le Roi ne ferait pas quelque mouvement, ou si les Autrichiens ne pourraient pas en faire eux-mêmes, mais tout resta tranquille de part et d'autre. Les Autrichiens perdirent dans ce combat plus de six cents hommes, et trois étendards, ils firent

près de six cents prisonniers et prirent trois pièces de canon. On fit des réjouissances de part et d'autre, cependant le désavantage avait été du côté des Autrichiens.

Le 18, leur armée alla camper à Varta, le 19 à Mittelsteine, et le 20 elle alla prendre des positions dans les environs de Scherfeneck. Elle fut divisée en cinq corps : l'un à Varta, l'autre à Silberberg, le troisième à Thauhausen, le quatrième à Ditersback, entre Gottersberg et Thauhausen, et le reste à Scherfeneck, où était M. Daun lui-même, pour se trouver également à portée de soutenir de ce point central, les quatre corps qui défendaient l'entrée des gorges du pays de Glatz.

Le Maréchal ayant perdu tout espoir de faire lever le siége de Schweidnitz, se décida à rester dans les positions qu'il occupait, il s'y trouvait plus à portée d'envoyer des secours en Saxe et en Bohême, si le Roi lui-même se déterminait à y envoyer des troupes. Cependant M. Daun aurait dû considérer l'effet qu'allait produire en Europe une retraite aussi précipitée. En restant encore quelque tems dans les plaines de la Silésie, il aurait mangé le pays et il aurait toujours été à tems d'exécuter la marche rétrograde qu'il venait de faire.

Il fut question cependant d'un nouveau plan pour sauver Schweidnitz ; ce plan consistait

à marcher pendant deux jours secrétement dans la montagne, à reprendre les hauteurs de Hohengiersdorff et Cuntzendorff, auxquelles le Roi était appuyé, et où il pouvait se porter en bataille en moins d'une demi-heure, lorsque les Autrichiens n'auraient pu y arriver que par d'affreux défilés, et en deux jours de marche; il fallait même qu'ils culbutassent des troupes dans leur marche. Le Maréchal communiqua ce projet à M. de Montazet, il lui demanda son avis, et il lui confia qu'il avait envoyé M. de Brachainville à Vienne, pour demander les ordres de sa cour. M. de Montazet dit avec franchise au général que le succès de ce plan lui paraissait hors de toute vraisemblance, et qu'il y avait à parier cent contre un, qu'en voulant l'exécuter, les Autrichiens seraient battus. Alors le Maréchal lui fit l'aveu que ce projet était de M. de Laudhon; qu'il le croyait en effet dangereux, mais que comme M. de Laudhon avait une grande réputation, et que son opinion avait beaucoup de poids à Vienne, il n'avait pas cru pouvoir se dispenser de proposer à sa Cour le moyen que ce Général indiquait pour faire lever le siége de Schweidnitz; qu'il avait chargé M. de Brachainville d'en bien faire connaître tous les dangers, mais qu'il l'exécuterait, si la Cour le lui ordonnait, parce qu'il pouvait y avoir des

circonstances politiques où on pouvait tout hasarder.

L'Officier qui avait été envoyé à Vienne, revint avec l'ordre de la Cour de tout entreprendre pour faire abandonner au Roi le siége de Schweidnitz. Le Maréchal envoya aussitôt chez M. de Laudhon, pour lui faire part de cet ordre ; mais Laudhon répondit que ce projet ne pouvait plus s'exécuter, parce que la pluie avait rendu les chemins impraticables. En examinant de nouveau le terrain, on vit que le Roi avait ajouté des travaux à sa position, et tous les avis se réunirent pour qu'on abandonnât entièrement ce projet : sans l'obstacle des mauvais chemins, l'armée Autrichienne aurait fait sans doute une triste expérience de l'influence des Cours dans les armées.

Comme on vient de le voir, les affaires n'étaient pas en Silésie dans une sitnation fort avantageuse pour les Autrichiens, et ils auraient entièrement perdu la Saxe, si l'Impératrice ne s'était pas enfin déterminée à rappeler le Général Serbelloni. Celui-ci avait dit à M. de Marainville qu'il n'avait jamais reçu d'échec, et qu'il ne voulait pas risquer d'en recevoir. D'après ce principe que Serbelloni s'était fait, il restait dans l'inaction, quoiqu'il fût supérieur en forces au Prince Henry, et il avait laissé faire des incursions dans la Bohême par des partis

Prussiens. Il quitta l'armée sans en être regretté, et il fut remplacé par le Général Hadick; mais la saison était déjà si avancée, que le plus grand Général aurait eu de la peine à terminer heureusement la campagne en Saxe.

La Cour de Vienne commit alors une faute capitale. Le Prince de Stolberg, qui commandait l'armée de l'Empire, avait été sous les ordres de M. de Serbelloni; le lendemain de son arrivée en Saxe, M. Hadick reçut un courrier de Vienne, par lequel la Cour lui apprenait que M. de Stolberg aurait séparément le commandement de l'armée de l'Empire; mais quoique ces deux Généraux s'estimassent réciproquement, les intérêts de l'Impératrice devaient nécessairement en souffrir.

Le Général Hadick ne perdit pas un moment pour prendre connaissance du pays et de la position des ennemis qui étaient derrière la Weisseritz, et bientôt après il se mit en mouvement pour attaquer le Prince Henry, et pour exécuter ce que M. de Serbelloni avait jugé impraticable.

Le corps de Lovenstein et celui de Campitelli, étaient destinés à tourner la droite de la position de Pretschendorff, en se portant par Einsiedel sur Nassau et Fravenstein, où étaient les premiers postes considérables des

Prussiens ; M. de Haddick, lui-même à la tête des troupes, aux ordres de M. Maguire, devait déboucher de Dipoldisvalde, et attaquer de front, tandis que M. le Prince de Stolberg, qui commandait les troupes restées dans le camp de Plauen, devait faire des démonstrations d'attaque sur le corps de Hulsen, posté à Witstruff ; pendant ce tems M. de Lusinski, avec la moitié du corps à ses ordres, devait descendre la rive droite de l'Elbe jusqu'à Marchwitz, et mener un équipage de pontons, pour pouvoir donner de l'inquiétude aux ennemis sur leurs derrières : ces différentes dispositions quoique très-compliquées, eurent tout le succès desirable ; le 29 septembre les Prussiens furent enfoncés par-tout où ils voulurent faire résistance ; le poste de Nassau, et celui de Fravenstein furent emportés, et le Prince Henry se vit forcé d'abandonner Pretschendorff, après différentes attaques dans les abatis dont ils avait entouré cette position. La perte des Prussiens fut estimée à près de deux mille hommes tant tués que blessés et prisonniers ; ils abandonnèrent quatre pièces de canon, et peut être le Prince Henry aurait-il eu bien de la peine à retirer son artillerie, si le corps de Campitelli fût arrivé à tems, et si on n'eût pas été obligé de perdre près de vingt-quatre heures pour l'attendre. Ce délai donna aux

Prussiens le tems de retirer leur canon et de se préparer à la retraite. Elle se fit sur deux colonnes, dont l'une prit le chemin de Kazenhayser, où le corps de Hulsen s'était déjà retiré à l'approche de M. le Prince de Stolberg, l'autre colonne se dirigea sur Freyberg.

Si, dès le commencement de la campagne, on eût pris le parti d'agir ainsi offensivement en Saxe, le Roi de Prusse, pressé par cette diversion n'aurait peut-être pas entrepris le siége de Schweidnitz.

Ce Prince poursuivait son entreprise, mais avec beaucoup de lenteur; on a déjà fait remarquer qu'il était moins habile dans la guerre de siéges, que dans la guerre de campagne.

La défense que faisaient les assiégés, semblait annoncer que la ville de Schweidnitz ne se rendrait que lorsqu'elle serait absolument dépourvue de munitions et de subsistances; mais une bombe qui tomba sur le fort d'Yawernitz fit sauter, le 10 octobre, un laboratoire de poudre, le commandant de ce fort fut enseveli avec deux compagnies de grenadiers; l'explosion fit ouvrir la gorge de l'ouvrage et le rendit insultable, et par la perte de ce magasin la garnison, n'ayant plus que pour deux jours de munitions, fut obligée de se rendre prisonnière de guerre. Il périt mille Autrichiens

pendant ce siége, et le Roi de Prusse y perdit sept mille des siens (1).

Après cet événement, le Roi de Prusse et le Maréchal Daun, envoyèrent chacun de leur côté des renforts de troupes dans la Saxe; mais alors les affaires n'y étaient plus dans la situation où le Général Hadick les avait mises.

Le Prince Henry avait abandonné Freyberg, et le Prince de Stolberg avait occupé ce poste avec vingt-huit mille hommes, dont la plus grande partie était des troupes de l'Empire.

Le Prince Henry attaqua cette armée, et il eut un grand avantage sur elle : elle perdit plus de trois mille hommes, et vingt ou vingt-quatre pièces de canon.

Voici quelques détails de ce combat, qui se donna le 29 octobre, ils furent envoyés par M. le Comte du Chatelet, qui avait succédé dans l'ambassade de Vienne, à M. le Comte de Choiseul.

Le Prince Henry, après avoir assemblé la plus grande partie de ses forces, dans sa po-

(1) Le siége de Schweidnitz étant un des plus remarquables de ceux entrepris de nos jours, sur-tout par l'usage que les assiégeans y firent du globe de compression, nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs en leur donnant le journal de ce siége. Cette relation, qui se trouve à la fin de cette campagne, est tirée des œuvres du Major Lefebvre, Ingénieur du Roi de Prusse.

sition

sition derrière le Zelter-Wald, en déboucha le 28, et repoussa tous les avant-postes de l'armée du Prince de Stolberg; il attaqua le 29 à six heures du matin, par quatre points différens la position de Freyberg, et après avoir éprouvé une résistance de plus de huit heures, il parvint à s'en emparer. Au rapport de M. de Stolberg lui-même, l'infanterie Autrichienne, au nombre de seize bataillons, et celle des Cercles firent des merveilles, mais trop inférieur en cavalerie, ce Général fut obligé de se retirer, après avoir perdu environ deux ou trois mille hommes et quelques pièces de canon, qu'on ne put emmener à cause des mauvais chemins. M. de Stolpen alla prendre une nouvelle position entre Freyberg et Fravenstein, à-peu-près à moitié chemin de l'une et l'autre de ces deux villes.

Cet événement est d'autant plus glorieux pour le Prince Henry, qu'il n'avait point encore reçu les renforts que le Roi son frère, lui faisait passer de Silésie.

MM. de Montazet, de Marainville, et du Chatelet, pensaient que le Prince Henri n'aurait pas remporté cet avantage, si l'armée de l'Empire avait été sous les ordres du Général Hadick. M. de Montazet, sur-tout, avait déjà écrit que cette armée devait être uniquement destinée à garder le camp de Plauen, dans

lequel elle aurait été en sûreté, mais que dans toute autre position elle attirerait les Prussiens vers elle. Ce fut encore par un des malheurs attachés à la cause commune, qu'il n'y eut jamais de parfait accord entre les Généraux de l'armée Autrichienne, et ceux de l'armée de l'Empire.

La prise de Schweidnitz, et le combat de Freyberg, furent les deux derniers événemens de la guerre, qui durait depuis sept ans entre le Roi de Prusse et l'Impératrice-Reine; les troupes prirent leurs quartiers d'hiver, et bientôt après toutes les puissances de l'Europe, excepté la France qui perdit le Canada, rentrant dans la situation où elles étaient, après avoir épuisé leurs états d'hommes et d'argent, après avoir dévasté inutilement beaucoup de pays, firent la paix entr'elles, parce qu'elles étaient dans l'impuissance de continuer la guerre.

JOURNAL
DU SIÉGE
DE LA VILLE
DE SCHWEIDNITZ

En l'an 1762.

Le Roi de Prusse, après avoir délogé l'armée Autrichienne, commandée par le Feld-Maréchal Comte de Daun, qui occupait les hauteurs près de Schweidnitz ; donna le commandement du siége au Lieutenant-Général de Tauenzien, qui avait à ses ordres les Généraux-Majors de Garblentz, le Prince de Berembourg et de Tadel.

L'armée destinée à en faire le siége, consistait en vingt-un bataillons et vingt escadrons, tant cuirassiers que dragons et hussards ; mais il est à remarquer que ces bataillons étaient très-faibles, puisqu'il y en avait qui n'étaient pas de trois cents hommes.

Il se trouvait dans cette place environ douze mille hommes, pourvus abondamment de toutes sortes de munitions.

Les Ingénieurs, nommés pour ce siége, furent

le Major le Febvre, qui eut la direction des attaques; les Capitaines de Guion, Castillon, Haape et Harroy; les Lieutenans Gherard, Freund, Maske, Legatte, Kitsmaker, Pernette, Boulet, Wolff et Muller; quelques conducteurs et Officiers volontaires.

Le Major Signoret et son Lieutenant Bauverée avec quarante Mineurs.

Le Capitaine Raoul, du régiment des Gardes, y fit la fonction de Major de Tranchée, et eut sous lui deux Officiers pour Aides.

Son Excellence le Lieutenant-Général de Tauenzien partit de Breslau, et vint prendre son quartier au couvent de Warben, à un bon mille de Schweidnitz, où il donna les ordres nécessaires pour l'investissement de cette place; et le 5 août, il s'approcha plus près de cette place, et prit son quartier au Teichenau, château situé à un demi-mille de Schweidnitz.

Les ennemis ne cessaient de faire un feu prodigieux d'artillerie sur nos hussards, qui rôdaient continuellement à l'entour de la ville.

Comme on n'avait pas un plan exact de cette forteresse ni de ses environs (ce qui doit paraître extraordinaire, vu qu'il n'y avait qu'un an qu'on avait perdu cette place), le Major le Febvre, accompagné de sept ou huit Ingénieurs, et soutenu par un détachement de hussards, fut reconnaître cette place et ses environs, et

fut prendre ses alignemens le 5 après-midi, et le 6 du matin.

Mais comme cette Compagnie était trop nombreuse, l'ennemi ne cessa de la canonner.

Ensuite le Major le Febvre fut prendre la distance des ouvrages les plus avancés de la place, jusqu'à l'endroit où il se proposait d'ouvrir la tranchée.

Pour cet effet, il fut opérer sur la montagne, où devait aboutir la queue de la communication du centre. Ensuite il fut se poster sur une hauteur; et ayant fait son opération, il fit mesurer avec la chaîne la distance depuis cette hauteur jusqu'à la montagne, par deux Lieutenans Ingénieurs, qui furent exposés pendant tout ce tems au canon de la place.

Ainsi l'on voit que par cette façon de mesurer en présence de l'ennemi, l'on faisait assez connaître l'endroit où l'on avait résolu d'ouvrir la tranchée.

Les arrangemens étant pris et l'artillerie arrivée, qui consistait en vingt-huit canons de vingt-quatre livres, trente de douze livres, vingt mortiers de cinquante livres, douze obusiers de sept livres, et quelques pièces de six livres (mais tout cela ne fut pas suffisant), on ouvrit la tranchée la nuit du 7 au 8 août, où furent employés quatre mille cent travailleurs, dont deux mille cent étaient venus de l'armée du Roi.

Monseigneur le Prince de Prusse assista à l'ouverture de la tranchée, qui se fit selon les dispositions suivantes.

Dispositions pour l'ouverture de la Tranchée.

La tranchée s'ouvrira ce soir : pour cet effet, les deux mille cent travailleurs de l'armée du Roi seront reçus vers midi à Camerau par le Major de la tranchée, qui les amenera tout de suite au dépôt à droite du village de Tunkendorff, où doivent se rendre en même tems les deux mille travailleurs de notre armée, pour y recevoir les instructions, et y prendre les fascines et les outils qui leur sont nécessaires.

S'ils ne sont pas encore mis en brigades, on les y mettra, et on leur marquera leurs Officiers, dont chacun, sur des peines rigoureuses, doit répondre de sa brigade, afin qu'il n'y ait point de confusion, et que l'ouvrage se fasse diligemment.

Les Ingénieurs de service pour ce soir se rendront au dépôt en même tems que les travailleurs, pour faire l'arrangement de leur monde, et quelqu'exercice sur la manière de les mettre à l'ouvrage.

Il sera commandé huit bataillons pour la garde de la tranchée. Deux de ces huit bataillons seront pour couvrir les travailleurs destinés pour la

parallèle : deux seront pour la droite, trois pour le centre ou à-peu-près, et un pour la gauche, conjointement avec quelqu'un du centre.

Les deux bataillons de la droite doivent être assemblés une heure avant le coucher du soleil, derrière le village de Schonbrunn, observant rigoureusement que personne ne s'expose à être vu de la place.

Les deux bataillons couvreurs, et les trois du centre, s'assembleront vers les cinq heures derrière Tunkendorff.

Le bataillon destiné pour la gauche, s'assemblera au village de Sabisdorff.

Les Ingénieurs et Officiers volontaires que Sa Majesté a destinés pour faire le siége, seront partagés en trois brigades, de cinq chacune, et de ces trois brigades, il y en aura deux de service cette nuit.

Seize brigades de travailleurs assemblés près de Tunkendorff, se rendront par le chemin qu'on leur indiquera à Schonbrunn, d'où le Capitaine Haape, chargé de cette partie, les menera à leur destination, lorsqu'il en sera tems.

Les Commandans de deux bataillons assemblés derrière Schonbrunn, ont leurs instructions pour se porter à la nuit tombante sur la Briqueterie par le chemin qui y mène, et pour chasser ceux des ennemis qui pourraient s'y trouver.

Le Capitaine Haape marchera immédiatement après les bataillons avec ses travailleurs en file à deux pas de distance l'un de l'autre, et fera sa besogne, ainsi qu'elle lui est prescrite.

NB. Que ces deux bataillons, après avoir nettoyé la Briqueterie, se porteront aux endroits le plus à couvert du feu de la place, soit en avant, soit à côté.

A mesure que les travailleurs arriveront du centre, ils défileront par leur gauche pour se mettre à deux de hauteur sur les revers de la parallèle à quatre pas de distance des travailleurs, ne laissant qu'un ou deux pelotons pour éclairer le fond à la droite de la Briqueterie.

Les deux bataillons couvreurs du centre et des ailes de la parallèle, partiront la nuit tombante du dépôt de Tunkendorff, marchant doucement en deux colonnes de huit pelotons chacune, conduites par le Lieutenant Ingénieur Freund, jusqu'à ce qu'ils reçoivent ordre de faire halte. Sur cet ordre, ils s'arrêteront et mettront ventre à terre à la place même où ils se trouveront, jusqu'à ce qu'ils en reçoivent un second de se porter, l'un par sa droite, et l'autre par sa gauche, pour gagner le terrain en avant de la parallèle, et même de le déborder; les pelotons observant pour cela de garder une distance de deux cents pas l'un de l'autre, et de se placer tous à deux cents pas de la parallèle : c'est pour-

qu oi leurs mouvemens se feront suivant l'ordre et les rubriques ordinaires du service.

Les travailleurs destinés pour la parallèle, marcheront immédiatement après les bataillons en deux files, et et à deux pas de distance l'un de l'autre, les Ingénieurs à leurs têtes.

Le Major le Febvre et le Capitaine de Guion traceront l'ouvrage en allant du centre, le premier par sa gauche à-peu-près jusqu'au chemin qui vient de la barrière de Koppen, et l'autre par sa droite jusqu'à la Briqueterie.

Après les deux files de travailleurs, suivront les trois bataillons jusqu'au centre de la parallèle, où étant arrivés, ils défileront, l'un par sa droite derrière les travailleurs, et les autres par leur gauche, pour se mettre tous à deux de hauteur sur le revers de la parallèle à quatre pas des travailleurs, observant de se porter le plus avant qu'il se pourra vers les extrémités, puisqu'en conjonctures pareilles, ce n'est pas le centre qui aura le plus à craindre.

Le Lieutenant Legatte suivra les trois bataillons du centre avec dix brigades de travailleurs, qu'il posera en rétrogradant à-peu-près sur l'alignement de la Briqueterie et du centre.

Le Lieutenant Maske, avec huit brigades, viendra jusqu'au sommet de la hauteur, où il commencera à poser du point qui lui est indiqué près des croix de pierre sur le grand

chemin : il a ses instructions sur l'alignement qu'il doit suivre pour rencontrer la ligne tracée par le Lieutenant Legatte.

Treize brigades des travailleurs se rendront, ainsi que le huitième bataillon, pour la garde à Sabisdorff, d'où le Lieutenant Gherard les menera à la nuit tombante jusqu'au lieu où doit commencer la communication de la gauche dont il est chargé. Il a ses instructions d'ailleurs sur l'endroit de la parallèle, où cette communication doit à-peu-près aboutir.

Le bataillon marchera en avant des travailleurs, et se portera extérieurement le long de la communication jusqu'à la parallèle, le long de laquelle il marchera ensuite par sa gauche pour en garnir l'extrémité.

On mettra dans le fond quelques centaines de chevaux, pour parer à tout ce qui pourrait venir de la place par le dessous des hauteurs.

Au reste, il dépendra de son Excellence Mr. le Lieutenant-Général de Tauenzien, de mettre autant d'escadrons qu'il lui plaira derrière les hauteurs de Schonbrunn, pour soutenir la droite de la tranchée.

Si les pelotons en avant de la parallèle trouvent un fossé devant eux à-peu-près à la distance de deux cents pas, il ne le passeront pas; mais si le fossé se trouvait proche de la paral-

lèle, ils doivent le passer, et se mettre à deux cents pas en avant.

Au cas que l'ennemi fasse pendant la nuit une sortie sur quelques parties de la parallèle, les pelotons qui se trouveront en face ou à côté, se replieront doucement et en bon ordre jusqu'à la parallèle, d'où les bataillons sortiront pour recevoir l'ennemi, et alors ces pelotons se mettront à côté des bataillons aux endroits où ils se trouveront pour faire ligne tous ensemble, et agir conjointement contre la sortie.

Ainsi, sous quelque prétexte que ce soit, les pelotons ne feront point feu, s'il n'est décidé que ce soit un gros corps qui vienne à eux; car pour une simple patrouille, ils ne doivent pas bouger de leur place.

Les Officiers prendront bien garde que les travailleurs ne se débandent pas pour quelques coups de mousquets ou de canon, qui ne peuvent manquer d'être tirés pendant la nuit; et au cas qu'on soit absolument obligé de se retirer, on observera de le faire en bon ordre, et de ne pas s'éloigner beaucoup de la parallèle, afin de pouvoir y revenir dès que l'action aura cessé.

A la pointe du jour, les pelotons se retireront dans la parallèle, où le Général de la tranchée les placera suivant les instructions dont on est convenu.

La tranchée doit être, cette nuit, de trois pieds de profondeur en terre, sur six pieds au moins de largeur. Les travailleurs resteront tout le jour de demain pour l'élargir jusqu'à douze pieds, et y faire les banquettes nécessaires.

Demain vers le soir, la garde et les travailleurs seront relevés, ainsi que les Ingénieurs.

Voilà les dispositions qui furent faites par le Major le Febvre; voici comme tout fut exécuté.

La nuit du 7 au 8 août. Ouverture de la tranchée.

Deux bataillons d'infanterie marchèrent en deux colonnes de Tunkendorff, suivis de deux files de travailleurs, dont l'un était composé de dix-sept brigades, et l'autre de dix-huit, de cinquante hommes chacune.

Ces deux bataillons se portèrent environ à deux cents pas en avant de l'endroit où devait être le centre de la parallèle (selon les ordres qu'ils en avaient reçus), qui était distante des ouvrages les plus avancés de la place d'environ mille pas. Puis l'un prit à droite et l'autre à gauche pour couvrir les ailes de la parallèle, que les Ingénieurs, chargés de cette partie, tracèrent avec des rouleaux de mèche, qu'on déroulait à mesure qu'ils s'avançaient vers le point de leur direction; l'un commençant à

l'endroit où devait être le centre de la parallèle, et marchant jusqu'à la Briqueterie, et l'autre partant du même centre et allant jusqu'au chemin qui vient de la barrière de Koppen ; et à mesure que les Ingénieurs marchaient, chaque soldat posait la fascine le long de la mèche, et s'asséyait dessus en attendant l'ordre de travailler.

Après ceux-ci, marchaient trois bataillons l'un à la queue de l'autre, dont l'un se porta par sa droite à une distance du centre, et se rangea à deux de hauteur sur le revers de la parallèle qui était déjà entreprise ; et les deux autres se portèrent sur leur gauche, et se rangèrent de même.

Le développement de cette parallèle était d'environ trois mille pas.

L'Ingénieur qui suivait ces trois bataillons avec ses Travailleurs, traça la communication du centre, qui ne put être finie cette nuit.

L'Ingénieur qui était chargé de tracer la communication de la droite, qui devait joindre la parallèle à la Briqueterie, n'en put faire qu'environ la moitié, soit par faute des Travailleurs, ou autrement ; il était précédé par deux bataillons.

Quant à la communication de la gauche, il n'y eut qu'une partie ébauchée, la plupart des Travailleurs ayant pris la fuite sans aucun sujet.

Le 9 août. Au matin, les batteries faites pendant la nuit commencèrent à tirer.

Le Directeur des attaques, accompagné du Chef de l'artillerie, marqua les emplacemens pour deux batteries, savoir, N°. 6, de dix canons de vingt-quatre livres, et N°. 7, de six canons de douze livres pour battre l'ouvrage opposé.

La garde de la tranchée fut relevée à quatre heures du soir, par huit bataillons, de même que les Ingénieurs, avec le nombre des Travailleurs nécessaires pour l'ouvrage ordonné: pendant ce tems, l'ennemi fit un feu très-vif de l'artillerie, trois ou quatre heures consécutives.

La nuit du 9 au 10 août.

On déboucha des points A et B de la parallèle par deux boyaux, qui se joignirent en C, environ à trente-cinq verges vers la place.

L'on fit les batteries projetées pendant le jour.

Le 10 août. A la pointe du jour, on fit un feu terrible de toutes les batteries de part et d'autre, qui ne cessa que vers les neuf heures; et vers midi, on recommença, pour finir vers les deux heures; et à quatre heures, tems auquel on relevait la garde de la tranchée, toutes les batteries recommençaient à jouer jusqu'à huit

huit et neuf heures; ce qui a été continué sur ce pied pendant tout le siége.

Le directeur des attaques et le chef de l'artillerie marquèrent les emplacemens des batteries à faire la nuit suivante.

La nuit du 10 au 11 août.

On travailla aux batteries projetées pendant le jour, N°. 8 et 9, chacune de six pièces de douze livres; et celle de N°. 10, sur une hauteur près de la queue de la communication de la droite, fut pour huit pièces de vingt-quatre livres.

La première de ces batteries avait pour objet de battre le fort N°. II, et les deux autres le fort N°. III, et la partie en delà.

On assura aussi la gauche de la parallèle par une espèce de redoute, où l'on mit deux pièces de six livres, et l'on prolongea la communication de la gauche jusqu'au ravin, comme il se voit sur le plan.

Le 11 août. On tira de la batterie N°. VI, avec quatre canons de vingt-quatre livres; de la batterie N°. VII, avec six canons de douze livres; et avec dix canons de vingt-quatre livres, de la batterie N°. X.

On releva la garde de la tranchée à l'ordi-

naire par huit bataillons, et les Ingénieurs et Travailleurs.

La nuit du 11 au 12 août.

L'on poussa du point C ou de l'attaque de la droite, qui est en avant de la parallèle vis-à-vis de la flèche de Strigau, cinq zigs-zags CD, qui furent portés environ à trente-six verges du point C, d'où on était parti.

A la gauche de la parallèle, on déboucha par un boyau EF, qui fut porté jusqu'à cinquante verges en avant.

Cette même nuit on fit la batterie N°. II, sur une hauteur près de la communication de la gauche, pour six pièces de canon de vingt-quatre livres, afin de pouvoir battre par ricochet entre le fort et la ville.

On acheva aussi la redoute à la gauche de la parallèle, qui n'avait pu être finie la nuit précédente.

Le 12 août. On tira de la batterie faite pendant la nuit; et la batterie N°. VI tira avec dix pièces de vingt-quatre livres.

A cette batterie, le feu prit à vingt ou trente quintaux de poudre.

Les deux batteries N°. VIII et N°. IX tirèrent chacune avec six canons de douze livres.

La garde de la tranchée fut relevée, de même

que les Ingénieurs et Travailleurs. Elle a toujours été de huit bataillons, excepté vers la fin, où elle fut de neuf et même de dix bataillons, puisqu'ils devenaient tous les jours plus faibles, à cause des tués et blessés qu'il y avait chaque jour.

La nuit du 12 au 13 août.

A la droite, au bout des cinq zigs-zags de la veille, on poussa un boyau G D, dont l'extrémité G venait aboutir à une petite éminence près du chemin de Strigau.

A la gauche, on poussa aussi de l'extrémité F du boyau E F de la nuit précédente, le boyau F H : à ce tracé, le Lieutenant Ingénieur Muller fut blessé, et mourut trois jours après de sa blessure.

On travailla aussi à deux batteries N°. XII et XIII, chacune pour quatre mortiers; et à la place de six obusiers à la batterie N°. V, on y mit quatre mortiers. On ôta aussi deux mortiers de la batterie N°. III, et deux de celle N°. IV, de même que les six mortiers de la batterie N°. II.

Le 13 août. On tira des batteries faites la nuit précédente, et la garde de la tranchée se releva à l'ordinaire, de même que les Ingénieurs et Travailleurs.

La nuit du 13 au 14 août.

A la droite, on déboucha du point G, extrémité du boyau D G, les deux zigs-zags G I; et à la gauche, les deux zigs-zags H K.

Vers les dix heures, l'ennemi fit une sortie estimée environ de deux mille hommes, qui comblèrent une partie de nos ouvrages les plus avancés, qui leur coûta bien cher par la perte qu'ils y firent.

Le 14 août. Il ne se fit aucun changement, et la garde de la tranchée se releva dans le même ordre, de même que les Ingénieurs et Travailleurs.

La nuit du 14 au 15 août.

On répara le dommage que la sortie nous avoit fait la nuit précédente, et même on prolongea la gauche depuis H jusqu'en L.

Le 15 août. On ôta deux pièces de canon de la batterie N°. 10. La garde fut relevée à l'ordinaire.

La nuit du 15 au 16 août.

Cette nuit fut employée à faire la seconde parallèle. Pour cet effet, un Ingénieur partit du point I de la droite, et un autre du point K

de la gauche, afin de se rencontrer dans le milieu ou centre de cette parallèle.

On prolongea aussi à la droite le zig-zag G D du point D vers M.

Le 16 août. Tout fut en bon ordre dans les tranchées.

Le Général Beek, voulant secourir la place, voulut percer du côté de Reichenbach; mais il fut repoussé avec grande perte par le corps du Duc de Beveren.

La garde de la tranchée se releva à l'ordinaire, de même que les Ingénieurs et Travailleurs.

La nuit du 16 au 17 août.

L'on prolongea la droite de cette parallèle jusqu'en N; et du point O dans cette seconde parallèle, on poussa l'ouvrage jusqu'en P.

De plus, l'on fit au centre de cette parallèle une batterie N°. 14, pour deux mortiers, et la batterie N°. 7 fut prolongée par sa gauche, afin d'y pouvoir placer quatre obusiers.

Le 17 août. On travailla à perfectionner la seconde parallèle. Le matin, les deux mortiers de la batterie N°. 14, et les quatre obusiers de la batterie N°. 7, commencèrent à tirer.

A l'occasion de l'échec qu'eut le Général Beek à Reichenbach la veille, l'on fit trois décharges de toute l'artillerie de la tranchée.

La garde de la tranchée fut relevée à l'ordinaire.

La nuit du 17 au 18 août.

L'on déboucha de la droite de la seconde parallèle, et l'on fit l'ouvrage I Q, et à la gauche, on poussa les deux zigs-zags P R.

On commença cette nuit à se servir des gabions; mais comme les Sapeurs n'étaient que des Volontaires de l'armée, l'on peut s'imaginer comment on en fut servi. Aussi les Ingénieurs en ont-ils beaucoup souffert, puisqu'à la fin du siége, il n'y en avait plus que deux en état de faire le service.

Vers les dix heures, les assiégés firent une sortie, et comblèrent en grande partie l'ouvrage qui venait d'être commencé.

Le 18 août. Les assiégés ayant fait une grande perte dans leur sortie, envoyèrent vers le Général de tranchée pour demander une suspension d'armes d'une heure, afin de pouvoir enterrer les morts. Pendant ce tems, les Sapeurs remplirent environ trente gabions à la droite, et en firent autant à la gauche.

La batterie N°. 1 ne tira plus que de quatre obusiers.

On releva la garde de la tranchée dans la

même ordre, de même que les Ingénieurs et Travailleurs.

La nuit du 18 au 19 août.

A la droite et à la gauche, on continua les sapes Q S et R T, qu'on avait abandonnées pendant le jour.

Vers les neuf heures, les assiégés firent une petite sortie sur notre droite, mais sans succès.

Le Major Le Febvre avait résolu de faire cette nuit une tentative sur la flèche de Strigau, pour voir si l'ennemi y était bien sur ses gardes; et selon les dispositions qu'il en fit, deux cents hommes conduits par le Lieutenant-Ingénieur Le Gatte, qui avait à ses ordres six charpentiers, devaient s'emparer de la flèche, et devaient être soutenus, en cas de besoin, par un bataillon de la tranchée; et ces deux cents hommes, après la tentative faite, devaient se retirer en bon ordre dans les tranchées.

Ce détachement sortit vers les dix heures, des tranchées, avec le Lieutenant-Ingénieur Le Gatte, qui fit couper quelques palissades du chemin couvert, par où ce détachement entra et s'empara de ladite flèche, sans aucune résistance de la part de l'ennemi, puisqu'il prit aussitôt la fuite; et comme ce détachement, malgré les ordres qu'il avait reçus, voulut se maintenir dans ladite flèche, le Major Le Febvre, qui

était resté dans les tranchées pour voir la suite de cette expédition, fit battre la caisse pour le rappeler, et la retraite de cette belle tentative coûta cinquante ou soixante hommes.

Ces sortes d'attaques sont ordinairement tenues pour bonnes, lorsqu'elles viennent à réussir, et c'est ce qui aurait dû être ici ; et pour cela, on devait commander un nombre suffisant de travailleurs pour se loger dans la flèche, et faire une communication de la tranchée jusqu'à ladite flèche. Mais on voulut seulement faire une tentative, afin d'apprendre à l'ennemi à être mieux sur ses gardes; et c'est aussi ce qu'il a fait, comme on le verra bientôt.

Le 19 août. On répara le dommage qui arrive d'ordinaire aux tranchées.

La batterie, N°. 5, ne tira plus que d'un mortier.

La garde de la tranchée se releva comme de coutume.

La nuit du 19 au 20 août.

Comme on était découvert dans la sape Q S à la droite (qu'on avait faite la nuit précédente), et vu des ouvrages entre les forts N°. II et N°. III, on la fit double, et l'on fit un petit logement V pour couvrir quelques fusiliers.

A la gauche, on poussa les trois zigs-zags T Z;

de plus, on fit à droite, dans la première parallèle, la batterie N°. 15, pour quatre obusiers, qui avait pour objet de battre, par ricochet, la partie entre le fort N°. II et la ville.

Le 20 août. On voulut mettre les Sapeurs à l'ouvrage; mais le feu de la place était si vif, qu'il ne leur fut pas possible de poser un gabion.

La garde de la tranchée fut relevée à l'ordinaire.

La nuit du 20 au 21 août.

On fit les réparations nécessaires.

A la gauche, on poussa du point Z le boyau X; on estima la distance de ce point X jusqu'au chemin couvert, d'environ quinze verges; mais on sut dans la suite qu'il y avait vingt verges. Le Lieutenant-Ingénieur Maske y fut blessé.

Le 21 août. La sape Z X faite la nuit, étant prise en flanc et en front, on la fit double, et on l'approfondit davantage.

On tira des quatre obusiers de la batterie, N°. 15.

La nuit du 21 au 22 août.

Le Major Le Febvre voulant prendre des établissemens sur le glacis de la flèche de Strigau, résolut pour cela d'attaquer ladite flèche; et selon les dispositions qu'il en fit, trente fusiliers débouchèrent vers les neuf heures de la

tête des sapes de la droite, suivis du Lieutenant-Ingénieur Boulet, qui conduisait douze charpentiers qui devaient hacher la barrière du chemin couvert, et quarante travailleurs pour faire un logement sur le talus extérieur d'une traverse, qui est en avant de la flèche, et qui tient au chemin couvert.

Cinquante autres fusiliers débouchèrent de la tête des sapes de la gauche, avec ordre de chasser tous ceux qui étaient pour la défense du chemin couvert, et furent aussitôt suivis par le Lieutenant Gherard, qui ménait quatre-vingts travailleurs pour faire le couronnement de l'angle saillant du chemin couvert.

Enfin, deux cent vingt fusiliers partirent de la droite de la seconde parallèle, avec ordre de se porter, autant qu'il serait possible, sur leur gauche, et devaient recevoir du Lieutenant Boulet, quelques charpentiers pour se faire passage au travers des palissades.

Ils furent suivis du Capitaine Haap et du Lieutenant Pernette, qui conduisait cent trente travailleurs.

Le premier était chargé de prolonger, par la gauche, le logement du Lieutenant Boulet, et le second devait tracer une communication, depuis la tête des sapes de la droite, jusqu'aux nouveaux logemens.

Une partie de ce détachement entra dans le

chemin couvert, et pénétra jusqu'à la flèche. Le Lieutenant Boulet fut blessé, et ne put faire son logement. Le Capitaine Haap fut aussi blessé; son logement en resta là, et les travailleurs se débandèrent.

Le Lieutenant Pernette ne fit qu'ébaucher la communication dont il était chargé, parce qu'il fut blessé; enfin, le Lieutenant Gherard eût le bonheur de faire son logement sur l'angle saillant, mais d'un côté seulement.

Enfin, malgré la valeur de nos troupes, elles furent obligées de se retirer, laissant la place toute couverte de morts. Mais pouvait-il résulter autre chose de cette attaque? Car, après la tentative faite, la nuit du 19 au 20, l'ennemi avait appris à être mieux sur ses gardes. L'on fait partir une partie des assaillans de la gauche, pour attaquer tout-à-fait à la droite. Ces gens, exposés à un front d'attaque, eurent à souffrir beaucoup du feu l'ennemi, avant que d'être arrivés à leurs destinations : et les Travailleurs, qui suivaient de trop près les assaillans, se trouvèrent pêle-mêle; ce qui ne pouvait que mettre par-tout de la confusion.

D'un autre côté, on voulait emporter la flèche, et on n'avait commandé ni Ingénieurs, ni Travailleurs, pour faire un logement à sa gorge; de façon que si nos troupes s'en étaient emparées, elles n'auraient pas été en état de

s'y maintenir, vu que les assiégés, après la tentative du 19 au 20, avaient dégorgés huit embrasures à l'ouvrage, qui se trouve précisément derrière.

Le 22 août. On rétablit les sapes qui se trouvaient endommagées, et on attacha le Mineur à la tête de la sape de la gauche, qui devait cheminer vers l'angle saillant du fort N°. 2.

Le Comte de Guasco, Commandant de la place, envoya le Colonel de Rasp, pour proposer à son Excellence, le Lieutenant-Général de Tauenzien, la reddition de la forteresse, à condition que la garnison sortirait libre, avec armes et bagages, etc. etc.; mais ces conditions ne furent point acceptées.

La garde de la tranchée fut relevée à l'ordinaire.

La nuit du 22 au 23 août.

Elle fut employée à faire la troisième parallèle : pour cet effet, un Ingénieur partit de la droite, et un autre de la gauche, afin de se rencontrer vers le milieu.

Le Capitaine-Ingénieur Harroy y fut blessé légèrement.

On travailla avec toute la diligence possible à la batterie N°. 16, pour trois canons de douze livres, et à la batterie N°. 17, pour trois mortiers.

Le 23 août. Le Mineur était avancé de dix pieds.

Les batteries faites la nuit commencèrent à tirer.

On répara les têtes des sapes, et la garde fut relevée comme de coutume.

La nuit du 23 au 24 août.

On fit, vers le centre de la troisième parallèle, une batterie No. 18, pour deux pierriers.

On fit les réparations nécessaires.

Le 24 août. L'ouvrage des Mineurs fut avancé de vingt-quatre pieds.

On tira de deux pierriers, et la garde se releva à l'ordinaire.

La nuit du 24 au 25 août.

On communiqua par une sape, jusqu'à la barrière de la flèche de Strigau, et l'on fit les réparations nécessaires.

Le 25 août. On perfectionna l'ouvrage de la nuit; et comme on y était plongé de la flèche, on fit une traverse en l'air, portée par des madriers.

La garde se releva dans le même ordre.

Le Mineur, qui travaillait avec toute l'activité possible, eut sa galerie de vingt-quatre pieds.

La nuit du 25 au 26 août

On pénétra, avec la sape dans le chemin couvert de la flèche de Strigau, avec beaucoup de peine, étant barricadé avec des grands chevaux de frise; et comme on y était plongé de la flèche, et qu'on y était accablé de grenades, on l'abandonna au jour.

Le Lieutenant-Ingénieur Kitsmaeker y fut blessé.

La batterie No. 16 fut augmentée de quatre pièces de vingt-quatre livres.

Le 26 août. Le travail du Mineur fut à quarante-deux pieds.

La nuit du 26 au 27 août.

On étendit un peu le logement fait sur l'angle du chemin couvert de la flèche.

Comme on ne savait pas la distance qu'il y avait depuis la tête de la sape de la gauche, où on avait attaché le Mineur, jusqu'à l'angle saillant du chemin couvert du fort No. II (ce qui doit beaucoup étonner les gens du métier), le Major Le Febvre chargea le Major Signoret de faire mesurer cette distance avec une corde: c'est pourquoi on attacha une pierre au bout d'une corde et un Mineur porta ladite pierre

attachée à la corde (ou dit l'avoir portée), jusqu'à six pieds de la palissade, et l'on trouva que cette distance était de dix-sept verges ; mais l'on a su ensuite qu'on s'était trompé d'environ trois verges.

Le 27 août. Le Mineur allait bon train, puisqu'il était à douze pieds dans les terres.

On répara les ouvrages dégradés de la tranchée.

La garde fut relevée dans le même ordre.

La nuit du 27 au 28 août.

A la droite, on perfectionna la sape faite la veille.

Le 28 août. Le Colonel de Rasp vint de la part du Commandant, proposer de rendre la forteresse aux conditions que la garnison se retirerait dans les Etats de Sa Majesté l'Impératrice-Reine, et qu'elle ne servirait contre le Roi pendant un an et un jour ; ce qui fut refusé.

On fit un bout de sape à la gauche de la barrière de Strigau.

La galerie du Mineur fut avancée de quatre-vingt-quatre pieds.

La garde fut relevée à l'ordinaire.

La nuit du 28 au 29 août.

Le bout de sape, qu'on avait fait pendant le jour, fut mis dans sa perfection.

L'ennemi fit, après minuit, une sortie de

quelques grenadiers, qui attaquèrent la sape de la gauche, où le Mineur avait commencé sa galerie, à côté de laquelle il n'y avait que huit ou dix grenadiers pour la garde, n'ayant pas assez de place pour en mettre davantage; et comme cette garde prit la fuite, ils entrèrent dans la galerie, où ils firent un bas-Officier et un Mineur prisonniers, et en tuèrent un autre; puis se retirèrent, après avoir répandu dans la galerie des matières combustibles, et renversé quelques chassis.

Le 29 août. Les Mineurs réparèrent le dommage qu'on avait fait à la galerie; et lorsqu'ils furent au fond pour y continuer l'ouvrage, ils tombèrent en faiblesse l'un après l'autre, à cause du mauvais air dont la galerie était infectée, et qui ne fut évacué que le soir.

La nuit du 29 au 30 août.

On prolongea un peu la sape de la gauche, pour y mettre plus de monde pour garder les Mineurs, qui continuèrent leurs ouvrages, et on fit les réparations nécessaires.

Le 30 août. L'air manquant dans la galerie, qui était de quatre-vint-six pieds, l'on ne put aller plus avant; c'est pourquoi les Majors Le Febvre et Signoret, jugèrent à propos de faire faire la chambre.

La nuit du 30 au 31 août.

Elle fut employée à faire la chambre, qui eut environ six pieds en quarré.

On répara les sapes qui se trouvaient endommagées.

Le 31 août. Comme il y avait un peu d'eau dans la galerie, on avait fait faire une grande caisse de cinq pieds *cubiques*, qu'on monta dans la chambre; et dans cette caisse, on mit quatre petites caisses, qui étaient bien poissées, pour que l'eau ne fît aucun tort à la poudre.

La nuit du 31 août au 1er. septembre.

On mit dans ces caisses la poudre nécessaire pour produire un grand effet : cette charge était de cinq mille livres de poudre, et on commença tout de suite à bourrer, après que la saucisse fut placée dans l'auget.

Les ennemis firent cette nuit trois petites sorties, une sur la droite, et deux sur la gauche; mais sans succès.

Le 1er. septembre. Les Mineurs finirent leur bourrage vers les cinq heures du soir.

Comme il y avait une redoute en avant du fort No. 1, à côté duquel, et derrière une traverse, il y avait une petite pièce de canon, qui

enfilait notre troisième parallèle, on fut obligé d'y construire deux traverses; à chaque côté de la batterie, une.

La nuit du 1er. au 2 septembre.

Les troupes qui étaient le plus à portée de la mine, eurent ordre de se retirer plus en arrière; et vers les neuf heures, on fit jouer la mine, dont l'effet fut prodigieux, puisque le diamètre de l'entonnoir eut environ quatre-vingt pieds, sur une profondeur de seize à dix-sept pieds.

Aussi-tôt après l'effet de cette mine, un Ingénieur déboucha de l'extrémité de la tête de la sape, et traça la communication jusqu'en l'entonnoir, pendant qu'un autre prolongeait un peu ladite sape, pour y loger quelques grenadiers.

Le 2 septembre. Les Mineurs travaillèrent à débourrer la partie de la galerie restante, afin d'avoir un passage souterrain jusqu'à l'entonnoir.

La nuit du 2 au 3 septembre.

On répara la communication qui menait à l'entonnoir; et comme elle était en partie enfilée du fort No. II; on fut obligé, pour la couvrir, de dresser une haute traverse sur le bord

de l'entonnoir. Le Capitaine-Ingénieur Guyon y fut blessé légèrement.

On fit cette nuit deux nouvelles traverses dans la troisième parallèle, qui était toujours enfilée par la pièce de canon qui était près de la redoute en avant du fort No. I, et malgré tout cela, on en a toujours été maltraité pendant tout le reste du siége.

Le 3 septembre. On attacha le Mineur dans l'entonnoir, et chemina vers l'angle saillant du chemin couvert.

C'est ici où le Major Le Febvre s'est brouillé avec le Major Signoret. Le premier attribua un retardement au second, de ce qu'il n'avait pas attaché le Mineur dans l'entonnoir sitôt que la mine eut joué, et de ce qu'il avait commencé son blindage presqu'au milieu de l'entonnoir. Enfin, comme ces deux personnages ne s'étaient jamais vus de bon œil, le Major Le Febvre ne manqua pas d'en témoigner tout son ressentiment au Major Signoret: il en écrivit au Roi; et quelques jours après, celui-ci fut congédié: son Lieutenant Bauverée reçut la compagnie; et le plus ancien bas-Officier, nommé Stroost, fut fait Lieutenant.

La nuit du 3 au 4 septembre.

La traverse faite la nuit précédente pour cou-

vrir la communication, ayant été battue en brêche et en partie renversée par les bombes, fut réparée de même que la communication.

Le 4 septembre. On était occupé sans cesse à rétablir les sapes.

Le Mineur eut entièrement débourré la galerie; ce qui donna une communication souterraine, qui fut dans la suite d'un très-grand secours.

La nuit du 4 au 5 septembre.

La traverse qui couvrait la communication, fut réparée de nouveau, de même que la communication, et l'on y a dû travailler continuellement pendant le reste du siége.

Le 5 septembre, et

La nuit du 5 au 6 septembre.

L'eau empêcha le Mineur de continuer sa galerie, et il fut obligé d'en commencer une autre à côté de celle qu'il venait d'abandonner, mais un peu plus élevée.

Comme l'entonnoir était le réceptacle de tous les feux verticaux, pour s'en garantir, on y a construit une traverse.

Le 6 septembre, et

La nuit du 6 au 7 septembre.

Le Mineur travaillait avec toute la diligence possible.

On travaillait sans relâche à entretenir la communication et têtes de sapes en bon état.

Le 7 septembre. Le Roi vint examiner les attaques.

Le Lieutenant-Ingénieur Wolff fut blessé.

L'ouvrage du Mineur fut à dix-sept pieds dans les terres.

La nuit du 7 au 8 septembre.

On répara la communication, qui conduisait à l'entonnoir, de même que la traverse dans ledit entonnoir, qui étaient continuellement bouleversées par les bombes.

Le 8 septembre. La galerie fut avancée de trente-cinq pieds.

La nuit du 8 au 9 septembre.

On travailla aux réparations ordinaires, c'est-à-dire dans l'entonnoir et la communication.

Le 9 septembre. Le Mineur eut sa galerie à cinquante-quatre pieds.

La nuit du 9 au 10 septembre.

L'ennemi nous donna un camouflet (planche III) qui endommagea un peu l'extrémité de la galerie, et où le Mineur, qui se trouvait au fond, put en sortir blessé et froissé.

L'on fit en outre les réparations ordinaires.

Le 10 septembre On répara bientôt le dommage que le camouflet avait fait à la galerie, et le Mineur continua son ouvrage.

La nuit du 10 au 11 septembre.

Le Mineur, en continuant son travail, fut donner dans les terres infectées par le camouflet de la nuit précédente, et fut obligé de se retirer; ce qui fut pour lui un grand bonheur, car peu de tems après, l'ennemi, dont les galeries étaient très-peu éloignées du bord de notre entonnoir, nous donna de nouveau un camouflet qui ne nous laissa que six ou sept pieds de toute notre galerie. Peut être que si nos Mineurs avaient sondé à droite et à gauche, comme aussi en avant, et fait jouer de tems en tems quelque camouflet, cela ne leur serait pas arrivé; mais ils ne l'ont jamais fait.

L'on fit les réparations par-tout où il était besoin.

Le 11 septembre, et

La nuit du 11 au 12 septembre.

Le Mineur travailla à réparer la galerie détruite, mais ce fut du tems perdu.

L'on fit les réparations ordinaires dans l'entonnoir et la communication.

Le 12 septembre. Le Major Le Febvre, qui s'était entêté à vouloir rétablir cette galerie, fut pourtant obligé d'en faire commencer une autre un peu à la gauche de celle-ci; néanmoins on avait toujours perdu vingt-quatre heures en voulant rétablir cette galerie.

Le 13 septembre. La nouvelle galerie se trouva de dix-sept pieds.

Le Commandant de la Place envoya le Colonel de Freudensels, pour représenter à son Excellence le Lieutenant-Général de Tauenzien, que s'il ne voulait pas accepter les propositions faites le 28 août, la garnison se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, selon les ordres du Feld-Maréchal de Daun; qu'il ne manquait rien dans la place pour une bonne défense; par conséquent, que le siége en serait long et pénible, et que sa Majesté y perdrait beaucoup, puisqu'elle ne trouverait à la fin dans la ville qu'un hôpital, des prisonniers, des magasins vides, et la forteresse hors d'état de défense.

Mr. de Tauenzien répondit qu'après un tems

et des travaux aussi considérables, de telles propositions n'étaient point acceptables ; qu'il restait ferme dans la résolution de faire la garnison prisonnière de guerre.

La nuit du 13 au 14 septembre.

L'ennemi ayant fait jouer quelques jours auparavant une mine assez mal-à-propos, un peu en avant sur la droite de notre entonnoir, on lia par une sape cet entonnoir avec le nôtre.

On fit par-tout les réparations nécessaires.

Le 14 septembre. Le Mineur eut sa galerie de trente-deux pieds.

L'ennemi nous donna deux camouflets, l'un à droite, et l'autre à gauche de notre galerie, et dont il n'y eut presque rien d'endommagé.

Le Commandant de la Place envoya à son Excellence Mr. le Lieutenant-Général de Tauenzien les articles suivans :

La garnison veut se rendre prisonnière, à condition que 1°. Les Officiers et communs soldats ne seront pas divisés et séparés les uns des autres.

2°. Que la garnison dans l'espace de deux ou trois mois serait échangée tête pour tête, caractère contre caractère ; mais avant toutes choses et avant de signer la capitulation, que le Commandant pourrait envoyer un Officier vers le

Maréchal Daun pour lui demander son approbation.

3°. Que tous les déserteurs, tant du siége, qu'auparavant, leur demeureraient.

4°. Que les Officiers et Soldats garderaient leurs équipages.

La réponse fut, que quant à l'échange, cela ne souffrirait point, de notre part, de difficulté, mais que ce serait au Commandant à en presser l'exécution après que la capitulation aurait été signée.

Qu'on ne pourrait permettre d'envoyer un Officier au Maréchal Daun.

Que tous les déserteurs durant et avant le siége, nous seront livrés.

Que les Officiers et Soldats garderaient leurs équipages.

La nuit du 14 au 15 septembre.

Le Mineur travaillait avec toute l'activité possible.

On fit les réparations par-tout où il était nécessaire.

Le 15 septembre. Le terrain des environs de la galerie étant infecté par les camouflets que l'ennemi nous avait donnés, le matin les Mineurs tombèrent en faiblesse les uns sur les autres, et comme on ne voulait pas perdre du tems,

on se détermina à changer tout de suite.

Pour cet effet, l'on fit mettre dans une caisse au fond de la galerie (qui était de quarante-quatre pieds), deux mille quatre cents livres de poudre, et l'on commença à bourrer vers le soir après avoir posé les augets et la saucisse.

Le 16 septembre.

La mine étant prête, on la fit jouer à cinq heures du matin; son entonnoir fut de soixante pieds de diamètre sur quinze pieds de profondeur, et la communication d'un entonnoir à l'autre (dont le bord se joignait), fut prête vers le soir; et la nuit suivante, on y fit une traverse pour se garantir des bombes, grenades, etc, etc. que l'ennemi y jetait sans cesse, et l'on fit les réparations nécessaires.

Le 17 septembre.

On attacha le Mineur dans le second entonnoir; et à peine sa galerie avait six pieds, que l'ennemi, dans la nuit suivante, vers les deux heures du matin, nous donna un camouflet qui la combla, et enterra deux Travailleurs sous les décombres.

Le Commandant de la Place fit offrir de rendre tous les déserteurs Prussiens, qu'il ne voulait

garder que les sujets de Sa Majesté l'Impératrice Reine, qui avaient été forcés pendant leur prison, à prendre du service, et voulait envoyer un Officier vers le Maréchal Daun, avant la signature de la capitulation, pour lui demander son agrément par rapport à l'échange ci-devant proposé.

Son Excellence le Lieutenant-Général de Tauenzien lui répondit qu'il ne consentirait point à ce qu'il envoyât un Officier vers le Maréchal Daun; qu'il voyait bien que ce n'était pas son sérieux de vouloir capituler, et qu'on ne cherchait qu'à gagner du tems; qu'il lui déclarait donc de la part de Sa Majesté, que s'il ne voulait pas se rendre de bonne foi, purement et simplement, on ne lui donnerait plus de capitulation.

Le 18 septembre.

Au matin on remit d'abord le Mineur à l'ouvrage; et à peine avait-il commencé sa nouvelle galerie, qu'elle fut renversée par un camouflet qui souffla dans notre entonnoir, nous tua trois Mineurs, et blessa un quatrième. L'on en recommença tout de suite une autre.

La nuit suivante on fit toutes les réparations nécessaires.

Le 19 septembre.

Cette galerie commencée la veille, fut de même renversée par un camouflet que nous donna l'ennemi, et où fut tué un Mineur et un autre blessé.

Le Mineur en recommença aussitôt une autre.

La nuit suivante, on répara les communications qui mènent aux entonnoirs, de même que les traverses dans lesdits entonnoirs.

Le 20 septembre.

La galerie étant avancée de neuf pieds, l'ennemi nous donna un camouflet vers les six heures du matin, qui bouleversa tout.

Le Lieutenant Stroos des Mineurs y eut une jambe cassée, un Mineur et un Travailleur blessés furent tirés des décombres.

Le Mineur travailla à remettre cette galerie en état.

Le soir, le Major Le Febvre attacha le Mineur à l'attaque de la droite, qui devait pousser une galerie sous la flèche pour la faire sauter; mais il eut ordre de se désister de ce côté-là. L'ennemi s'étant préparé déjà de ce côté, avait fait deux puits assez profonds dans ladite flèche,

d'où partaient les rameaux ; mais il ne s'en est pas servi, puisque les nôtres abandonnèrent cette partie.

Le 21 septembre.

Le Mineur avait rétabli la galerie renversée la veille, et continuait son ouvrage le plus vîte possible.

A la gauche de cette galerie, on en commença une autre.

Sur la montagne (nommée Kursberg), de l'autre côté de la ville, on fit la nuit suivante une tranchée pour y placer deux batteries l'une pour deux mortiers et un obusier, et l'autre pour six pièces de canon, dont deux de vingt-quatre livres et quatre de douze livres.

On travailla aux réparations à l'ordinaire.

Le 22 septembre.

Le Colonel de Rasb fut envoyé par le Commandant de la place pour demander, qu'il lui fût permis d'envoyer un Officier au Maréchal de Daun, et qu'il voulait tâcher d'en venir à quelque accommodement. Mais son Excellence le Lieutenant-Général de Tauenzien lui répondit, que ce n'était pas sa faute, si les propositions du Commandant n'étaient

point acceptées, et que pour l'Officier qu'il demandait d'envoyer vers le Maréchal de Daun, c'était une chose que lui-même à sa place ne permettrait jamais.

On répara les parties des sapes, qui étaient le plus endommagées.

La nuit du 22 au 23 septembre.

Notre galerie à gauche n'était avancée que de sept pieds, lorsque l'ennemi nous donna un camouflet, qui la renversa.

L'on prolongea, par ordre du Roi, la première parallèle par sa droite d'environ cinq cents pas; et presque au bout, on fit une batterie No. 19, pour quatre canons de douze livres, afin de battre par ricochet l'espace qui est entre la ville et le fort, No. 2.

On fit les réparations à l'ordinaire.

Le 23 septembre. On recommença une galerie à côté de celle qui avait été détruite la veille.

La batterie faite pendant la nuit, commença à tirer.

Sa Majesté, accompagnée du Prince de Prusse, vint de Péterswalde à Bogendorff, où elle prit son quartier; ensuite elle fut visiter les tranchées.

On répara, tant pendant le jour que la nuit,

les communications et traverses dans les entonnoirs.

Le 24 septembre.

On entendit le Mineur ennemi de deux côtés, et fort près de la galerie la plus avancée, qui était de vingt pieds ; et comme on craignait encore de recevoir des camouflets, on fit d'abord un retour capable de contenir trois mille six cents livres de poudre ; la mine chargée et les augets et saucisses placés, ou bourra tout de suite.

La nuit du 24 au 25 septembre.

Par ordre du Roi, l'on prolongea la seconde parallèle, par sa gauche d'environ trois cents pas de K en W, où l'on fit deux batteries, l'une N°. 20 pour deux canons de six livres, et deux obusiers pour battre par ricochet la gauche du fort, N°. 2, et la partie qui est entre ledit fort et la ville.

L'autre batterie, N°. 21, était pour deux mortiers.

On ôta les deux mortiers d'une des batteries C, qu'on avait placées sur la montagne de Kutsberg, parce que la distance était trop grande pour l'effet qu'on en attendait.

Notre mine étant prête, on la fit jouer vers

les dix heures; et le bord de son entonnoir, dont le diamètre était d'environ soixante pieds sur une profondeur de seize pieds, n'était qu'à dix pieds de la palissade. L'on perca aussitot d'un entonnoir dans l'autre.

L'on fit par-tout les réparations à l'ordinaire.

Le 25 septembre. On attacha les Mineurs dans deux endroits de cet entonnoir.

L'on tira des batteries faites la nuit précédente.

La nuit du 25 au 26 septembre.

Comme tous les feux verticaux de l'ennemi étaient dirigés vers les entonnoirs, nos Mineurs en furent très-incommodés dans le tems de leur attachement.

L'on construisit dans cet entonnoir une traverse pour se garantir des bombes, grenades, etc., etc.

On répara les ouvrages dégradés.

Le 26 septembre. Malgré le feu que faisait l'ennemi dans les entonnoirs, les galeries furent avancées, l'une de sept, et l'autre de huit pieds.

Le Commandant de la place envoya le Colonel de Rasb pour demander à son Excellence le Lieutenant-Général de Tauenzien, pourquoi

pourquoi il ne voulait pas lui permettre d'envoyer un Officier vers le Maréchal de Daun, et qu'il n'y avait en cela aucune finesse; enfin, qu'il dépendait de M. de Tauenzien, de marquer comment on pourrait de quelque autre manière venir à un accommodement.

M. de Tauenzien répondit, qu'il n'assiégeait pas M. le Maréchal de Daun, qu'il ne voulait pas avoir de complaisance pour la garnison, et qu'il priait une fois pour toutes, de finir toutes correspondances jusqu'à ce qu'on battît la chamade.

On travailla continuellement à réparer les communications et les traverses.

La nuit du 26 au 27 septembre.

Vers les onze heures, l'ennemi nous donna un camouflet, qui bouleversa une de nos galeries, qui était avancée de onze pieds.

Vers le minuit, il fit jouer une mine, qui combla en partie le passage du second au troisième entonnoir, où quelques Grenadiers furent à moitié enterrés : les autres, de même que les Mineurs et Travailleurs, se retirèrent à temps; car aussitot après l'effet de cette mine, comme l'ennemi s'était fait un passage en ôtant quelques vues de ses palissades, une compagnie de Grenadiers s'empara de nos entonnoirs, y

bouleversa toutes les communications, comme aussi la galerie dans le troisième entonnoir, qui n'avait pas été endommagée par le camouflet, et ne se retira que le matin après avoir bien barricadé le passage du second au troisième entonnoir avec des poudres, des gabions et des fascines, qui nous avaient servi à faire une traverse dans le troisième entonnoir.

Le 27 septembre. On avait commandé deux cents hommes qui devaient déloger l'ennemi des entonnoirs, mais il s'était déjà retiré.

Il est étonnant que l'ennemi n'ait pas songé à faire plus souvent des sorties sur ces entonnoirs, où il n'y avait jamais que vingt-quatre Grenadiers pour soutenir le Mineur; outre que ces entonnoirs n'étaient d'ailleurs protégés que par quelques Grenadiers, qui étaient dans la sape; car pour la partie, qui n'était qu'une communication fort profonde, il n'était pas possible de mettre du monde; donc l'ennemi était toujours le maître de le prendre de la droite et de la gauche, et s'en serait emparé après une très-faible résistance; car il était, pour ainsi dire, impossible de donner du secours à ceux qui étaient dans ces entonnoirs par la communication *a b*; qu'à peine il y pouvait passer un homme, outre qu'elle était continuellement embarassée par les bombes, grenades et pierres, etc., etc.,

qu'on y jettait continuellement. Il aurait donc fallu sortir du logement à la gauche de la communication et de la troisième parallèle, pour en chasser les assiégés, et pour lors on aurait été exposé à bout touchant au feu de tous les ouvrages. C'était cependant le seul parti qu'il y avait à prendre, et qu'on aurait pris, si l'ennemi ne s'était pas retiré de bon matin.

Enfin, vis-à-vis d'une telle garnison, on avait cheminé avec trop peu de circonspection. On aurait dû au moins, pour se garantir contre les sorties, s'étendre à droite et à gauche du premier entonnoir, afin d'avoir un logement capable de contenir un nombre suffisant de Grenadiers, pour défendre et soutenir ceux qui se trouvaient dans les entonnoirs.

La nuit du 27 au 28 septembre.

Le logement à gauche de la communication, qui menait au premier entonnoir, fut prolongé d'environ cinquante pas de *c* en *d*, pour y mettre plus de monde, qui devait soutenir ceux qui étaient dans les entonnoirs.

On commença à réparer la communication, *a b*.

Le 28 septembre. Vers les quatre heures et demie du soir, le Major Le Febvre, accompagné des Ingénieurs qui étaient de jour, fit

examiner les entonnoirs et les communications, et voulut faire débarrasser le passage du second au troisième entonnoir; mais comme c'était un endroit fort critique, vu qu'on y était plongé, et que l'ennemi y faisait rouler continuellement des bombes et des grenades, on l'abandonna.

Le Capitaine Guyon y fut tué.

La nuit du 28 au 29 septembre.

On répara toutes les communications, et on attacha le Mineur dans le second entonnoir, qui devait passer sous terre dans le troisième; mais comme il s'est trouvé plus profond, on a fait un autre usage de cette galerie, comme on le verra tantôt.

On fit la batterie, No. 22, à gauche de la seconde parallèle, de quatre canons de vingt-quatre livres.

Le 29 septembre. Le Mineur, qui travaillait avec toute l'activité possible, eut sa galerie de quatorze pieds.

Comme le canon, qui était à côté de la flèche en avant du fort No. 1, nous incommodait toujours dans notre troisième parallèle, on fut obligé pour s'en garantir, de rehausser les traverses déjà faites, et même de les allonger.

On fit les réparations par-tout où il était nécessaire.

La nuit du 29 au 30 septembre.

Une bombe étant tombée sur la traverse qui masquait la communication *a b*, par où on arrivait au premier entonnoir (dont la moitié en hauteur n'était faite que de fascines et de gabions vides), y mit le feu; elle fut aussitôt réparée, de même que toutes les autres communications.

Le 30 septembre. Le Mineur était avancé de vingt-trois pieds.

L'on répara les dommages faits par les bombes et grenades d'obusiers, de même que la nuit suivante.

Le premier octobre.

La galerie fut de trente-cinq pieds, et la nuit suivante on fit par-tout les réparations nécessaires.

Le 2 octobre.

L'on fit encore une traverse dans la troisième parallèle un peu à droite de la batterie.

De plus, on construisit une batterie N° 23,

pour trois mortiers, un peu en avant de la droite de la troisième parallèle, et l'on plaça une pièce de campagne dans l'extrémité du dernier zig-zag, près la gauche de la troisième parallèle, pour servir contre les sorties qu'on aurait pu faire de ce côté-là.

Le Mineur qui travaillait le plus vîte possible, fut à quarante-cinq pieds.

La nuit suivante, on travailla aux réparations à l'ordinaire, et à la batterie N°. 18, on joignit un mortier.

Le 3 octobre.

Le travail du Mineur fut à soixante pieds, et l'on travaillait aussi à une sape couverte, pour communiquer dans notre troisième entonnoir, de même que dans l'entonnoir d'une mine que l'ennemi avait fait jouer un peu à notre gauche, où on voulait faire un logement pour les couvreurs.

La nuit suivante fut employée à faire les réparations nécessaires.

Le 4 octobre.

Le Mineur eût sa galerie à soixante-cinq pieds.

Vers le soir, l'ennemi nous donna un camou-

flet un peu à droite de la galerie, et qui en fut un peu infectée; ce qui fit tomber les Mineurs en faiblesse, et retarda l'ouvrage jusqu'à la nuit suivante.

Le 5 octobre.

Le jour, de même que la nuit suivante, on travailla sans discontinuer à rétablir les communications et traverses, comme de coutume.

Le 6 octobre.

La galerie fut avancée de quatre-vingt-sept pieds.

Par les pluies continuelles, les tranchées furent pleines d'eau.

La nuit suivante, les réparations se firent partout à l'ordinaire.

Le 7 octobre.

L'après-midi, nous reçûmes un camouflet un peu à gauche, mais qui ne nous fit aucun mal.

La nuit suivante, l'ennemi nous donna de nouveau un camouflet, qui n'eut aucun succès.

On fit par-tout les réparations nécessaires.

Le 8 octobre.

La galerie se trouvant de quatre-vingt-seize

pieds, on résolut de charger tout de suite, et cinq mille livres de poudre furent apportées dans des sacs du dépôt, qui furent mis au fond de la galerie, l'un sur l'autre; et après avoir été saignés, on y plaça les augets et saucisses, et l'on bourra tout de suite.

Pendant le tems du bourrage, l'ennemi nous donna deux camouflets, l'un à droite, et l'autre à gauche de la galerie, mais sans succès.

Vers une heure après midi, le feu ayant pris au magasin à poudre, qui était sous la gorge du fort No. II, joignant les cazemates de ce fort, toute la gorge fut enlevée depuis un bout jusqu'à l'autre; et environ trois cents grenadiers et deux Officiers qui y étaient lorsque cet accident funeste arriva, furent ensevelis sous les décombres.

Les assiégés barricadèrent le mieux qu'ils purent cette brèche avec de grands chevaux de frise.

Le feu de part et d'autre n'était plus si vif, à cause des pluies continuelles.

La nuit du 8 au 9 octobre.

La mine étant prête, on la fit jouer vers le minuit; son effet fut prodigieux, et fit une brèche (sans endommager le revêtement de l'enveloppe du fort No. II) par les terres,

qui furent jetées jusqu'au haut du parapet.

Aussitôt que cette mine eut joué, deux compagnies de grenadiers, qu'on avait commandés la veille, sautèrent dans l'entonnoir, et se glissèrent les uns à droite, et les autres à gauche du chemin couvert; mais l'ennemi ayant fait des traverses avec des gabions de droite et de gauche, il en sortit un feu très-vif de mousqueterie pendant le reste de la nuit, et dont nous perdîmes beaucoup de monde : nos gens se retirèrent dans les entonnoirs.

L'on posa, pendant que les grenadiers attaquèrent le chemin couvert, quelques gabions dans l'entonnoir, mais qui n'étaient utiles à rien, puisqu'on y était plongé de l'enveloppe, et battu de revers par la flèche de Strigau : aussi, dès que le jour parut, le reste du détachement se retira, et on ne laissa dans les entonnoirs qu'une trentaine de grenadiers.

Le 9 octobre.

Le Commandant de la Place fit battre la chamade vers les neuf heures, et envoya un Officier à son Excellence le Lieutenant-Général de Tauenzien, pour demander à capituler.

Il y eut une cessation d'armes.

Le Roi, qui avait souvent visité les tranchées, retourna à Peterswalde.

L'après-midi, le Commandant de la Place envoya le Colonel de Rasp, pour régler la capitulation suivant les articles suivans.

CAPITULATION.

Article I. La garnison sortira de la ville tambour battant; les Officiers et Bas-Officiers garderont leurs épées.	*Réponse*. Accordé.
II. La garnison conservera ses équipages et tout ce qui lui appartient.	*éponse*. Accordé.
III. On partagera la garnison par bataillons; les Officiers resteront près des Soldats, et on leur donnera à tous des quartiers dans la Silésie.	*Réponse*. On assignera aux Officiers et Soldats les quartiers qui leur conviendront.
IV. On ne logera point les troupes dans des casemates; on leur fournira le bois et la paille contre quittance, de même que les habits et petites montures.	*Réponse*. On donnera à chacun selon qu'il est spécifié dans le cartel.
V. La garnison sera des premières échangées.	*Réponse*. Accordé.

VI. A l'égard de cet échange, on demande de pouvoir envoyer deux Officiers avec la capitulation chez le Maréchal Daun, pour qu'il l'agrée, et qu'il la sollicite.

Réponse. On peut faire ces choses-là par écrit, permis cependant d'envoyer un Officier au Maréchal de Daun, avec la capitulation signée.

VII. On demande au Roi la grace pour les déserteurs qui ont servi autrefois dans les troupes de Sa Majesté l'Impératrice Reine, qui ont été forcés à prendre service pendant la prison, et qui se sont rançonnés eux-mêmes par la désertion; ainsi on demande qu'ils soient regardés et traités comme les autres prisonniers de guerre.

Réponse. Tous les déserteurs quelconques seront livrés pour être renvoyés aux régimens où ils ont servi. Quant à leur grace, cela dépend de la volonté du Roi.

VIII. Les Officiers seront transportés *gratis* avec tous leurs équipages jusqu'aux lieux de leur destination; ils pourront aussi renvoyer leurs effets dans les Etats de Sa Majesté l'Impératrice Reine,

Réponse. Les Officiers seront transportés avec leurs équipages *gratis*; mais pour les renvoyer en d'autres pays ou les en faire venir, ils le peuvent à leurs frais.

ou les en faire venir avec des voorspannes *gratis :* on leur donnera les passeports et escortes nécessaires pour cela.

IX. Le Commissariat, les Munitionnaires, les Chirurgiens, les Ecrivains de la fortification et de l'artillerie, seront libres, et on leur permettra de se retirer avec leurs équipages, papiers, comptes, etc. etc. où bon leur semblera.

Réponse. Les Chirurgiens et Médecins seront libres; mais pour les autres, quoiqu'on leur permette de se retirer en d'autres pays, ils donneront revers par lequel ils seront prisonniers de guerre jusqu'à l'échange, et jusqu'à ce que leurs comptes soient rendus.

X. Les Vivandiers et tous ceux qui ont suivi la garnison, même les femmes, peuvent retourner avec leurs effets dans les pays de Sa Majesté l'Impératrice Reine.

Réponse. Accordé.

XI. On aura soin des malades et des blessés; à l'effet de quoi il restera près d'eux des Officiers,

Réponse. Les Officiers, Chirurgiens, etc. etc. peuvent rester; on renverra les

Chirurgiens, Valets de Lazaret et autres. Les estropiés, seront, après leur guérison, transportés dans les Etats de Sa Majesté l'Impératrice Reine, pour y recevoir le soulagement qu'ils méritent.

estropiés après leur guérison, restant pourtant prisonniers de guerre jusqu'à l'échange.

XII. Si le Commandant demande pour quelques Officiers la permission de se retirer chez eux, pour quelques affaires particulières d'intérêt ou de santé, on ne le refusera pas.

Réponse. Cela dépend du Roi.

XIII. Les dettes de la caisse de la garnison seront liquidées par des obligations, qui seront ensuite payées par la caisse générale de l'Impératrice.

Réponse. Bon; mais outre cela, les Officiers donneront des assurances pour leurs dettes particulières.

XIV. La Ville, le Magistrat, les Eglises, les Cloîtres, conserveront leurs privilèges, et chacun

Réponse. Cela s'entend.

le libre exercice de sa religion.

XV. Après la signature de la capitulation, on se donnera des ôtages de part et d'autre; toutes les hostilités seront finies; on remettra aux troupes Prussiennes le fort Jauernick, la flèche et la barrière de Strigau.

Réponse. Bon.

XVI. Vingt-quatre heures après la signature de la capitulation, les chariots-voorspans seront prêts, et la garnison sortira comme il est dit au premier article, pour être transportée aux lieux de sa destination; jusques-là il ne sera permis aux troupes Prussiennes d'aller en d'autres postes, ni d'entrer dans la ville, excepté les Officiers du Commissariat, de l'Arsenal et du Génie, etc. auxquels les magasins doivent être remis: même les Officiers

Réponse. Bon; mais la garnison sortira demain à huit heures du matin.

chargés de reprendre les prisonniers, n'entreront point dans la ville.	
XVII. S'il y avait quelques points d'oubliés dans la capitulation, on pourra y revenir après la signature, et faire des arrangemens en conséquence.	*Réponse.* On fera alors ce qu'on jugera à propos.

Schweidnitz, ce 9 octobre 1762.

P. S. Cette capitulation est acceptée dans toute sa teneur, excepté pourtant que la garnison ne sortira que le 11, à cause des arrangemens indispensables qu'elle a à faire pour ses bagages, équipages, etc. etc.

Signé, LE COMTE DE GUASCO. DE TAUENZIEN.

En conséquence de cette capitulation, les ôtages furent envoyés de part et d'autre, et nos troupes prirent possession du fort Jauernick, dit N°. II, et de la barrière et flèche de Strigau, et la garde resta toujours dans les tranchées.

Le 11 octobre au matin, la garnison sortit tambour battant par la barrière de Koppen, où elle mit bas les armes; puis elle fut conduite par division chacune au lieu de sa destination.

Le nombre des prisonniers montait à neuf mille hommes, dont trois Généraux, savoir le

Comte de Guasco, de Yaneny, et de Gribeauval.

Leur nombre en tués ou morts de leurs blessures, a été de douze cent quatre-vingt, parmi lesquels il y avait trente-deux Officiers. Celui des blessés a eté de deux mille deux cent soixante-dix hommes, y compris cinquante Officiers.

Du côté des assiégeans, il y a eu onze cent trente tués ou morts de leurs blessures, y compris vingt Officiers. Le nombre des blessés a été d'environ deux mille hommes, parmi lesquels on comptait quarante-huit Officiers.

Après la reddition, l'on a trouvé dans la place soixante pièces de canon de fonte, trente de fer, quarante-six mortiers, cent trente-quatre à grenades, deux obusiers, et environ mille deux quintaux de poudre, ainsi que beaucoup d'autres munitions.

FIN.

RELATION

RELATION

DE LA CAMPAGNE

DU ROI DE PRUSSE EN 1744.

RELATION
DE LA CAMPAGNE
DU ROI DE PRUSSE EN 1744,
Ecrite par lui-même.

Campagne de 1744.

Je partis le 13 d'août pour me mettre à la tête de mes troupes, qui, divisées en trois colonnes, s'étaient mises en marche pour Prague, à-peu-près au même jour.

J'imaginais que les Saxons ni aucune Puissance de l'Europe ne pouvaient trouver étrange, qu'après avoir fait annonçer ma marche par des Réquisitoriaux de l'Empereur, je poursuivisse mon chemin sans m'arrêter au travers de cet Électorat, et en faisant observer la meilleure discipline du monde.

Le bruit qu'en firent les Saxons, avait en vue trois objets différens, dont l'un était la passion et la jalousie qu'ils ont contre la Prusse,

croyant ce voisinage trop puissant pour leur faiblesse, et se flattant de révolter par leurs cris les Puissances du Nord, et principalement la Russie, contre une action qui n'avait en elle-même rien d'odieux ni de contraire aux lois et aux constitutions de l'Empire; leur second objet consistait dans la partialité de la Reine et du Père Guarini pour la Cour de Vienne; et le troisième, l'extrême disette d'argent, qui s'étendait si loin dans ces circonstances, que la Cour manquait souvent de quoi pouvoir fournir aux besoins les plus pressans, ce qui leur fit espérer que le moment favorable était venu de vendre leurs troupes à plus gros marché qu'on ne les eût jugées en toute autre occasion.

Pendant que tous ces mouvemens se passaient à Dresde, et encore plus à Varsovie, je m'avançais à grands pas vers les frontières de la Bohême. Il n'y eut rien de plus ridicule que la crainte extrême du Ministère Saxon, mêlée avec une fierté composée et toute nue des moyens les plus faibles et les plus insuffisans : l'on m'accordait d'un côté tout ce que je pouvais desirer relativement à mon passage et à la subsistance des troupes : d'un autre côté l'on protestait sur ce qu'on faisait, et en même tems on faisait travailler jusqu'aux manufacturiers de porcelaine, pour faire plus de vingt

coupures et des barricades dans les rues de la nouvelle ville de Dresde ; la ville était fermée, on avait doublé la garnison, mais trois bataillons de mes troupes, quarante pièces de batterie et vingt mortiers, passaient, malgré ces grands préparatifs, sur l'Elbe, au beau milieu de la ville, tandis que l'armée côtoyait cette Capitale des deux côtés. Que de singulières contradictions ne renferme point l'esprit humain!

Nous trouvâmes bientôt un obstacle plus réel à notre entrée en Bohême. Les Autrichiens avaient fait une espèce d'estacade dans l'Elbe, qui en interrompait totalement la navigation, et cette estacade était défendue par un bon château situé sur un rocher escarpé de tous les côtés, et qui commande toute la rivière Le château fut sommé ; un Capitaine Hongrois avec cent hommes se rendit prisonnier de guerre ; l'Elbe fut débloquée, notre petite flotte y passa, et toutes ces formalités ne nous firent perdre que deux jours.

L'armée continua sa route depuis vers Prague sans aucun empêchement. Une avant-garde composée de quatre régimens d'hussards et de quatre bataillons de grenadiers, précédait sa marche d'une journée, et ramassait en chemin faisant les subsistances dont les troupes avaient besoin. Dans toute cette marche on

n'a eu d'autres nouvelles du Comte de Badiani (qui au bruit de notre marche était entré en Bohême avec un corps de quinze mille hommes), que par un détachement du régiment de Zietin, qui le surprit, et défit trois cents hommes du régiment de Barnay, que M. de Badiani avait envoyé à Munzifai, petit bourg non éloigné des rives de l'Egra : les prisonniers, au nombre de cinquante, déposèrent que l'ennemi était aux environs de Beraun.

Nous arrivâmes le 2 de septembre aux environs de Prague, après une marche longue et difficile dans un tems pluvieux, de façon que le 3 et le 4 furent employés à faire la circonvallation et contrevallation de la ville. Le corps du Maréchal de Schwerin et celui du Prince Léopold étaient arrivés le 1er. septembre. Les ponts de communication étaient jetés sur la Muldau, et il ne manquait plus que la grosse artillerie pour commencer le siége. L'Elbe n'est navigable que jusqu'à Leutméritz, et de là on est obligé de faire le transport du canon, des munitions de guerre et de bouche, par chariots, ce qui emporta huit jours de tems, pendant lesquels on fit les fascines et les autres arrangemens nécessaires pour l'ouverture de la tranchée.

Je reçus entre ce tems l'avis, par un de nos espions, que le Comte Badiani faisait amasser

des gros magasins à Beraun, et que ces magasins n'étaient gardés que par mille hommes, ce qui me fit naître le dessein de m'emparer de ce poste, et de déranger par-là considérablement les desseins de l'ennemi. Le Général Hacke fut commandé pour cet effet avec cinq bataillons et six cents hussards; et eut ordre d'emporter ce poste. Il se trouva que l'ennemi en eut des nouvelles, et quoique ce plan fût assez bien concerté, le Général Hacke, après avoir emporté la porte de la ville du côté du pont, se vit obligé de se retirer, voyant deux corps considérables de cavalerie qui passaient la Beraun pour le prendre dans ses derrières. Il perdit à cette retraite un canon, dont les roues furent cassées. Il se posta ensuise sur une hauteur, où il soutint six heures de suite l'attaque des Cuirassiers et des Pandours, et après les avoir repoussés par cinq différentes reprises, il les poursuivit et les chassa de l'autre côté de la rivière.

Je fus averti à midi que le corps du Général Hacke était environné, que le nombre des ennemis augmentait, et qu'il avait besoin de secours. J'y marchai en personne avec cinquante escadrons et seize bataillons. Nous arrivâmes à dix heures au-delà des plaines d'Unhost, à l'embouchure du défilé; et j'appris que l'affaire s'était heureusement passée.

à notre avantage, quoiqu'à la vérité le but de l'expédition se trouvât manqué.

Nous avons eu le malheur dans cette campagne, que les gens préposés à la fourniture des vivres s'en sont si mal acquittés, et se sont trouvés si peu intelligens, que l'armée a été toujours mal fournie; et à la fin cette fatalité est devenue d'autant plus funeste, qu'elle nous a obligés de quitter la Bohême.

Le jour que je marchais vers Beraun, l'armée n'avait plus de pain, ce qui m'empêcha de poursuivre ma pointe, et d'occuper le poste de Beraun; et de plus j'avais appris que M. de Badiani avait fait rétrograder ses magasins de Beraun à Pilsen.

Le 10 au soir, l'ouverture de la tranchée se fit à Prague, à trois endroits différens à-la-fois; savoir à la montagne de Ziska, vers le plateau de la montagne de Saint-Laurent, et vers la nouvelle porte du côté du moulin sur la Basse-Muldau. La première attaque s'appela celle du Maréchal de Schwerin, la seconde, celle du Comte Truchses, et la troisième, celle du Prince Charles. L'ouverture de la tranchée nous coûta peu de monde, à cause qu'on en déroba la connaissance à l'ennemi. Le 12 on emporta d'assaut le fort de Ziska, et encore un autre fortin qui lui était adjacent. Le Prince Guillaume

fut tué ce jour à la batterie qui portait le nom de son frère.

Les jours suivans les attaques se poussèrent avec beaucoup de vigueur; le moulin de la Basse-Muldau, fut abymé par les bombes, et l'écluse rompue; de façon qu'après que l'écoulement de l'eau eut duré quelques heures, on eût pu donner un assaut au travers de la rivière, et entrer au milieu de la ville: ce fut la raison qui détermina M. Harsch à battre la chamade; il y eut encore quelques pourparlers, mais il fut obligé de se rendre prisonnier de guerre, le 16 de septembre.

La garnison sortit forte de douze mille quelques cents hommes, ce qui était distribué en vingt-deux bataillons. On ne put y donner que des escortes faibles, qui étaient longues à faire: il en déserta presque la moitié avant qu'ils arrivassent en Silésie.

La ville de Prague une fois prise, c'était la grande question de quel côté diriger les opérations. La trahison des Saxons était encore ensevelie sous les cendres. J'étais à la vérité informé que leurs troupes remuaient dans leurs quartiers; mais je ne leur supposais pas la hardiesse de se déclarer contre moi dans un commencement de guerre, où la fortune ne s'était pas encore déclarée ni pour l'une ni pour l'autre partie, et d'exposer à la vengeance de leur

voisin, un pays ouvert de tous côtés, mal garni de troupes, et qui doit être ruiné de fond en comble toutefois que la guerre se fera, et que l'ennemi se tournera du côté de Leipsick, qui est le nerf de leur État, le siége de leur commerce, et la ressource de leur crédit.

Toutes ces suppositions, toutes ces probabilités se trouvèrent ensuite fausses : le marteau d'or des Anglais avait ouvert les portes de fer des Saxons, et l'intérêt d'un moment les avait aveuglés sur un intérêt plus durable.

Je fis deux fautes capitales en quittant Prague, qui ont entraîné après elles le dérangement de toute la campagne. Je n'aurais pas dû m'éloigner de cette capitale sans l'avoir pourvue suffisamment de vivres. Car au moment que nous l'occupâmes il n'y avait des provisions de bouche que pour huit jours. Je n'y laissais non plus qu'une garnison de six bataillons et de trois cents chevaux; ce qui aurait été bon dans le cas que l'on fût resté dans le voisinage, mais ce qui devenait insuffisant pour défendre une place de cette immense étendue, qui ne se soutient qu'à force de bras.

L'autre faute était encore plus de conséquence. Si l'armée avait d'abord marché à Pilsen, nous aurions fort dérangé, et peut-être rompu la jonction des Saxons et du Prince Charles; nous aurions pris le principal magasin

des Autrichiens, et nous couvrions Prague. Mais au lieu de prendre ce parti sage, et qui semblait obvier à beaucoup d'inconvéniens, il parut à mes Généraux, que M. de Badiani, ayant fait construire à Kameck, un pont sur la Muldau, passerait incontinent cette rivière, dès que nous serions sur la rive gauche; et dès que les Saxons avaient résolu de se déclarer, M. de Badiani aurait pu se joindre à eux par la Lusace, me raffler mes magasins sur l'Elbe, et faire le dégât en Silésie, pendant que j'aurais été vis-à-vis du Prince Charles, qui se serait jeté par les montagnes du Palatinat et de la Haute-Autriche, vers Tabor et Budweiss, où Badiani et les Saxons l'auraient pu joindre également.

La raison principale, qui me détermina de marcher sur Tabor et Budweiss, est que les Français ont regardé l'abandon de ces deux postes, l'année 1741, comme la perte de toutes leurs affaires; de plus, l'Empereur, Seckendorff et Schmettau me rebattaient les oreilles de la nécessité d'occuper ces postes importans.

Le Lieutenant-Général de Nassau fut détaché avec dix bataillons, trente escadrons de dragons et trente d'hussards, à Tabor. La ville se rendit après avoir fait une sortie, où nos hussards sabrèrent et firent prisonniers plus de cent quarante hommes. L'avant-garde

marcha de-là à Budweiss, de-là à Frauenberg, et prit ces deux postes presque sans coup férir. L'armée suivait à pas lents le chemin de Tabor, partagée en deux corps, dont l'un côtoyait la Muldau et l'autre marchait plus à gauche.

Dès que j'eus quitté Prague, M. de Badiani envoya deux mille Hussards, quelques milles de Talpatsch, et mille hommes de cavalerie, à Beraun et Kœnigsaal : ceux-là bloquèrent, pour ainsi dire, la ville de Prague, et en occupèrent si bien les avenues, qu'on n'y put faire entrer aucune provision. Je me suis alors trouvé pendant quatre semaines sans aucune nouvelle, sans lettres, sans pouvoir trouver de bons espions, sans savoir si M. de Badiani, le Prince Charles et les Saxons étaient en Bohême ou à Pekin. On s'étonnera peut-être que nous n'ayons tiré aucune lumière des prisonniers que l'on faisait tous les jours sur l'ennemi : mais il faut savoir que les prisonniers Autrichiens ne sont que des Hussards ou des Pandours, détachés avec leurs corps six semaines ou plus long-tems de leur armée, et qui n'en ont aucune connaissance ; on ne se trouve guères avancé après les avoir examinés. Les espions de ce pays ne sont pas de plus grande ressource ; ou on n'en trouve aucun, ou ils rapportent des faussetés. Le plat pays et le peuple sont superstitieux, attachés au Gouverne-

ment; ils cachent et enfouissent le bled, et tout devant les armées, n'apportent, ni vivres ni subsistances dans les camps, et vous obligent de nourrir le soldat des denrées que l'on a eu la faculté de conduire avec soi. Les Baillifs et les Prêtres sont encore pires; ils servent d'espions aux Autrichiens, et ayant toutes les commodités d'apprendre ce qui se passe dans une armée, qui embrasse leurs villages dans le camp qu'elle occupe, ils informent incontinent l'ennemi de la moindre manoeuvre, d'un petit mouvement et des détachemens qui sortent; et obligent par conséquent à n'envoyer jamais des partis, mais des corps au moins de dix mille hommes, pour ne les pas aventurer et les exposer mal à propos à quelqu'affront.

Ce n'était pas là tout l'embarras encore, il y en avait un autre, auquel des contretems infinis se sont joints, et qui nous ont dans la suite forcés à tous les mouvemens rétrogrades que nous avons été obligés de faire. Il y avait pour un mois de farine pour l'armée, chargée sur des caissons, et qui nous suivait sous l'escorte de l'arrière-garde, que commandait le Général de Posadowski. Soit que cet Officier s'ennuyât de la lenteur de sa marche, soit qu'il y eût quelqu'autre accident, il n'amena à Tabor que la moitié de nos caissons, qui avaient eu la tête de l'escorte. L'ennemi n'en

enleva pas un, mais Posadowski les laissa en chemin à la garde des gens du pays, qui, bien éloignés de s'employer pour les faire suivre, brisèrent les caissons, volèrent les chevaux et la farine, et chassèrent les valets qui les conduisaient. Le seul moyen qu'il y avait pour remédier à ce malheur, était de faire livrer et contribuer le pays. Le régiment d'hussards de Dieury, nouvellement levé, paraissait le plus propre à cet emploi; il y fut destiné, mais il arriva encore d'autres fatalités qui achevèrent de nous déranger, comme on le verra dans la suite.

L'armée à Tabor et l'avant-garde à Budweiss, il s'agissait de régler les opérations ultérieures. Nous pouvions aller à Neuhauss, pour donner au Prince Charles des jalousies sur l'Autriche. Nous pouvions aller à Budweiss, et nous pouvions passer la Muldau à Tein, pour marcher au Prince Charles, que l'on nous disait campé à Piseck. Je ne me serais pas aventuré aussi en avant, si un malheureux espion ne m'avait assuré que l'armée Autrichienne avait marché sur trois colonnes vers Budweiss. Nous n'eûmes pas passé la Muldau, que nous apprîmes que sa nouvelle était fausse. On sut ensuite par les partis, que l'ennemi était campé à Mirotitz, à deux milles de l'autre côté de Piseck, proche de la Muldau. Ce faux avis rendit ma manoeu-

vre mauvaise, qui n'était bonne qu'au cas où l'ennemi se serait approché de Protivin ou de Budweiss. Nous séjournâmes cependant trois jours dans le même camp, et dans cet espace, le Général Ghylani passa la Muldau avec un corps de dix mille hommes, tomba sur trois ou quatre détachemens du régiment de Dieury, qu'il défit, et empêcha toutes les livraisons du pays pour Tabor. Nous étions au 7 octobre, et nous n'avions de farine à Tabor que pour huit jours, point de ressource pour en faire une nouvelle provision, ni aucune espérance d'en pouvoir prendre sur l'ennemi; ce qui me fit prendre le parti de marcher à Tabor, pour être de-là plus à portée de me rapprocher de mes magasins. J'appris à Tabor que les Saxons allaient joindre les Autrichiens, que le Prince Charles faisait faire quatre ponts sur la Muldau, qu'il faisait amasser des provisions à Beneschau, et qu'il voulait me couper de Prague et de la Sassawa.

Je savais que le poste de Beneschau est inattaquable, et que si l'ennemi s'y mettait une fois, ne fût-ce qu'avec un détachement d'une vingtaine de mille hommes, il serait impraticable de l'en déloger; que ce mouvement me rejetait sur Ratay et sur Pardubitz, où j'avais un petit dépôt; que je n'avais que pour huit jours de farine, ce qui était opiné suffisant pour

faire la marche de Beneschau; que j'aurais par conséquent manqué de pain avant que d'atteindre Pardubitz; que de plus, si l'ennemi se mettait entre moi et Prague, cette ville, et la garnison, trop faible pour en soutenir la vaste enceinte, seraient à coup sûr perdues. Il y avait à considérer d'un autre côté, que ce mouvement rétrograde était fort préjudiciable à mes desseins, qu'il pourrait me faire perdre Tabor et Budweiss, et donner même à mes alliés des soupçons de ma fidélité. Ce raisonnement était fort, mais la faim était plus forte encore, et l'article de Prague un argument sans réplique. Il restait à savoir si l'on garderait Tabor et Budweiss. Si l'on considérait d'un côté que nous en éloignant, il y avait à craindre que l'ennemi ne les prît, nous aurions dû les évacuer d'abord; mais à cela il y avait beaucoup à objecter. Je savais que le Prince Charles était joint par les Saxons; je savais qu'il avait fait faire des ponts sur la Muldau: ce qui me semblait indiquer qu'il n'aurait pas quitté l'Alsace, qu'il n'aurait pas rassemblé tant de forces, et qu'il ne ferait pas un mouvement aussi décisif que celui de passer la Muldau, s'il n'avait intention d'en venir à une bataille. A ces préjugés je joignais ceux de l'espérance. Dans la guerre dernière, l'ouverture des campagnes se faisait par une bataille; et ce qui achevait

vait de me persuader que c'en serait de même de celle-ci, c'est la coutume qu'ont les Autrichiens de tirer tout le parti qu'ils peuvent de leurs auxiliaires, le peu de risque qu'il y avait pour eux de faire tuer quelques Saxons, et l'espérance qu'ils pouvaient avoir qu'en me battant ils gardaient le champ libre, et gagnaient la faculté de tourner toutes leurs forces, ou du moins la plus grande partie contre la Bavière : enfin, soit que l'on songe ce que l'on espère, ou que ces raisons fussent solides, elles me parurent du moins telles, et dans cette supposition je devais conserver nécessairement les postes de Tabor et de Budweiss, qui ôtaient à l'ennemi, s'il avait été battu, toutes ses ressources, lui coupaient le chemin de l'Autriche, et le rejetaient dans cette partie montueuse de la Bohême qui tient à la Basse-Autriche.

Il s'est manifesté dans toute cette campagne une fatalité si ouverte, si opiniâtre à déranger mes entreprises, que je ne puis m'empêcher d'en rapporter quelques exemples à mesure que l'occasion s'en présente. A la prise de Budweiss, il ne s'était presque point trouvé de munitions de guerre dans la place. Le régiment de Creytzen, qui devait défendre cet endroit, n'avait que soixante coups à tirer par tête. On ne pouvait alors ravitailler suffisamment la place, étant trop éloignée de Prague.

J'envoyais cependant une assez bonne provision de cartouches au Général Creytzen, si un accident qu'on ne pouvait prévoir ne l'en eût privé. Le Général du Moulin était commandé avec quelques bataillons pour prendre son chemin par Budweiss, et pour repasser par Neuhauss à Tabor, afin d'amasser des vivres et sur-tout de la farine. Les caissons de poudre entrèrent à Budweiss avec le détachement de du Moulin, et celui qui avait la lettre à rendre au Général Creytzen, n'arriva que le lendemain; de sorte que les caissons suivirent du Moulin et que le Général Creytzen ne reçut la lettre qui lui marquait que les caissons étaient pour lui, que lorsque le petit convoi était à une grande marche de lui, et que beaucoup de hussards lui avaient déjà ôté la communication avec du Moulin. Depuis ce moment, l'armée perdit également la communication avec cette ville.

Tabor devenait absolument nécessaire pour avoir la communication avec Budweiss, et de plus il y avait dans la ville cinq cents malades qu'il nous était impossible de conduire avec l'armée faute de chariage : ainsi nous ne pûmes l'abandonner.

Nous nous mîmes le 17 d'octobre en marche vers la Sassawa, et je détachai le Maréchal de Schwerin avec seize mille hommes, pour gagner

Beneschau, ce qui me réussit : l'armée y arriva deux jours après; nous occupâmes ce poste sonica, ayant gagné quatre heures sur l'ennemi.

Nous séjournâmes huit jours au camp de Konnopischt et Beneschau, pendant lequel tems j'envoyais un détachement à Leutméritz pour faire transporter incessamment des farines tant pour l'armée que pour Pragne. Les Autrichiens, qui, voyant leur coup manqué, s'étaient retirés du côté de Neveklau, furent bientôt joints par toutes leurs forces, et le Prince Charles fut se camper à Marchowitz : j'appris cette nouvelle avec beaucoup de plaisir, me flattant de pouvoir attaquer le Prince Charles et de le battre. Je fis défiler l'armée sur huit colonnes, et nous prîmes le chemin de Marchowitz aux environs de Gebel. Nous arrivâmes le 24 octobre après le coucher du soleil, de façon que l'armée n'était pas même tout-à-fait en bataille pendant la nuit.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous préparions à attaquer l'ennemi. Il était posté sur une montagne qui faisait comme un demi-cercle, dont la gauche tournait vers notre droite, et leur droite était entièrement éloignée de nous dans la vallée au pied de la montagne : il y avait un marais à travers duquel coulait un ruisseau marécageux; à l'extrémité de leur gauche on

voyait quelques grands étangs qui couvraient tout leur flanc, en retournant vers leurs derrières. Nous commençâmes à nous former de notre côté sur la montagne qui était vis-à-vis de leur centre; mais le terrain qu'il y avait à notre droite se trouva si étroit, qu'à peine aurait-on pu mettre six bataillons en bataille, et cela fait, on ne pouvait les faire marcher en avant à cause du précipice qui séparait les deux armées : le centre était encore plus immuable, car une monticule et deux fonds considérables la séparaient de l'armée ennemie.

Toutes ces positions bien reconnues, il fut facile de juger que ç'aurait été une témérité très-condamnable, que d'engager une affaire dans ces circonstances; c'est ce qui m'obligea à me replier vers mon camp. Je cachai cette manoeuvre à l'ennemi par quelques fausses démonstrations, comme si l'on avait toujours intention de les attaquer; ce qui me réussit si bien, que toute l'armée rentra dans le camp sans qu'il parût une ame de l'ennemi.

Les fourrages étaient cependant consumés aux environs de Konnopischt, où nous avions séjourné long-tems. Il fallait changer de camp. Nous ne pouvions prendre d'autre position que celle de Pischely, le côté de Ratey étant trop montueux et moins abondant en fourrage que les autres contrées de la Bohême.

Deux jours après, le Prince Charles vint occuper le camp que nous avions quitté. Le fourrage se livrait à son armée par ses derrières ; ce qui lui donnait autant de facilité que nous trouvâmes d'obstacles.

De Prague à Pischely, il y a cinq lieues d'Allemagne ; les chemins étaient remplis de défilés : l'ennemi nous enlevait quelquefois des caissons ; et pour surcroît d'inconvéniens, les gens préposés aux vivres s'étaient si mal acquittés de leurs fonctions, qu'après avoir séjourné huit jours à Pischely, nous n'étions pas en avance de pain d'un jour pour l'armée.

L'ennemi avait fait un détachement commandé par le Général Ghylani, qui marcha à Kammerbourg le même jour que nous marchions à Pischely. Je fis, d'abord que j'en fus informé, un gros détachement contre celui-là, sous les ordres du Général de Nassau, avec ordre de côtoyer le corps Autrichien, et de le chasser de Kammerbourg.

Le Général de Nassau s'acquitta très-intelligemment des ordres que je lui avais donnés. Il chassa M. Ghylani de Kammerbourg, et le prévint sur le poste de Kollin, dont les Autrichiens voulaient s'emparer.

M. de Nassau n'eut pas fait deux marches, qu'il me fut impossible de communiquer avec

lui, et bien moins de recevoir des nouvelles de ce qu'il était devenu.

Dans cette situation, j'appris que le Prince Charles avait décampé, qu'il se portait à Ratay, et que son dessein était d'occuper le camp de Janowitz. Si j'avais pu dans cette conjoncture gagner le camp de Kuttenberg avant le Prince Charles, je suis d'opinion que j'aurais pu me soutenir en Bohême, ou du moins en conserver une partie. Je voulus faire marcher incessamment l'armée, mais il n'y avait pas de pain, le convoi devait arriver le lendemain : perdre deux jours dans un cas si pressant, c'était perdre Pardoubitz et ma communication avec la Silésie, la seule qui me restait depuis que les Saxons avaient barré leurs frontières.

Dans cet embarras, je résolus de marcher avec l'aile gauche de l'armée à Schwartz Kosteletz, et de laisser le Prince Leopold avec l'aile droite pour amener le convoi des vivres.

J'arrivai le 31 octobre au camp. Le lendemain, lorsque j'allais me mettre en marche, pour me porter sur Kauerzim, il me vint deux cuirassiers déserteurs des Autrichiens, qui déposèrent que toute leur armée était à Janowitz. Dans ce cas, j'aurais fait une manœuvre dangereuse, si j'avais poursuivi le chemin de Kauerzim, principalement n'ayant aucune nouvelle du Général Nassau, que je croyais à Par-

doubitz. Je me crus donc obligé de diriger ma marche sur Bohmisch Brodt, où je fus joint le lendemain par le Prince Leopold et l'aile droite. Là j'appris par un Juif, qui faisait le vivandier dans l'armée, et qui venait de Collin, que le Général Nassau y était campé de l'autre côté de l'Elbe, ne se croyant pas sûr de celui de la Sassawa, vu la poursuite de l'armée ennemie. J'appris d'un autre côté que les ennemis en voulaient à mon magasin de Pardoubitz, où il n'y avait qu'un bataillon pour le défendre. Cela m'engagea d'y envoyer le Général du Moulin avec six bataillons, que le Général Nassau détacha. Tous ces postes de la Bohême sont de nature qu'il leur faut des remparts de rabalais pour les défendre.

L'armée marcha le 3 de novembre à Kauerzim, où notre aile droite se trouva fort près des ennemis, séparés seulement par des bois et des marais. Le lendemain nous marchâmes à Gros-Gebel, ce qui nous approchait de Collin, et nous mettait en passe de gagner le lendemain le camp de Kuttemberg. Mais les Autrichiens, s'appercevant de notre dessein, et ayant encore un demi-mille d'avance sur nous, forcèrent leur marche, et gagnèrent la hauteur avant nous. Je laissai exprès le Général Nassau à Collin, dans l'espérance que ce détachement donnerait aux ennemis la hardiesse de m'atta-

quer, ou les induirait peut-être à prendre des camps moins forts que ceux qu'ils avaient été jusqu'alors fort soigneux de choisir. Mais ces espérances furent vaines : le Maréchal de Traun ne fit aucun mouvement pour quitter les montagnes, et il me fut impossible de l'y forcer, pendant que M. de Traun était sur la cîme de ces rochers. Nadasti se mettait toujours à portée d'observer notre droite, et Ghylani notre gauche.

Pour faire un fourrage, la moitié de l'infanterie était obligée de le protéger, et l'espace étroit du camp ne nous fournissait pas à beaucoup près ce qu'il nous fallait pour le nécessaire. Il est toujours fâcheux pour une grande armée d'être à l'étroit; mais cette situation était susceptible de remède : le nombre des dyssenteries, qui augmentait considérablement dans l'armée, n'était pas de cette nature. Le soldat avait manqué d'eau-de-vie et de bierre depuis la seconde marche que nous avions faite du côté de Tabor; la nécessité nous avait même obligés de lui fournir de la farine au lieu de pain : cette mauvaise nourriture en partie, et principalement les eaux bourbeuses des lacs et des étangs, jointes aux fatigues des marches continuelles que nous faisions, ajoutez à tout cela les nuits froides de l'arrière-saison, rendaient les trois quarts des fantassins malades,

soit des fièvres malignes, soit des dyssenteries.

Toutes ces circonstances faisaient envisager le cantonnement des troupes comme l'unique moyen de les conserver. Ce fut cette circonstance qui m'obligea à passer l'Elbe le 8 de novembre. Nous fîmes cette manœuvre avec tant de précaution, que l'ennemi n'osa nous entamer où que nous étions en état d'engager une affaire générale.

Lorsque toute l'armée eut passé l'Elbe, jusqu'aux dix bataillons que j'avais destinés à garder Collin, il vint un corps de quelques mille Hongrois qui voulurent attaquer Collin. Ils en perdirent promptement l'idée, et se retirèrent tout de suite à un demi-mille de là.

Les postes de Collin et de Pardoubitz doivent être regardés comme les principaux qui se trouvent sur l'Elbe. Pardoubitz est important pour la communication avec la Silésie : Collin l'est pour celle de Prague, de Leutmeritz et de Nimbourg, où étaient les magasins de l'armée. Il y avait encore d'autres avantages à tirer de ces deux postes, puisqu'ils empêchaient l'ennemi de pouvoir prendre des quartiers entre l'Elbe et la Sassawa, que moyennant ces deux débouchés leurs quartiers auraient été rafflés tout autant de fois qu'ils auraient hasardé d'en prendre soit à Kuttenberg, Czaslau, Chrudim.

L'armée ennemie ne fit aucun mouvement pendant quelques jours, et resta tranquille sur les montagnes. Ils attaquèrent encore une fois nos troupes à Collin, mais ils y furent si mal reçus, qu'ils se retirèrent avec une perte de six cents hommes.

Mon armée était distribuée de façon que dix bataillons et dix escadrons étaient sous le Général de Nassau à Collin, dix bataillons étaient sous les ordres du Général du Moulin à Pardoubitz, et l'armée cantonnée en ordre de bataille occupait le terrain qui se trouve entre Clumetz, Bohdanetz et l'Elbe. Des bataillons de grenadiers étaient postés le long de l'Elbe, de demi-mille en demi-mille : entre ces bataillons, il y avait de Pardoubitz à Collin quarante escadrons de hussards, pour faire les patrouilles le long de l'eau, observer la quantité étonnante de gués qui s'y trouvent, avoir l'œil sur les mouvemens de l'ennemi, et principalement d'avertir l'armée au moment qu'on s'appercevrait de quelques préparatifs pour la construction d'un pont. Les ordres et les mesures étaient si bien prises, que l'armée étant une fois avertie, ne pouvait pas manquer de faire échouer les desseins des ennemis. Mais on sait que le chapitre des accidens est plus vaste à la guerre qu'en toute autre occasion.

Pendant mon séjour à Trnowa, je reçus des

avis par des lettres de Vienne interceptées, que les ennemis avaient un dessein de conséquence qu'ils exécuteraient le 18 de novembre. Il était bien difficile de juger de ce dessein : j'étais dans l'opinion que, vu les mesures que j'avais prises pour empêcher aux ennemis le passage de l'Elbe, et vu la saison avancée, ils ne tenteraient pas de l'entreprendre ; mais j'avais reçu des nouvelles de Prague, que l'on y faisait construire des échelles dans les environs, ce qui me faisait juger que le dessein des ennemis pouvait être plutôt de surprendre une ville dont l'enceinte était immense, que de tenter quelque chose sur une armée postée derrière une rivière à portée de la soutenir.

Ce raisonnement, qui paraît simple et naturel, m'induisit à jeter trois bataillons et cinq escadrons de dragons dans Prague, pour mettre la ville hors de toute insulte.

Le 18 arriva. Je fus fort intrigué d'apprendre quels pouvaient être les mouvemens de l'ennemi. J'eus beaucoup de faux avis, entr'autres, qu'un corps de leurs troupes marchait vers Cauerzim et Prague, et qu'un gros corps s'avançait vers Pardoubitz. Ce même jour, le Général Nassau m'écrivit que les espions lui déposaient unanimement que l'ennemi avait dessein de l'attaquer à la pointe du jour.

Le 19 arriva enfin. J'étais levé avant huit heures, et j'entendis un grand bruit de canons mêlé à des décharges très-fortes de petites armes. Je supposais d'abord que ce serait quelque nouveau dessein que l'ennemi voulait exécuter sur Collin. Le Prince Leopold me fit dire la même chose de Bondanez; et tout ce que j'en appris se réduisit à ce que l'ennemi tentait quelque chose sur cette ville. J'étais d'autant moins embarrassé de cet événement, que je connaissais la situation de Collin, pour y avoir posté les troupes moi-même, et je n'attendais que des avis ultérieurs du Général Nassau pour faire faire à mes troupes la manoeuvre qui aurait été la plus convenable en ce cas. Mon incertitude dura jusqu'à midi, qu'un Officier vint me dire que les Autrichiens avaient passé l'Elbe avec toute leur armée auprès de Selmitz. On peut s'imaginer facilement dans quel état de surprise me jeta cette nouvelle. Il n'était plus tems à songer d'empêcher une chose qui était déjà faite, il ne s'agissait plus que d'y apporter un remède prompt et efficace, ou qui du moins levât les inconvéniens considérables qu'il y avait à craindre. Je fis pour cet effet rassembler, encore le même jour, l'armée entre Bohdanets et Clumetz. Là j'appris par le Lieutenant-Colonel

Wedel, dont le bataillon avait été à Selmitz, que les hussards n'ayant pas fait leurs patrouilles avec l'exactitude qu'il se devait, n'avaient pas averti d'abord le Lieutenant-Colonel des mouvemens des ennemis, ni des pontons que la patrouille avait entendu conduire; que lorsque Wedel s'était mis en marche avec son bataillon, pour empêcher le dessein des ennemis, il y en avait déjà trois mille hommes de passés; qu'il les avait attaqués indépendamment de leur nombre, et les avait obligés de se retirer sous la protection de trois batteries qu'ils avaient, de cinquante canons; que dans cette terrible situation nos grenadiers avaient arrêté les ennemis trois heures; mais qu'ils avaient été obligés de se retirer faute de secours, n'ayant perdu que deux Officiers et cent hommes; que l'on avait envoyé trois Officiers pour m'avertir de ce qui se passait, qu'il y en avait eu un de tué et les autres faits prisonniers. En un mot, la fatalité qui m'en voulut, avait si bien secondé les Autrichiens dans cette rencontre, que leur dessein réussit comme ils l'avaient projeté, malgré toutes les dispositions que l'on avait faites pour les faire échouer.

L'armée ne fut assemblée qu'à l'entrée de la nuit. Il nous manquait encore le détachement de Nassau : ce fut tout mon soin de faire

des mouvemens capables de faciliter la jonction et d'aviser à ce qu'il y avait à résoudre pour la ville de Prague.

Il était absolument nécessaire alors de choisir entre le parti de tirer avec l'armée vers Nimbourg et Prague, ou vers Kœniggrœtz. Dans le premier de ce cas, je m'exposais à des inconvéniens si dangereux, que j'aurais été perdu avec l'armée, si j'avais choisi ce parti-là; car les Autrichiens, sentant que j'étais coupé de mon pays par les frontières de la Saxe, et que je n'avais plus d'autre connexion avec mes Etats que par la Silésie, se seraient postés le long des gorges et des défilés qui conduisent vers ce Duché, moyennant quoi, j'aurais manqué de toutes les choses nécessaires pour refaire une armée en tout genre; et ce qui était plus décisif encore, que tout ceci, c'était que le trésor de l'armée était épuisé à la fin de novembre, que je ne pouvais trouver de l'argent en assez grande quantité pour payer les troupes.

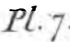
Toutes ces raisons résumées me déterminèrent à marcher vers Kœniggrœtz, après avoir attiré à moi le corps du Général Nassau. Ce n'était pas encore là tous les embarras de ma fâcheuse situation. Mes dernières lettres de Prague portaient qu'il y avait de la farine pour

six semaines pour la garnison, mais pas davantage. Cette garnison était augmentée depuis de trois bataillons et de cinq escadrons. Dès que je voulais marcher vers Koeniggroetz, je me voyais hors d'état de ravitailler Prague. S'il y avait eu pour trois mois de vivres dans la ville, j'aurais laissé la garnison dedans, et tout ce qui en dépendait; mais me voyant hors d'état de pouvoir secourir en six semaines, je fus obligé, pour sauver la garnison, de donner encore le même soir les ordres pour lui faire évacuer la ville, dirigeant sa marche par Leutmeritz, Bohmisch-Leipe à Friedland. Le lendemain, je fis un mouvement avec l'armée qui m'approchait de l'ennemi (que je ne pouvais attaquer à cause des lacs) : je m'y tins le lendemain, ce qui donna au Général Nassau la faculté de gagner Neu-Bitschow. Alors je marchais vers Nechanowitz, où notre jonction se fit le 24, sans que le Général Nassau en ait reçu un mot de mes ordres, et sans que j'eusse appris un mot de lui. Mais nous calculâmes si juste les manoeuvres de l'un et de l'autre, que nous n'avons manqué que d'une demi-journée le moment de la jonction. La jonction faite, nous allâmes camper à Kœniggrœtz, nous évacuâmes Pardoubitz, et l'armée se divisa en trois colonnes pour entrer par les trois gorges des

montagnes en Silésie. Il n'y eut que de petit affaires d'arrière-garde, où les ennemis ont e constamment le désavantage.

J'apprends aujourd'hui, ce 18 de décembre que la garnison de Prague a heureusemen regagné la frontière.

FIN.


Pl. 7.

A
A
DORFF
B
C
E
C
C
E
E
D
DE
RENVOIS.
n marche.
ordre de Bataille.
des Russes allant se mettre
ataille des Russes.
Donn Infanterie des Prussiens
entre l repoussé l'Ennemi, pénètre-
pers de la Ligne, et prirent
et les nons: mais n'étant pas sou-
rent repoussés et forcés d'a-
rrs Trophées.
et ga des Russes.
Prussiens